

# LE SAMEDI

70e année, No 23, Montréal, 11 octobre 1958

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

● Gaétane Laniel, par ODETTE OLIGNY

● Le fabuleux Mexique par ANNE MANSON

● L'odyssée du *Nautilus*, par MICHEL BRACK

● Le roman d'amour complet :  
UN SECRET BIEN GARDE, par MARY LYSANNE

10  
CENTS



## Problèmes de l'enfance

# La promenade de Patricia

par MARTHE DESBUISSONS

Les petits enfants que l'on élève d'une façon traditionnelle ont vraiment d'étranges difficultés à surmonter par la suite.

On dirait que ceux dont la mission — et certainement le désir sincère — est de faciliter leurs débuts dans la vie sont animés par la tendance opposée et cherchent à accumuler les obstacles sur leur chemin.

Je me faisais ces réflexions désabusées en passant une heure ou deux avec une certaine Patricia, qui a quatre ans et qui a été confiée à sa grand-mère, bonne femme toute simple, depuis sa naissance, les jeunes parents ne pouvant s'occuper d'elle comme il conviendrait.

Naturellement, Patricia a déjà dû apprendre deux langues : celle qui servira sa vie durant à ses relations avec ses semblables, et celle que grand-maman emploie à son intention. Partant toutes trois faire une petite promenade, Patricia s'est mise à parler d'un matou de ses amis, commensal d'une maison voisine, et qu'elle cherchait en vain du regard :

— Où il est, Kiki ? Dis, grand-mère, Kiki, où il est ?

Je m'informai : « Qui est-ce, Kiki ? »

Elles répondirent toutes deux en même temps. « Un chat », articula distinctement Patricia, sans même broncher sur l'« h » traîtresse. « Un gros minou-minou », dit la grand-mère ; « mais tu vois bien qu'il n'est pas là, le gentil mimi ».

La patience n'est pas le fort de Patricia : son visage se crispa et elle frappa du pied, en s'écriant : « Je veux le voir, na ! »

— Il s'est caché parce que tu es vilaine, argua la grand-mère avec un superbe dédain de la logique. Oh, que tu es vilaine ! C'est très laid avec une petite fille qui tape du pied. D'ailleurs un jour ton pied restera collé par terre et tu seras bien attrapée.

Patricia très légèrement inquiète leva son petit soulier blanc, l'examina d'un oeil critique, le secoua un peu, faillit tomber assise et conclut : « C'est pas vrai. »

— De mal en pis ! Si c'est mal de taper du pied c'est encore plus mal de dire c'est pas vrai à grand-mère. Tout ce que dit grand-mère est vrai.

... Oh, si vous aviez vu alors l'indéfinissable regard bleu qui, le temps d'un éclair, jaillit des prunelles de l'enfant ! Un regard sagace, un regard froid, un regard de grande personne, avertie et désabusée. Il toisait la pauvre grand-mère, ce regard, il trahissait tout ce que déjà ce bout de fillette pensait des fariboles dont on l'abreuve...

Comme ce n'est pourtant qu'un bébé, elle passa sans transition à un autre exercice et se mit, en nous donnant à chacune une de ses petites mains, à sautiller en chantonnant une de ces mélodies vagues qu'improvisent les petits.

— Chante-nous « Il était une bergère », suggéra bonne-maman. Pour une fois docile, Patricia murmura quelques lambeaux rythmiques où avec une extrême bonne volonté on pouvait, à la rigueur, discerner quelque chose du fameux « Et ron et ron, petit patapon ».

— Elle chante bien, Patricia ! s'exclama la grand-mère, ravie. Et elle poursuivit, à mon intention : « Son intelligence n'est pas ordinaire, vous savez. Et sa mémoire, donc ! Elle retient tout, elle comprend tout. Tenez, l'autre jour, elle a dit... Et ce matin encore, elle a raconté... C'est comme l'autre fois, où elle était si drôle... »

Et grand-maman se mit à dévider le chapelet innocent des « mots » de sa petite-fille. Celle-ci ne sautillait plus, ne chantonnait plus : marchant à pas comptés, l'oreille attentive, elle savourait le récit de ses performances. Et quand la narratrice commit une légère erreur, elle s'empressa de la rectifier. « Non, c'est pas comme ça que j'ai dit, j'ai dit... »

Malheureusement cette paix euphorique n'allait pas durer. Car Patricia apercevant une confiserie réclama des bonbons, et ceux-ci, pour quelque raison médicale, lui étaient provisoirement interdits. Oh, ce fut une belle scène, avec pleurs, cris et grincements de dents. Quant aux frappalements de pied, qui pourrait en dire le nombre ? Aussi, grand-mère, désolée de voir si mal se conduire la petite, fit appel à un véritable feu d'artifice de menaces et d'inventions. Elle fit mine d'appeler l'agent chargé de la circulation, pour qu'il « la mette dans sa poche et l'emporte ». Elle invoqua le fameux Kiki et dit qu'il ne se montrerait jamais plus. Elle mit en cause une dame qui passait en souriant de ce petit tumulte, et affirma qu'elle se moquait de Patricia. Elle essaya aussi de la persuasion, déclara que les bonbons convoités étaient « du poison », puis faiblissant, recourut à un autre argument : « D'ailleurs, grand-mère n'a pas de sous ». Chaque fois les hurlements redoublaient. Enfin, Patricia épuisée consentit à se laisser entraîner plus loin, et nous arrivâmes à notre destination, qui était un jardin où Patricia daigna jouer gentiment.

## Chanson canadienne

# La destinée, la rose au bois

Extrait de "Le Folklore Canadien"

1

Mon père ainsi qu'ma mère  
N'avaient que moi d'enfant ;  
N'avaient que moi d'enfant,  
La destinée, la rose au bois,  
N'avaient que moi d'enfant.  
(bis)

8

Ils rentr'nt quatre par quatre  
En tapant du talon ;  
En tapant du talon,  
La destinée, la rose au bois,  
En tapant du talon. (bis)

2

Ils m'envoy'nt à l'école,  
A l'école du roi ;  
A l'école du roi,  
La destinée, la rose au bois,  
A l'école du roi. (bis)

9

Et c'est à qui d'eux autres  
Qui s'ra l'coq du canton ;  
Qui s'ra l'coq du canton,  
La destinée, la rose au bois,  
Qui s'ra l'coq du canton. (bis)

3

Ils m'ont fait faire une robe  
Par un jeun' couturier ;  
Par un jeun' couturier,  
La destinée, la rose au bois,  
Par un jeun' couturier. (bis)

10

Ernest a ses gants d'laine  
Et son casque en vison ;  
Et son casque en vison,  
La destinée, la rose au bois,  
Et son casque en vison. (bis)

4

A chaque point d'aiguille  
Il voulait m'embrasser ;  
Il voulait m'embrasser,  
La destinée, la rose au bois,  
Il voulait m'embrasser. (bis)

11

Etienne a son col rouge  
Et s'est rasé l'menton ;  
Et s'est rasé l'menton,  
La destinée, la rose au bois,  
Et s'est rasé l'menton. (bis)

5

C'est pas l'affair' des filles  
D'embrasser les garçons ;  
D'embrasser les garçons,  
La destinée, la rose au bois,  
D'embrasser les garçons. (bis)

12

Pour moi qui n'suis pas riche  
J'ai mon accordéon ;  
J'ai mon accordéon,  
La destinée, la rose au bois,  
J'ai mon accordéon. (bis)

6

Mais c'est l'affair' des filles  
De « balier » la maison ;  
De « balier » la maison,  
La destinée, la rose au bois,  
De « balier » la maison. (bis)

13

Mais pour ça faut qu'les filles  
Embelliss'nt la maison ;  
Embelliss'nt la maison,  
La destinée, la rose au bois,  
Embelliss'nt la maison. (bis)

7

Quand la maison est nette  
Tous les garçons-t'y vont ;  
Tous les garçons-t'y vont,  
La destinée, la rose au bois,  
Tous les garçons-t'y vont. (bis)

14

Et ça s'ra la morale  
Qui termin' ma chanson ;  
Qui termin' ma chanson,  
La destinée, la rose au bois,  
Qui termin' ma chanson. (bis)

(Reproduction autorisée par la Maison Edmond Archambault Inc., 500 est, rue Ste-Catherine, Montréal.)

Hélas ! Vint l'heure du goûter. Bonne-maman, pour me faire honneur, offrit de la limonade au petit kiosque sous les arbres, et naturellement tira son porte-monnaie...

— Tu en as des sous ! Tu en as des sous ! s'exclama Patricia, qui suivait secrètement son idée. Et nous eûmes une nouvelle scène.

En rêvant à ces menus faits après qu'on l'eut, je pense, couchée, je me disais qu'en somme la promenade du petit démon s'était entièrement déroulée dans un monde inexistant. Qu'en même temps que Patricia est absorbée par la perpétuelle acquisition d'expériences nouvelles, il lui faut, ou il lui faudra bientôt faire l'effort supplémentaire de discerner le vrai du faux, de rétablir la réalité à travers tant de fables — et incidemment d'apprendre à s'apprécier modestement, comme le monde l'appréciera, à sa juste valeur. Que ce travail soit déjà accompli en partie, le regard que j'avais surpris en témoignait. Mais qu'il est donc dommage, pensais-je, de compliquer ainsi à plaisir, et dans les meilleures intentions du monde, les prises de contact des bébés avec l'univers...

# Coeur à Tout

On envoie ses questions à :

JACQUELINE, Magazine "Le Samedi",  
975, rue de Bullion, Montréal, Qué.

par JACQUELINE

♥ Je suis une jeune fille adoptée, j'aurai 17 ans en décembre. Voici mon problème; on dirait que parce que je suis "illégitime", personne ne m'aime. Je n'ai pas de soeur propre à qui me confier c'est pourquoi je mets toute ma confiance en vous qui avez un don pour réconforter les coeurs fermés. Je n'ai qu'un frère, adopté lui aussi. Si le soir je veux sortir, je leur dis où je vais, presque toujours; mais il est des fois où l'on sort en groupe sans savoir au juste où l'on va. Alors ils pensent que je vais courir les garçons et mon frère ne se gêne pas pour me le dire, etc., etc. Parmi mes défauts, il en est un qui me tracasse beaucoup. J'ai bien menti dans le passé, ce qui m'a fait perdre la confiance de mes parents; je leur donne en partie raison car c'est ma faute. Croyez-vous qu'il est trop tard pour m'en corriger? J'aimerais tant goûter un peu de bonheur. C'est à douze ans que j'ai appris la nouvelle et cela m'a laissée indifférente jusqu'à quatorze ans. Depuis je me sens perdue. Je ne les aime pas comme s'ils étaient mes vrais parents, quoique je les aime beaucoup. Mon frère, eh bien, je le déteste. J'aimerais tant qu'on me laisse sortir avec un garçon, disons deux fois par semaine. Est-ce exagéré? Etc.

## "Coeur désorienté"

R.—Le bonheur il est là à la portée de votre main si seulement vous vouliez vous ouvrir les yeux et bien regarder autour de vous. Que voyez-vous? Un foyer confortable où votre maman a consacré bien des heures de ses jours et de ses nuits à élever une petite fille que son coeur désirait ardemment et que la Nature lui refusait. Un père qui, lui, a peiné pour nourrir, vêtir, protéger ce petit être à qui on a même donné un petit frère afin que la famille soit bien complète, que rien ne manque pour faire de cette petite fille un être heureux. Ils ont fait pour vous tout ce qu'ils auraient fait pour un être qui eût été de leur chair. Pour eux, vous êtes leur « vraie fille » et non l'enfant illégitime; et ils vous aiment comme telle. Et comme vous êtes une fille honnête, tout cela vous ne pouvez que l'admettre. Au fond, cela vous tourmente car si vous aviez quelque chose de vraiment grave à leur reprocher, ce serait alors tellement plus facile de dire « je ne les aime pas comme s'ils étaient mes vrais parents ». Alors pourquoi n'êtes-vous pas heureuse? Parce que vous avez perdu leur confiance par vos nombreux mensonges. Il n'est pas trop tard pour vous corriger et je vous y encourage fortement car alors seulement pourrez-vous goûter la tranquillité du coeur qui est celle du vrai bonheur. Votre jeune frère agit exactement comme tous les autres frères que je connais. La prochaine fois qu'il vous taquinera au sujet d'un garçon, pourquoi ne pas lui répondre par une boutade? Répondez-lui qu'en effet vous êtes follement amoureuse d'un tel, que vous dépêrisse à vue d'oeil, etc. Cela aurait bien plus d'effet que de vous battre comme chien et chat. Au fond vous l'aimez bien un tout petit peu... alors soyez moins agressive. Lorsque vous aurez gagné de nouveau la confiance de vos parents et qu'une tendre camaraderie existera entre vous et votre frère, vous pourrez, comme vous la vie a été bonne pour vous et vous pourrez laisser éclater toute cette tendresse refoulée au fond de votre coeur pour ce papa et cette maman que votre mutisme doit tellement peiner! Quant à vos sorties avec des jeunes garçons, votre requête n'est pas exagérée et je suis certaine que si vous aviez une explication franche avec vos parents, elle vous serait accordée de grand coeur.

♥ J'ai seize ans. Je suis une bonne écolière, douée, mais peu travailleuse. Personne ne s'aperçoit que je ne travaille pas comme je le pourrais. Mon problème n'a d'ailleurs rien à voir avec tout cela. Je suis amoureuse d'un homme de dix ans plus âgé que moi et c'est réciproque. Nous nous connaissons depuis deux ans. Nous avons été d'abord amis, m'aidait à faire mes devoirs; il est bien instruit et rien ne s'est passé pendant tout ce temps et il m'a toujours traité en enfant. Puis un jour, pour rire, il m'a demandé de lui écrire une lettre comme s'il était mon ami de garçon. Etc. Il y a six mois, nous nous sommes aperçus que c'était sérieux. Je lui ai confié tous mes secrets et surtout celui qui me faisait le plus peur et que je n'avais dit qu'à maman, qui n'en a tenu aucun compte. C'est que mon père a une conduite peu convenable avec moi, etc. Il boit beaucoup et est souvent ivre. Il est très fort et me fait peur. Il a même voulu me faire boire, etc. Je voulais prévenir la police mais mon ami m'a dit que c'était très grave, que papa pourrait aller en prison et que c'était bien gros de responsabilité pour moi, etc. C'est mon premier problème. Puis il y a mon ami. Nous voudrions nous marier, cela paraît ridicule parce que je suis très jeune. Papa nous fait peur et nous savons

qu'il ne consentira jamais. Attendre mes 21 ans? Mon ami me dit toujours que d'ici-là je ne l'aimerai plus parce qu'il est trop vieux pour moi et que si je devais le attendre jusqu'à ma majorité, je lui ferais perdre les meilleures années de sa vie. Etc. Il est un garçon bien correct, gagne pas mal d'argent et a une bonne situation et puis il est beau. Il dit que dans la vie tout se paie d'avance. Je suis prête à tout pour lui. Je veux le garder. Ai-je une chance? "Cio-Cio-tsan"

R.—J'ai lu votre lettre avec beaucoup d'attention et de sympathie car c'est là de graves problèmes que vous posez et la solution en est d'autant plus difficile que vous êtes très jeune et que je ne vois personne dans votre entourage qui puisse vraiment vous aider. Votre mère n'a pas compris la portée de vos confidences et votre ami, lui, s'est contenté de vous donner des conseils fort sages, j'en conviens, mais ce n'est pas un homme d'action. Il fait preuve d'un bon jugement; sa conduite est correcte, d'accord, mais toute son attitude est étrange et est sûrement l'indice d'un manque de fermeté de caractère. Votre père est-il à ce point redoutable? Depuis deux ans ce jeune homme fait plus ou moins partie de votre famille, à quel titre? est-il un voisin? un parent éloigné? Tout cela est assez obscur. Je crois que je tenterais une seconde explication avec votre maman. Expliquez-vous très clairement et n'oubliez pas de lui parler de votre jeune soeur. Elle comprendra sûrement la gravité de la situation et agira de telle sorte que vous ne soyez jamais seules avec votre père. Il y a vraiment des hommes qui sont indignes d'être père et c'est vraiment pénible. Lorsqu'il est ivre, tenez-vous sur vos gardes, pas d'attitude provocante et de vêtements trop suggestifs. Dès que vous le pourrez, trouvez-vous un emploi à l'extérieur afin de sortir de ce milieu malsain. Il doit y avoir des personnes dans quelque société de protection pour la jeune fille, ou un centre social d'aide à la famille. Allez donc consulter une de ces personnes expérimentées qui saura vous guider. Il me semble que vous pourriez attendre que vous ayez dix-huit ans avant de parler mariage. Vu l'âge de votre ami et le fait qu'il a une bonne situation, je ne vois pas pourquoi il hésiterait alors à demander votre main. Il me semble qu'il a tout intérêt à vous sortir de ce milieu et s'il ne le fait pas c'est qu'il n'est pas sincère et qu'il sera grand temps pour vous de rompre. Sinon vous vous engagez délibérément dans une situation sans issue. Allons, bon courage petite fille, exercez beaucoup de prudence et priez, priez beaucoup.

## A "G. C. amoureuse de A. J.":

Vous n'êtes pas rondelette car vous pourriez peser dix livres de plus vu votre grandeur. Vos hanches sont un peu fortes et je crois que si vous persévériez à faire vos exercices vous auriez de bons résultats. Votre idée d'apprendre l'anglais est excellente car de nos jours sans la connaissance de cette langue, il est fort difficile de trouver un bon emploi. Je m'informerai auprès d'une maison où l'on vend des instruments de musique pour faire réparer votre guitare.

## A "Mlle Marie-Reine F.":

Je ne peux répondre personnellement à aucune lettre. J'espère donc que vous lirez le courrier de cette semaine et que vous lirez ce qui suit. Vous ne semblez normale, la taille pourrait être un peu plus mince. Vous ne me dites pas votre poids mais pour vos cinq pieds et demi vous devriez peser environ 110 livres. Il n'est pas question de maigrir mais surveillez un peu les desserts, les pâtes et corps gras comme le beurre, l'huile etc. De plus faites quelques exercices pour la taille comme toucher le bout du pied, gauche avec la main droite et vice-versa, sans plier les genoux, plusieurs fois chaque matin et soir; les résultats seront très rapides. Bonne chance.

## A "Châtaine aux yeux bleus":

Non vous n'êtes pas trop grasse mais conservez votre poids. Quand vous serez plus vieille vous pourrez toujours cacher ces taches de rousseur sous un fond de teint et pour le moment évitez de vous exposer au soleil.

## A "Petite fauvette":

Rien de plus facile car toute revue de beauté suggère plus d'un exercice et vous n'avez qu'à choisir ceux qui vous conviennent. Votre poids devrait être de 110 livres.

[Lire la suite page 21]



Vos vedettes préférées

# GAÉTANE LANIEL, un vrai tempérament de théâtre

par ODETTE OLIGNY

Il est bien vrai que chaque individu fait lui-même son destin, surtout lorsqu'il sait, de très bonne heure, ce qu'il veut. Or, Gaétane Laniel, comédienne, n'a jamais pensé, à quelque moment que ce soit de sa vie, qu'elle pourrait être attirée par autre chose que la scène.

Elle dit cela sincèrement, sans nulle idée préconçue. Il est certain que cette jeune fille, servie par sa taille menue pour jouer les pages, les adolescents (et les adolescentes), est un vrai tempérament de théâtre, qui a mis le travail à la base pour sa réussite.

Gaétane Laniel est née à Montréal et elle a fait ses études (des études très poussées) à l'École Notre-Dame-du-Bon-Conseil et plus tard, en cours privés.

Quand elle était petite, elle prit part à tous les événements artistiques de son alma mater. Il n'est guère d'école qui ne fasse, au moins une fois l'an, une de ces « séances » à quoi sont conviés les parents des élèves et où on a le témoignage de la valeur des travaux des enfants.

Gaétane Laniel joua, toute petite, *Cendrillon*, *La Cigale* et *la Fourmi* et eut pour la première fois aux oreilles l'écho des applaudissements.

Mais elle comprit très vite qu'il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir, bien que la persévérance soit une grande vertu chez les jeunes. Pour devenir actrice, elle devait commencer par le commencement, c'est-à-dire apprendre la diction. Mlle Loyer avait été son premier professeur, chez les Dames du Bon Conseil. Mlle Eva Dupuis lui succéda. Puis, Gaétane Laniel, qui allait tant qu'elle pouvait au théâtre, avait pour Marcel Chabrier la plus grande admiration, et comme elle avait raison ! Un beau jour, elle lui demanda de lui donner des leçons et Chabrier ayant accepté, elle bénéficia de son enseignement jusqu'à l'accident qui lui fit quitter ce monde. Et c'est alors que Gaétane Laniel travailla avec François Rozet, qui avait été lui-même un grand ami du regretté Chabrier. Elle prit pendant un an des cours privés avec François Rozet puis fut, par la suite, de ses cours d'ensemble.

Et elle travaillait si bien et avec tant d'ardeur qu'elle débuta, au Rideau Vert, sous les auspices d'Yvette Brind'Amour, dans *Les Innocentes*. On la vit, on la remarqua et elle fut, par la suite, de la plupart des romans-radio. Naturellement (comme à tant de jeunes) c'est Jean Desprèz qui lui donna sa première chance, dans *Mamie Damour*, *Jeunesse Dorée*,

puis elle eut des rôles dans *Rue Principale*, *Francine Louvain*, *L'ardent voyage*, etc.

Sous la direction de Bruno Paradis, elle fit plusieurs théâtres Ford, particulièrement *Kean*, *La Sacrifiée* et avec Roger Citerne, réalisateur-radio qui mettait en ondes un programme appelé *Sur toutes les scènes du monde*, elle prit part à des transmissions de la valeur de *L'Innocent* d'Harry James, *Living-room* qui, malgré son titre anglais, est une pièce qui se joue en français, *Le voleur d'enfants* de Supervielle et elle fut « Nora » de *Maison de Poupée* D'Ibsen. A la scène, elle avait aussi joué le rôle de l'« Innocent » dans *L'Arlésienne*.



Gaétane Laniel fut de la toute première télévision, à l'époque où elle était au stade expérimental. C'est ainsi qu'elle incarna, devant des caméras toutes neuves, *Poil de Carotte*.

Puis, Gaétane Laniel partit pour Paris. Elle y allait pour étudier, pour travailler ferme. Elle y passa deux ans entiers. Tout d'abord, elle se trouva un peu perdue dans la grande-ville, à la recherche de professeurs (non pas compétents, ils abondent) mais qui puissent lui donner ce qu'elle désirait, c'est-à-dire la compréhension en même temps que l'enseignement. Elle alla, comme tout le monde chez Simon. Las !... Au lieu de se trouver, chez ce fabricant de vedettes, parmi un groupe d'étudiants, venus pour apprendre, elle tomba dans une « talle » de starlettes, pleines d'orgueil et de vanité, ce qui est pire et qui regardaient du haut de leur grandeur cette petite Canadienne possédée du feu sacré. L'histoire finit là, mais heureusement, Gaétane Laniel rencontra un autre professeur indiscutable, Tania Balachova. La rencontre fut décisive. Sûre d'elle dans le personnage

de *Poil de Carotte*, Gaétane Laniel lui en dit une scène. Le professeur l'écouta avec la plus grande attention puis, quand ce fut fini, déclara :

— Ce n'est pas *Poil de Carotte*, mais ça m'intéresse.

Et voilà comment Gaétane Laniel travailla avec Tania Balachova qui, du premier coup, avait su discerner son véritable tempérament. Et pourtant, d'après Gaétane Laniel, Balachova n'est pas une tendre. Elle est même un peu brutale, brusque, mais quand elle s'intéresse à un élève qu'elle juge en valoir la peine, elle ne compte plus son travail... ni celui du jeune. Et peu de temps après, Gaétane Laniel jouait au Théâtre de la Huchette, rôle du Dauphin dans *Le Roi de l'Ombre*.

A Paris, Gaétane Laniel demeurait à la Cité Universitaire, dans le pavillon Franco-Britannique puisque (Dieu sait pourquoi) on n'accepte pas les jeunes filles dans le pavillon canadien. Elle mena à Paris la véritable vie étudiante, faite de cours, d'études, de promenades, de voyages aussi, car elle profita de son séjour en Europe non seulement pour visiter Paris à fond, mais pour aller en Italie, car elle est singulièrement attirée par la plupart des arts (musique exceptée) mais surtout par la peinture. Et en Italie, que ce soit à Florence, à Rome, à Venise ou à Naples, elle foisonne.

C'est l'amitié qui lui fit visiter le Portugal. Une Canadienne, dont le nom fut un long moment en vedette et qui fut boursière du gouvernement, Yvette Thuot, avait épousé, pendant son séjour en France, un médecin portugais, avec qui elle demeure, à Lisbonne même. Gaétane Laniel était une de ses amies, et elle alla la voir, le jour même de la naissance du premier enfant d'Yvette Thuot. En France, Gaétane Laniel a aussi visité la Bretagne.

Sur chacun des pays qu'elle a parcourus, ses impressions sont très vives et très exactes. Elle a aimé la vie intense, le coloris, le bruit perpétuel, l'extrême animation de Naples, l'atmosphère unique de Rome, la distinction florentine, le charme inégalé de l'incomparable Venise. La Bretagne, belle mais un peu retardataire, lui sembla d'autant plus curieuse qu'elle y rencontra des vieillards qui, même en 1954, ne parlent pas français, mais le breton, qui est, non pas un patois, mais une véritable langue, le gaélique presque pur.

Toutefois, il n'est si belle journée qui n'ait son crépuscule et, ses deux ans d'études terminées, Gaétane Laniel revint au Canada

où on ne l'avait pas oubliée.

La preuve c'est qu'au Festival d'Art Dramatique de 1956, elle remporta le Grand Prix de la meilleure interprétation féminine pour son rôle dans *La Boutique aux Anges*. Et petit à petit, la radio et la télévision, maintenant adulte, la reprisent.

Presque à la fin de *La Pension Velder*, on a pu voir Gaétane Laniel dans un rôle qui, probablement, se développera cette saison : celui d'une petite serveuse d'épicerie qui semble s'intéresser à cette âme en peine d'Alexis Velder. On l'a vue aussi à « Quatuor » dans *La mercière assassinée*, d'Anne Hébert. Un autre triomphe-télévision de Gaétane Laniel, ce sont les programmes pour enfants. Pendant plusieurs saisons, elle avait été, à la radio, le cher petit Pinocchio, elle le resta, lorsque l'histoire fut portée à la vidéo. Les petits s'en souviennent sûrement.

Cette très intéressante jeune fille a, dans la vie, un grand avantage : elle aime la solitude et ne s'ennuie jamais. Elle a tant à lire, tant à voir, tant à découvrir. Elle aime bien le cinéma, mais pas n'importe lequel. Elle a été émerveillée par *La Strada* de Fellini, et puis, elle se plaît à arranger, de façon très personnelle, son gentil appartement où rien n'est banal. Paris lui a appris qu'on pouvait parfois trouver des merveilles dans les ventes, dans les encans, et c'est justement ce que font tous ceux qui préfèrent le bon ancien au banal moderne de série.

Elle a beaucoup, beaucoup de livres, les murs de son appartement sont ornés de bonnes photos de chefs-d'oeuvre, la Vénus de Milo, entre autres.

Et puis, elle s'intéresse à la cuisine. Cela aussi, c'est un souvenir de Paris. Et elle a comme professeur... devinez qui ? Mme Velder elle-même, Mme Lucie de Vienne, qui lui a donné une recette de veau-jardinière.

Vous prenez du lard que vous découpez en lardons et faites fondre. Après quoi, dans le gras vous faites dorer de tous côtés un beau morceau de veau désossé et roulé. Vous ajoutez de petits oignons que vous laissez blondir, vous mouillez avec du consommé et vous ajoutez toutes les fines herbes : persil, thym, laurier, sarriette, marjolaine, sauge, etc. Vous laissez cuire lentement, 1/2 heure à la livre et une autre demi-heure avant la fin de la cuisson, vous ajoutez les légumes coupés en dés : carottes, pommes de terre, petits pois et fonds d'artichauts.

## L'affaire Weinberger

# La police moderne aux prises avec le crime



A la radio comme à la télévision, GAËTANE LANIEL est pinocchio, le petit garçon qui voyait son nez s'allonger quand il ne disait pas la vérité. (Photo André Le Caz)



Son rôle de "La boutique aux Angés" valut à GAËTANE LANIEL le prix de la meilleure interprétation féminine, dans le cadre du festival d'art dramatique de la Province, en 1956. La voici, dans une scène de cette pièce, avec YVETTE BRIND'AMOUR.



Au temps de la télévision expérimentale, GAËTANE LANIEL joua "Poil de Carotte". On l'a souventes fois employée pour des rôles de composition, surtout de garçonnet ou de pages car elle porte à merveille le travesti. (Photos Studio Lausanne)

TOUT était ensoleillé et paisible en ce début d'après-midi du 4 juillet 1956. C'était le jour de la Fête Nationale américaine, et presque tout le monde était parti en promenade.

A Westbury, quartier résidentiel de la banlieue new-yorkaise, devant la belle maison de brique rouge et de bois peint des Weinberger, séparée des maisons voisines par une pelouse sans clôtures, il y avait un landau.

Le silence était agréablement bercé par le bruissement des feuillages. Les voisins des Weinberger s'étaient tous absentés, et Morris Weinberger, chef de service dans une importante usine de produits pharmaceutiques, promenait son aîné, Lewis. Son épouse Béatrice, une grande jeune femme de trente-deux ans, à l'allure sportive, était restée à la maison avec le dernier-né, Peter, qui venait d'avoir trente jours. Elle s'était installée avec lui sous la véranda, pour jouir du magnifique après-midi. Puis elle laissa pendant quelques instants le bébé pour rentrer chauffer un biberon. Aux alentours, il n'y avait personne. Tout était calme et désert.

C'est pendant ces cinq minutes à peine que, par la plus tragique des coïncidences, un misérable en quête d'un enfant à kidnapper, venu d'une dizaine de milles de là, et passant en voiture, aperçut le landau non gardé, eut le temps de descendre de voiture, d'emporter l'enfant en laissant sur l'oreiller la note qu'il avait préparée, et de s'enfuir.

A son retour, la maman vit que la moustiquaire avait été déplacée. Pensant que l'enfant s'éveillait, elle s'approcha sur la pointe des pieds.

Son coeur s'arrêta. A la place de la tête de Peter, il y avait un papier blanc sur l'oreiller.

« J'ai horreur de vous faire cela, disait une grosse écriture contrefaite. J'ai une frousse bleue. Je suis dans le besoin. Je pourrais exiger davantage, mais je demanderai seulement ce qu'il me faut. Mettez 2,000 dollars en petites coupures près du poteau indicateur d'Albemarle Road et de Park Avenue demain matin à 10 heures. N'avertissez pas la police, sinon je serai obligé de tuer votre bébé. »

Quand les policiers arrivèrent sur les lieux, alertés par le père revenu de sa promenade un quart d'heure après le rapt, ils virent que l'on avait déjà par avance gâché leur travail. Ameuté par la mère, tout le voisinage se pressait sous le patio, brouillant les traces qu'avait pu laisser le criminel.

A 8 h. 30, ils étaient dans la fureur. Le *New York Daily News* étalait à la vue, sur trois pouces, le mot *Kidnapping*. La consigne du silence avait pourtant été formelle, et tous les journaux avaient non moins formellement promis de l'observer. Un seul journal ne l'avait pas respectée, mais cela avait suffi pour que l'on fût obligé de délier les autres journaux de leur promesse.

Et le lendemain, au rendez-vous de Park Avenue et d'Albemarle Road, les reporters et les photographes étaient là aussi... A 9 h. 55, très pâle, M. Weinberger déposa au pied d'un arbre l'enveloppe qu'il tenait à la main. Sa femme le suivait à quelques pas, portant une autre enveloppe : Albemarle Road, qui forme une courbe, coupe en effet Park Avenue en deux endroits. Il y avait donc deux rendez-vous possibles, et il y aurait donc deux enveloppes.

Mais à 12 h. 50, le kidnapper n'avait toujours pas apparu. Les policiers vinrent eux-mêmes relever les deux enveloppes. Ils n'avaient pas cru un instant, en raison de cette publicité et de cette foule, à la réussite de leur embuscade.

Déjà, la télévision était mobilisée. Le lendemain, le célèbre animateur de la TV, McCaffery, épela six lettres : « M.W.P.F.O.K. ». Il provenait du ravisseur. Le lendemain, tous les journaux de New York « décodaient » le message : « Morris Weinberger Package Found. O.K. » Reçu le paquet de Morris Weinberger. O.K. Et l'on apprenait que la veille au matin, une voix grave avait téléphoné aux Weinberger : « C'est moi qui ai le bébé. Mais maintenant, c'est 5,000 dollars ». Des centaines d'autres appels téléphoniques devaient succéder à celui-là : appels de fous ou de mauvais plaisants, dont on ne saurait qualifier le cynisme. Mais aucun n'était l'appel que les malheureux parents attendaient.

Sans grand espoir désormais de retrouver l'enfant vivant, la police avait entrepris une longue et méthodique enquête.

Pour commencer, les enquêteurs recueillirent les écritures de milliers de gens, aux environs de Westburg, pour les comparer à celle du billet adressé aux Weinberger.

Ce billet présentait certaines particularités graphologiques. On surveilla une douzaine d'individus dont l'écriture comportait également ces particularités.

Cela n'ayant rien donné, les agents du F.B.I., saisis de l'affaire, comparèrent des semaines durant, avec l'aide d'experts en graphologie, la note de Westburg et des milliers de signatures à leurs dossiers.

Deux lettres : un « M » et un « R », les frappaient particulièrement, ainsi que l'utilisation assez rare de l'encre verte.

Cent agents du F.B.I. compulsèrent ainsi pendant cinquante jours et nuits plus de deux millions de documents !

Les « M » et les « R » du ravisseur étaient en effet toujours écrits en majuscules, même au milieu des mots. Les graphologues estimaient que l'écriture présentait d'évidents symptômes de déséquilibre mental.

La police devait agir au milieu d'un nombre incroyable d'individus qui brouillaient les pistes, uniquement pour le plaisir de « voir s'agiter les files ».

Le 21 juillet, on repêchait dans l'Hudson le corps d'un bébé. Mais ce n'était pas, comme on l'avait cru d'abord, celui de Peter.

L'enquête monstre se poursuivait. Un jour, alors que la nuit s'étirait, un agent du F.B.I., les yeux rougis de fatigue et mâchonnant un sandwich, continuait à compulsurer des dossiers d'anciens condamnés. C'était en effet la seule chance de la police : que le ravisseur eût déjà été condamné. Ce qui était à supposer, car un délinquant « primaire » commence rarement par un délit de cette sorte. Soudain, il se raidit : dans le dossier d'un certain John Lamarca, de son vrai prénom Angelo, un chauffeur de taxi d'origine italienne, ses yeux venaient de tomber sur la signature de l'homme, arrêté le 22 juin 1954 pour contrebande d'alcool.

Comme la note de Westburg, la signature du dossier était rédigée au stylo à bille à l'encre verte, de même qu'un certain nombre d'autres papiers contenus dans le dossier.

En outre, Lamarca avait signé en deux mots, La Marca, et le « M » comme le « R », bien que cette dernière lettre fût au milieu du mot, étaient des majuscules !

Aussitôt appelé, un expert graphologue confirma, en dépit de la tentative de déguiser l'écriture dans la note de Westburg, que l'écriture était bien de la même main que celle du tragique message.

Mais si l'on venait presque à coup sûr d'identifier le criminel, avait-on encore quelque chance de retrouver l'enfant vivant ?

A cette question, les policiers se donnaient en guise de réponse cette statistique lugubre : sur les onze principaux enlèvements enregistrés aux États-Unis depuis l'affaire Lindbergh, en 1932 (et encore ne s'agissait-il généralement pas de bébés), cinq se sont terminés par la mort de l'enfant. Le chiffre s'explique par le fait que les kidnappeurs ne sont pas des professionnels (jamais les gangs ne se livrent à un délit aussi hasardeux), mais des criminels d'occasion. Traqués, ils sont pris de panique, n'osent plus rendre l'enfant et ne savent quoi faire de lui.

Ils songeaient plutôt qu'ils allaient mettre la main sur un criminel après son forfait. Ils se souvenaient trop bien du cas, datant d'une année à peine, de Carl Austin Hall et de Bonnie Headie, les ravisseurs de Bobby Greenlease. Le père du malheureux enfant de six ans n'avait-il pas versé la rançon fantastique de 600,000 dollars, sans empêcher pour autant son assassinat ? La police n'avait pu qu'arrêter les meurtriers, qui avaient été exécutés en décembre 1953.

[ Lire la suite page 21 ]

● Par ordre du médecin, les enfants ne naissent pas pendant les week-end

● Le fermier prend l'avion pour vendre ses poulets

● L'urbaniste abat votre maison et c'est vous qui lui devez de l'argent

# Dans le fabuleux Mexique, les Derricks expulsent les vieux Mayas



par Anne Manson

**L**OTERIE... Loterie... Des gosses envahissent le restaurant où je déguste, en pleurant un peu, le « pollo à la Yucateca », le poulet au piment fort. Ils font miroiter devant moi le billet gagnant.

Ce sont les petits « Olvidados » de Bunuel. Mais déjà des « Olvidados » très évolués. Ils ont toujours les yeux perçants de leurs grand-pères indiens, la frange drue qui efface le front, mais ils portent, signe de leur nouvelle dignité, d'abord des sandales ensuite des chemises où un aigle, emblème du pays (brodé à la machine et probablement d'importation américaine) chipote interminablement un serpent tortillé comme un ver au bout de sa ligne.

Ils sont solidement équipés d'un lourd sac qui porte tous les tirages des semaines passées. De temps à autre, un client détaché demande à consulter la liste, puis se replonge dans la dégustation de son « molle » ou de sa soupe au piment.

La loterie, qui autrefois arrêtaient des files de voitures entières, sur le Paseo de la Reforma, artère centrale de la ville, connaît un calme inusité.

Les Mexicains qui croient à la chance (et ils y croient tous) ont une nouvelle source d'intérêt : ils achètent des terrains.

— Où ?

— N'importe où.

Mexico, quand je l'avais vu il y a 20 ans, comptait 1.200.000 habitants. Il approche maintenant 5 millions. On commence à manquer d'eau dans cette ville sans fleuve, perchée à 6.000 pieds d'altitude, et où la seule rosée qui tombe sur les gazons est celle des arroseurs publics. Mais aucun avertissement des urbanistes n'a pu entraver la marche de ce géant. On a construit autour de lui des villes satellites, il les a rejointes d'une enjambée.

On en construit actuellement d'autres, à plusieurs dizaines de milles. Elles auront bientôt le même sort. Le prix des terrains monte en flèche. La certitude du pied carré de terrain vague a remplacé l'espoir du numéro gagnant. Les fortunes vont parfois si vite que l'on cite le cas de millionnaires qui possèdent trois Cadillac mais pas encore de draps.

Le symbole de cette croissance fabuleuse : il est possible d'envisager, d'un même regard, dans un quartier de la périphérie : une pyramide aztèque avec ses serpents de pierre levés, la gueule béante tourne

vers les solstices ; des huttes de paille indiennes avec l'inévitable cactus poussiéreux sur lequel sèchent des loques ; la petite église coloniale et sa guirlande de paille fraîche tressée. Des abattoirs modèles, aussi grands que ceux de Chicago, où l'on tue scientifiquement jusqu'aux volailles. Un terrain de baseball. Et la cité ultra-moderne des employés de la Sécurité Sociale, montée sur caissons hydrauliques, avec son école, sa piscine, son cinéma, et son parc particuliers.

Il y a vingt ans, Mexico était une ville de province. Les grandes dates de la révolution et les noms des généraux vainqueurs suffisaient à la dénomination de ses rues. Maintenant, vous donnez une adresse à l'un des chauffeurs de taxi qui tournent éternellement à la recherche du client. Au bout de une ou deux heures, vous commencez à marquer quelque inquiétude.

— Mais où sommes-nous ?

— Quien sabé (qui le sait), dit le chauffeur dépassé par ces immensités.

La ville se transforme trop vite. Elle n'arrête pas de s'élargir, de monter et de descendre. Le building qui marquait, il y a huit jours l'entrée d'une rue, a été marqué à mort par le dernier *tremblor* (tremblement de terre). On l'a demi-abattu. Mais un autre géant se dresse en face. Inattendu, qui monte presque au rythme d'un étage par jour.

Un architecte de génie, Uruchuto, a pris la ville en mains et prévu ses besoins pour dans cent ans. Il a percé des boulevards, planté des arbres et des refuges, transformé des ruelles en avenues. La question des indemnités est vite réglée :

— Vous étiez sur une venelle, dit-on aux intéressés qui ont leur façade amputée d'un solide morceau, vous voilà sur une avenue. Vous nous devez tant pour les travaux ». Entre temps, le prix du terrain est passé de 5 pesos la verge carrée à 500 et tout le monde est content.

De temps en temps, en creusant des fondations, on découvre des vases et des bibelots précieux. On s'empresse de les enfouir à nouveau pour éviter les complications et continuer les travaux. Mexico tout entier est un vaste cimetière archéologique où il faut choisir entre les morts et les vivants.

À l'arrivée de Cortés, les Indiens ont enterré çà et là leurs objets de culte les plus précieux. La place du

Zocalo, avec sa cathédrale de style colonial, pourrait fournir d'antiquités aztèques le monde entier. Les pierres solaires et les statues des dieux cruels, avec leurs masques de plume, leurs têtes de mort et leurs ceintures de serpent, servent maintenant de base aux 12 cylindres américains.

La « Zona de la Venta » près de Vera Cruz, avait révélé aux archéologues, un des plus extraordinaires trésors de la culture Maya.

Il y a un an, les prospecteurs crurent y percevoir une vague odeur de pétrole. Quelques semaines plus tard, les pierres taillées de plusieurs dizaines de tonnes étaient transportées dans le parc-musée de Villahermosa par le soin des compagnies pétrolières. On ferait des puits, une ville se fondait. On la baptisait Ciudad Pemex, et, à peine la dernière pierre pesée, le Président de la République venait l'inaugurer. Bien sûr, le pays y a perdu parfois de son pittoresque.

À Mexico, on se mettait au balcon et on découvrait un horizon de volcans neigeux. Maintenant, on découvre surtout des buildings de verre à la façon de Washington ou de New-York.

**Le juke-box tue les mariachis**

La Lagunilla, le vieux marché aux puces, où les trésors des églises baroques s'égrenaient en même temps que les disques rayés, les chaussons pour morts en fibres d'alcès, les assiettes de bois peintes et les pièces de machine à coudre a fait place à un marché modèle.

À Santa Maria la Redonda, le quartier populaire où les Indiens ivres de marihuana s'allongeaient sur les trottoirs, où, lorsque vous laissez votre voiture, vous la retrouvez sans pneus, posée sur quatre caisses à savon, les touristes américains se promènent maintenant sans escorte.

Autrefois, les *mariachis*, les orchestres de mandolines et de gita-

**Au coeur de Mexico, le modernisme s'est implanté. Ci-dessous, la Place de la Reforma.**



res, remplissaient les petits bars environnants. Chaque famille mexicaine s'offrait son aubade personnelle, de table en table, chaque groupe de musiciens entonnant un air différent, au maximum de son diapason.

Leur nom date de l'époque de Charlotte et de l'empereur Maximilien. On les engageait alors pour faire danser les demoiselles à crinolines au cours des mariages chics. Le nom, *mariachis*, leur est resté.

Les vrais musiciens populaires, les purs, ceux qui n'ont pas fait fortune en enregistrant des disques ou en passant à la télévision, continuent de s'allonger, dès 10 h. du soir, sur des voitures des quatre saisons. C'est là qu'ils attendent le client, en grand costume de *charros* brodés d'or et d'argent, leur chapeau leur servant de couverture, mais ils ont vieilli et pris du ventre. Ils ne forment même plus d'élèves. Les juke-boxes, installés dans chaque bar, ont tué le métier.

Leurs derniers clients eux-mêmes se sont américanisés. C'est maintenant installés à l'intérieur de voitures à grosse cylindrée qu'ils viennent écouter leurs chansons favorites, sans descendre, une bouteille de « téquilo » ou de « mezcal » à portée de la main pour rester tout de même dans la note mexicaine.

Avant, pour un demi-toston, les Indiennes offraient des puces habillées à chaque arrêt du tortillard qui marchait cinq minutes et s'arrêtait vingt, à chaque groupe de huttes, pour favoriser le commerce local. Dans un petit cube de carton blanc, elles avaient fixé un couple de puces géantes en costume local avec ombrelle, sombrero et *machete*. On pouvait même trouver, pour quelques *centavos* de plus, des scènes complètes enfermées dans une co-

quille de noix avec puces au balcon et galants à la guitare. Le rêve pour apporter aux amis, par avion, des souvenirs d'un poids léger.

Maintenant, il ne reste plus qu'une vieille femme qui ait encore gardé les secrets de la fabrication. Elle vend ses puces à prix d'or à quelques rares antiquaires, pour les touristes américains.

Il faut dire que la matière première commence à manquer. Impossible de rester cinq minutes tranquilles dans une chambre d'hôtel sans qu'une joyeuse équipe vienne « pulvériser ». Le Mexique tout entier sent les fleurs et le D.T.T.

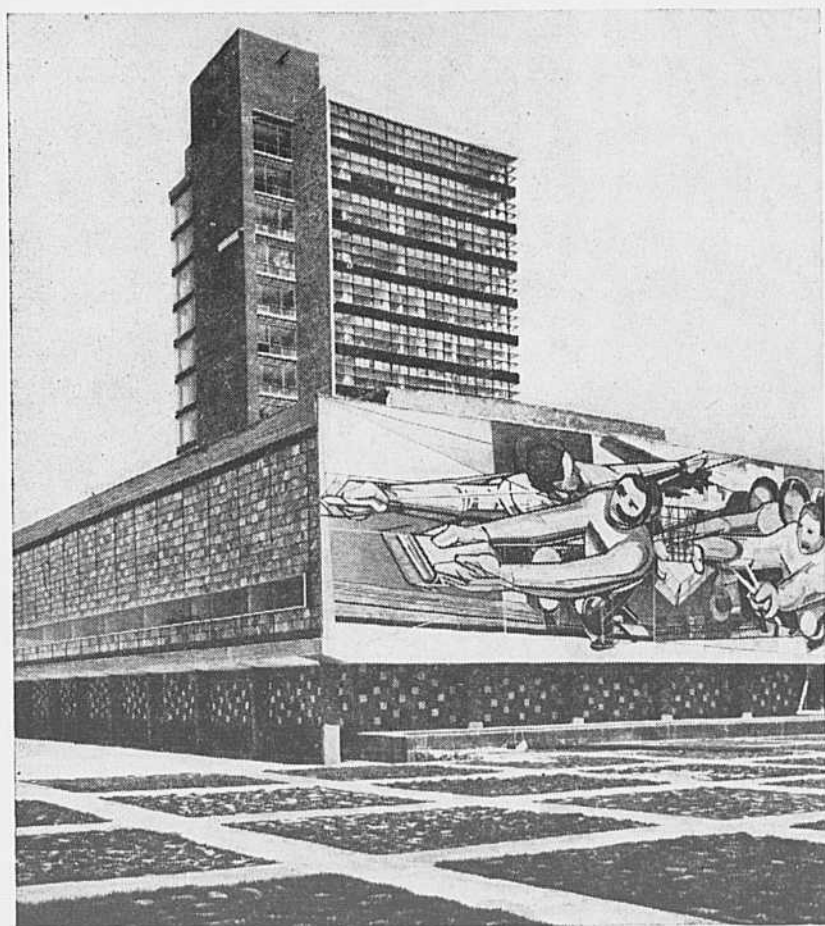
Autrefois, les Indiennes achetaient des herbes à guérir et se faisaient composer d'étranges philtres qui soignaient à la fois les maladies, la mauvaise chance et les peines d'amour. Maintenant, les jours de marché, elles vont à la pharmacie. Elles achètent pour la semaine la dose de vitamines et de pénicilline avec lesquelles on traite tout, jusqu'aux piqûres de moustiques.

Le goût de la télévision a fait oublier celui du revolver. Le téléphone est partout à peu près gratuit. Chaque hôtel en offre une rangée dans son hall à la disposition des passants, chaque chambre même la plus modeste est reliée directement avec la ville ; il y a un téléphone public presque sous chaque porche, et on ne donne plus son nom sans le faire suivre des six chiffres fatidiques de son numéro personnel.

Les Mexicains ne dorment plus, allongés sur le gazon vert, berçant un rêve incertain, la tête tournée vers le soleil, ils courent, sautent dans les *camiones* (les autobus), pensent au *dinero* (l'argent) et s'offrent des maladies de cœur, tout comme les Américains.

[ Lire la suite page 30 ]

**L'Université de Mexico constitue un chef-d'oeuvre admiré de tous. Ci-dessous, une fresque de Siqueiros.**



## Le Lion Breton

par CLAUDE BAREGES

Le teint brun, le nez camus, les yeux verts, les bras trop longs, les mains trop petites, Bertrand Du Guesclin était si laid, raconte la légende, que tout le monde se moquait de lui, le rossait volontiers et lui jouait mille et un tours. Cela ne devait pas l'empêcher de devenir ce qu'avait prédit une demoiselle Tiphaine, dont il devait faire sa femme : un grand chevalier.

Né, à ce que l'on croit, vers l'an 1314, au château de la Motte-Broon, près de Rennes, il devint, en effet, connétable de France, et l'un des plus grands hommes de guerre de cette époque.

Un jour qu'il se trouvait à table, il déclara tout à coup à sa mère qu'il en avait assez d'être un objet de risée et il réclama justice comme il se devait.

— J'ai seize ans, et je suis l'aîné ; je veux avoir ici une place aussi honorable que celle de ma soeur qui a la chance d'être jolie !

— Quand on est laid comme toi, on mérite ce que tu reçois !

— Je ne mérite aucun châtement parce que je ne suis pas responsable de ma laideur !

— Quel insolent ! Tais-toi sinon tu recevras du fouet !

Mais Bertrand se fâcha, tira la nappe à lui et brisa toute la vaisselle.

— Cet enfant me fera mourir de honte et de chagrin !

— Patience, noble dame, dit-on à la mère de Bertrand, votre fils a besoin de caresses au lieu de coups !

— Vous avez peut-être raison. Essayons, changeons de méthode !

La mère de Bertrand ordonna que son fils fût traité désormais avec tous les ménagements et tous les égards dus à un descendant de seigneur. Bertrand n'en resta pas moins le plus batailleur de tous les garçons de son âge ; il organisait des compétitions entre les galopins du village et il réussissait toujours à rosser ses adversaires. Il était aussi un joueur de grande classe et, un jour qu'à Rennes les seigneurs de Bretagne s'affrontaient en tournoi à l'occasion du mariage de Jeanne de Penthièvre avec Charles de Châtillon, il emprunta un harnais sans armoiries et vainquit tour à tour les chevaliers les plus illustres de son temps. Au cours de la douzième rencontre, un coup de lance lui enleva la visière de son casque et il fut reconnu par son père qui le fit porter en triomphe. Bertrand fut alors déclaré le plus vaillant preux de Bretagne.

Deux ans plus tard, les Anglais ravageaient le duché et Bertrand, alors âgé de vingt ans, prit la tête d'une bande armée et ne mit pas longtemps à libérer toute la forêt de Brocéliande. Un jour qu'il arrivait en face du château de Fougeray :

— Cette forteresse est imprenable, lui dit-on ; ce sont les Anglais de Bemborough qui la tiennent !

— Oui, mais j'ai justement appris que Bemborough est absent, car il guerroye dans la campagne avec une partie de la garnison.

Du Guesclin commanda alors à ses hommes d'aller couper du bois dans la forêt voisine et de faire ensuite des fagots. Le lendemain, sachant que Bemborough n'était pas de retour, lui et trois de ses compagnons se déguisèrent en bûcheron et, une charge de bois sur le dos, se dirigèrent vers une des poternes du château.

— Abaissez le pont-levis, cria Du Guesclin aux hommes de garde. Nous apportons le bois que le seigneur a demandé.

Mais le passage fut à peine ouvert que Du Guesclin et ses acolytes assommèrent la garde et donnèrent le signal au gros des forces caché à quelque distance.

— Et maintenant, en avant, Fougeray est à nous !

En moins de deux heures, tous les Anglais furent occis ou prisonniers, et le château tomba aux mains de Du Guesclin.

Désormais, les exploits de Du Guesclin ne se comptèrent plus et le « lion breton » inscrivit notamment à son actif une éclatante victoire dans Rennes contre le duc de Lancastre. Son audace, sa vaillance et son extraordinaire loyauté émerveillèrent le duc de Bretagne, Charles de Blois, qui se rendit expressément à Rennes pour dire au vaillant preux breton :

— Messire Bertrand, vous êtes le plus loyal et le plus brave des Bretons qui servent ma cause... Pour ce, et par Saint-Georges, je vous fais chevalier !

Mais Bertrand Du Guesclin n'allait pas s'arrêter en si bon chemin puisque, en 1370, il reçut l'épée de connétable de France. Il alla bientôt combattre les Anglais en Espagne, pour le compte du roi de Castille, allié de Charles V, mais les Franco-Espagnols furent défaits. Soupçonné de trahison, il déposa l'épée de connétable et fit écrire au roi une lettre de justification.

Charles V fut honteux de ses soupçons, pria Du Guesclin de rester à son service mais il reçut la réponse suivante :

— « Je dois tout aux bontés du roi, mais je n'ai garde de m'exposer davantage à une disgrâce pareille à celle qui vient de m'arriver. C'est trop pour un homme de ma sorte d'avoir été soupçonné une seule fois. Je vais mourir en Espagne, où je porterai le désespoir de n'être pas mort en France un an plus tôt ».

En route pour l'Espagne, Du Guesclin s'arrêta sous les murs de Châteauneuf-Randon qu'assiégeait son ami le maréchal de Sancerre, se remit à combattre, mais il tomba malade et mourut le 13 juillet 1380, quelques mois seulement avant Charles VI.

► Les étudiants de l'Université de San Francisco se sont cru obligés de dresser une liste des « 10 plus belles femmes déshabillées du monde »; en tête ils ont mis Brigitte Bardot, suivie de Janet Leigh, Mitzi Gaynor, Gina Lollobrigida, Esther Williams, Marilyn Monroe, Elizabeth Taylor, Debbie Reynolds, Jeanne Crain et Anita Ekberg.

► Le parti démocratique de l'Etat de Washington avait organisé un concours pour l'élection d'une « Miss Démocratique » du comté de Spokane. C'est une religieuse catholique, Coeur Consilla, âgée de 22 ans, qui a été proclamée lauréate, pour son essai « Pourquoi dois-je exercer mon droit de vote ». Mais les dirigeants locaux du parti avaient espéré que la gagnante serait une belle jeune fille qu'ils auraient pu présenter au cours de leurs réunions de propagande à travers l'état. Aussi la Mère Supérieure du couvent de Soeur Consilla l'a autorisée à paraître à plusieurs réunions électorales... mais sans prendre la parole.

► Au cours d'un examen de 4<sup>e</sup> année d'études moyennes, l'examinateur avait posé cette question : « Citez les saisons ». Réponse d'une étudiante : la saison des canards, la saison des daims et biches, la saison des faisans, la saison des perdrix. Réponse d'un étudiant : la saison du football, du basket-ball, des courses d'automobiles, du tennis ».

► Il y a quelque temps, un homme pénétra dans le magasin d'une dame de Détroit, prit 100 dollars dans le tiroir-caisse, embrassa la dame et lui dit : « Merci, Madame, je suis sans argent et je dois nourrir 3 enfants. Je vous les rapporterai », et disparut. Un mois plus tard, Mrs. Storme reçut deux mandats, l'un de 100 dollars, l'autre de 40 dollars « pour les intérêts » de son « voleur ».

► D'après l'Institut Kinsey d'études médico-sexuelles, 1 femme américaine sur 10 est enceinte avant le mariage. Les grossesses qui n'aboutissent pas au mariage conduisent à l'avortement de 89%, 6% fournissent des enfants illégitimes et 5% se terminent en fausses-couches. D'après le rapport de l'Institut (qui a son siège dans l'Indiana) 1 femme américaine sur 7 a eu recours ou fera appel à l'avortement avant le mariage. Les mariages forcés sont rares, 19% seulement des jeunes filles enceintes se marient avant la naissance de l'enfant. 50% de ces mariages forcés se terminent par le divorce. Les femmes dévotes ne sont presque jamais enceintes avant le mariage. Les relations sexuelles qui ont lieu avant le mariage n'influent pas sur le bonheur des époux.

► Un artiste de l'Equateur fait le tour des capitales de l'Amérique latine en exposant 12 épingles sur les têtes desquelles il a peint des tableaux à l'huile. Ce sont les plus petites peintures du monde et pour les contempler, les visiteurs de l'exposition reçoivent une loupe. Les 12 petites miniatures sont assurées pour 40,000 dollars.

► Un médecin spécialiste des maladies des nerfs, établi à Rome, vient de déclarer que les amoureux ont besoin de moins de sommeil qu'avant leur idylle, et il en a indiqué les raisons scientifiques : à cause de l'état permanent d'émotion dans lequel ils se trouvent, le sang de ceux qui aiment absorbe beaucoup moins d'acide carbonique ce qui empêche la formation de l'acide lactique, qui provoque l'envie du sommeil.

► Les jeunes gens d'une des Iles Philippines ont fait savoir aux jeunes filles qu'ils n'avaient plus envie de leur chanter des chansons nocturnes, en s'accompagnant à la guitare. Ils refuseront également, à l'avenir, de souligner leur demande en mariage d'une aubade. Ainsi le voulait pourtant une antique tradition dans ces îles, autrefois sans doute plus heureuses.

► « Pour grandir, employez la méthode américaine de J. Flow », conseillait aux Portugais et Portugaises de petite taille une annonce parue dans divers journaux du Portugal. Mister Flow reçut près de 4,000 demandes et autant de mandats, mais les petits Portugais furent amèrement déçus : ils étaient les victimes d'un escroc qui leur avait envoyé froidement une forme en bois à glisser dans leurs souliers. Et Mr. Flow est en prison.

► La Suisse, pays épargné des guerres depuis plusieurs siècles, compte un excès de femmes, malgré que les naissances masculines y soient plus nombreuses. Les hommes meurent plus tôt... 5 ou 6 ans... Ils vivent, en moyenne, 66 ans, les femmes suisses 71 ans. 21% des femmes suisses n'ont pas d'enfants, 24% en ont deux, 32% en ont plus. Un Suisse sur 7 épouse une étrangère.

► Les Anglais boivent plus de thé que de café et les grandes marques ne ménagent pas leurs efforts pour que cette situation se maintienne. L'un d'eux vient de présenter du thé cristallisé : quelques cristaux dans les tasses d'eau bouillante et l'on obtient du thé excellent.

► Un certain Mister Godfrey, habitant un faubourg de Londres, s'en allait souvent avec un oeil bleu ou avec des griffes au visage à son bureau, traces visibles des nombreuses disputes qu'il avait régulièrement avec sa

femme. Après la plus récente bataille, ce directeur de société demanda le divorce. Il raconta à l'audience que son épouse lui avait jeté un vase à la tête, plusieurs livres prirent le même chemin, ainsi que de l'eau chaude. Elle lui avait donné des coups de poing sur les yeux et griffé maintes fois le visage. Le mari l'accusait de cruauté, mais le juge a décidé que tout cela n'a rien de commun avec la véritable cruauté et il a rejeté la demande du mari.

► Dans plusieurs grands hôpitaux britanniques, les chirurgiens rendent visite aux malades la veille de l'opération et ont une longue conversation cordiale avec eux. Ce bavardage amical rassure fortement ceux qui seront couchés le lendemain sur la table d'opération et il a des heureux effets sur l'issue de l'intervention. Le malade se sent devenir l'ami personnel du médecin, auquel il raconte généralement ses soucis de famille, sa profession, ses préférences, les sports qu'il pratique, etc. Avec les femmes, la conversation est encore « plus passionnante », selon les chirurgiens.

► Une grand-mère de 64 ans a été arrêtée à Saïgon sous l'inculpation d'avoir empoisonné le repas des noces de sa petite-fille, parce qu'elle détestait le fiancé. 5 des convives sont morts, une centaine sont tombés malades. Le poison : de l'engrais chimique.

## P Ê L E - M Ê L E



► Tony Braithwaite, élève de 7 ans de l'école de Whitstable, dans le Kent, avait dû écrire une punition de 50 lignes, à écrire chez lui. C'est son père, instituteur retraité, qui écrivit le pensum. Il l'envoya par son fils au maître de ce dernier avec cette explication: « J'ai fait cette punition, car c'est à cause de moi que Tony est arrivé trop tard en classe ».

► La police argentine est à la recherche d'une jeune fille qui attaque les automobilistes et s'enfuit sur son cheval. Elle a l'habitude de tendre une corde entre deux arbres. En pleine nuit, elle surgit à cheval à côté des voitures arrêtées et, sous la menace de son fusil, elle dévalise les occupants. Après quoi, elle dénoue le lasso de cuir et crie: « Vous êtes libres, bonne nuit ».

► La radio de Moscou, dans une émission féminine hebdomadaire, donne souvent des leçons de maintien aux jeunes filles et aux femmes russes. Récemment, elle réprouvait le balancement des hanches en marchant, qui fausserait « l'image socialiste de la femme russe ». Un autre jour, elle demandait aux femmes de Moscou de ne pas venir à l'Opéra avec des robes en... étoffe pour rideaux. Tout récemment elle a demandé à toutes les Russes de ne pas se promener en pyjama ou en robe de chambre dans les lieux de villégiature: plages, villas d'eaux et centres de vacances.

► Quatre femmes d'officiers britanniques, après avoir annoncé qu'elles « en avaient assez d'être toujours seules », ont décidé de faire ensemble un grand voyage. Tout le monde dira que c'est bien leur tour. Mais quel voyage! Elles ont quitté les paisibles îles britanniques, traversé Belgique, France, Italie en station-wagon pourvu de tout le confort, d'une cuisine électrique, de quatre couchettes moelleuses et d'une installation de douches pour se rendre, par la Grèce, la Turquie, l'Iran, le Pakistan, jusqu'aux Indes, pour faire des ascensions dans la chaîne de l'Himalaya: le plus haut sommet dépasse les 24,000 pieds!

► Les élèves d'un célèbre lycée de jeunes filles britannique, le Lycée de Ste Hilda avaient élaboré un plan orgueilleux quoique beau pour combattre la bombe atomique. Leur club avait fait savoir que les Lycéennes de Ste Hilda rompaient toutes sorties avec les étudiants d'Oxford et d'autres villes d'études, s'ils ne se prononçaient pas ouvertement contre les expériences atomiques du gouvernement anglais. Les « girls » de nombreux autres lycées avaient prêté le même serment. Mais les lycéennes avaient oublié qu'elles étaient faibles. Après trois semaines, elles n'ont pas résisté à la... faiblesse des étudiants... Elles ont constaté qu'elles aimaient davantage les étudiants qu'elles ne haïssent la bombe A et la bombe H...

► L'Industrial Welfare Society, qui veille au bien-être dans l'industrie britannique, a voulu savoir si les jeunes filles et les femmes préféreraient réellement, comme il a été dit souvent, être commandées par des hommes. L'immense majorité des travailleuses, employées et techniciennes gradées ont répondu par « oui ». Les raisons données: il est naturel qu'un homme soit le chef des femmes, — les directeurs sont plus accommodants et plus généreux, — ils s'en tiennent moins au règlement, — les hommes accordent plus facilement des faveurs, — il est intéressant d'avoir affaire à un homme, — surtout s'il est célibataire, — les directrices sont plus difficiles, plus exigeantes, elles ne pratiquent pas la « fraternisation » au travail. Ce sont, nous le rappelons, des opinions de femmes!

► Arturo Coronelli, époux habitant Milan, a déclaré à un journaliste que, dans son ménage les disputes, qui duraient depuis 21 ans, avaient cessé. « Parce que », a-t-il affirmé, « j'ai imposé à ma femme un « jour de silence complet » par semaine ».

► Un voleur avait subtilisé dans une charcuterie de Rome une cinquantaine de saucissons. Mais il était si mécontent de la qualité de sa prise qu'il retourna le lendemain à la pizzeria, pour demander l'échange de son « achat » contre du jambon. Quelques minutes plus tard, il était arrêté.

► Quel âge a ce véhicule familial, la poussette pour petits enfants? On a affirmé qu'elle avait été inventée au cours de la première guerre mondiale, en 1915, mais ceci semble inexact, car on vient de découvrir, sur un sarcophage romain à Rome, la sculpture d'un petit garçon assis dans une... poussette. La sculpture date de 2,200 ans.

► Un riche négociant de Bogota avait interdit à sa fille d'épouser un employé de bureau. Mais la jeune fille était fidèle à son amour et elle alla acheter son trousseau, et des meubles pour son installation. L'ayant appris, son père ne trouva rien de mieux à faire que de clouer ensemble les armoires, lits, tables et chaises que sa fille avait entreposés dans un de ses entrepôts...

► Une touchante tradition malaise se renouvelle chaque année au cours du dernier jour de l'année malaise: les jeunes filles jettent des oranges de très belle qualité dans la mer, ce qui doit leur procurer un bon et fidèle époux.

► La Haute Couture parisienne, telle que nous la connaissons actuellement, fut créée il y a un siècle environ. Et son père spirituel fut l'Anglais Charles Frederic Worth qui, le premier, eut l'idée, non pas de confectionner un modèle exclusif pour chaque cliente, mais de présenter une « collection » entière de modèles nouveaux dont chacun fut reproduit en de nombreux exemplaires. Et les premières « collections » marquèrent le début du siècle d'or de la couture parisienne, car Worth était établi à Paris. Jusqu'en 1914, Paris comptait jusqu'à 10,000 maisons consacrées à la mode féminine. Aujourd'hui elles sont moins de 1,000, dont une quinzaine sont de réputation internationale. Mais le prestige de la haute couture française est encore plus grand qu'il ne l'était il y a 150 ans.

► L'armée du jeune Etat juif peut être considérée comme la plus grande agence matrimoniale du monde. En effet, tous les jeunes citoyens israéliques qui contractent mariage sont dispensés du service militaire. Les nouveaux époux qui se trouvent déjà sous les drapeaux sont aussitôt libérés. Ils sont même dispensés des périodes de réserve après la naissance de leur premier enfant. L'âge officiel pour le mariage est de 18 ans, mais beaucoup d'unions sont conclues plus tôt.

# MAGAZINE

► Un rentier sud-africain, M. Francis Melville, a laissé en mourant toute sa fortune — quelques 12.000 livres sterling — à Mrs. Adelaïne Young et à Miss Mary Croft, à condition qu'elles visitent tous les pays qu'il a vus au cours de sa vie: 34 pays et 5 continents! Il vivait dans un pavillon rempli d'un bric-à-brac de souvenirs rapportés de ses voyages: Mrs. Young, qui a 75 ans et qui tenait le ménage du vieillard avec Miss Croft, a déclaré être trop âgée pour faire le tour du monde. Mais Miss Croft n'a que 47 ans. Les deux femmes avaient dû promettre à leur curieux ami de l'habiller en mandarin chinois dans son cercueil. Ce qu'elles firent en pleurant...

► Pour la première « Journée de la Femme », qui a été célébrée récemment en Hongrie, le plus grand quotidien du pays avait fait aux hommes ces recommandations, en les invitant de marquer cette journée par des « actes agréables » à leurs épouses, tels que: nettoyer ses souliers, l'entourer d'amour et de prévenances, la complimenter pour sa coiffure, avant qu'elle n'en parle, s'abstenir de lire le journal à table et manger silencieusement.

► Mme Mandis Danielson, Suédoise vivant depuis 75 ans en Angleterre, a fêté ses 100 ans en se rendant à pied au temple suédois de Kensington, pour assister au service religieux. La colonie suédoise de Londres a donné un banquet en son honneur. La Reine Elisabeth et le Roi de Suède lui ont envoyé des télégrammes de félicitations.

► Pour la première fois, l'administration postale de l'Inde a émis un timbre-poste portant l'image d'une personnalité vivante, le Dr Maharashi Karvé, qui a récemment fêté son 100e anniversaire. C'est qu'il y a 64 ans, il eut cette initiative révolutionnaire: lui, le Brahmane, épousait une veuve. Il faut rappeler à ce sujet qu'en vertu d'une antique tradition, les veuves hindoues, âgées ou jeunes, ne pouvaient survivre à leur époux et elles étaient brûlées vives sur le bûcher d'incinération de leur mari. Cette tradition ne fut officiellement abolie qu'en 1829, mais depuis lors, les veuves continuaient à être considérées comme des réprouvées. Elles n'étaient pourtant pas responsables de la mort de leur mari...! Il semble que le Dr centenaire Karvé a bien mérité l'honneur qui vient de lui être fait, car il a réhabilité, aux yeux de 350 millions d'Hindous, ces innocentes victimes du sort: les veuves.

► Le maire de la ville de Montebaldo a l'intention d'imposer un permis de conduire aux mamans pilotant des voitures d'enfants. Au cours du seul mois de juillet, 22 piétons y ont été blessés par des voitures d'enfant, les « carrozinas ». Le maire a reproché aux jeunes mamans de manquer de prudence.

► A Santa Margherita, l'une des plages de la Riviera italienne, les prestidigitateurs et magiciens de music-hall européens viennent de tenir leur congrès. Pendant ces trois jours, ces Messieurs se sont présentés, à huis-clos, les numéros les plus inédits et les « trucs » les plus sensationnels. Et les impresarii en quête de nouveautés étaient venus de toutes les parties du monde.

► Guiseppa Gallo, de Canelli, qui, à 96 ans, a épousé Giulia Guiseppina, âgée de 72 ans, a été trois fois veuf auparavant. Toutes ses épouses m'ont rendu heureux, a-t-il déclaré, et voici le secret de ce bonheur: « Je ne les ai jamais écoutées ». A ne pas prendre à la lettre, évidemment.

**Au repos, le hibou ressemble assez à une grosse boule cotonneuse. Il paraît plutôt inoffensif, malgré les aigrettes de plumes qui prolongent ses oreilles et ressemblent à des cornes. Ses gros yeux ronds expriment alors l'indifférence ou l'ennui. Fausse apparence, car dès que la colère ou la faim l'excitent, sa véritable nature apparaît: son regard haineux devient d'une fixité gênante, son bec crochu claque sèchement et de son gosier sort un sifflement qui rappelle l'origine reptilienne des oiseaux.**



# SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

## TELEVISION — RADIO — THEATRE

### Ce dictionnaire...

Le fameux DICTIONNAIRE DES VEDETTES, tant annoncé et tant attendu, est enfin sorti des presses de l'imprimerie. J'en ai parcouru un exemplaire avec le plus vif intérêt. L'aspect technique de l'ouvrage me semble avoir été particulièrement soigné. La page couverture, sobre et de bon goût, évite le genre tape-l'oeil qu'affectionnent d'ordinaire les revues spécialisées sur les vedettes du spectacle. Je pense surtout, en écrivant cela, aux innombrables *Movieland* chers à nos voisins américains. Je suis heureuse de constater que la première tentative canadienne d'une entreprise du genre a su éviter cet écueil. L'élaboration de la mise-en-page, cependant, s'inspire visiblement des magazines précités. Ce n'est pas là un reproche puisque, somme toute, le côté visuel reste agréable, même s'il ne respecte pas toujours les exigences d'une géométrie artistique. Et puis après? Janin, le responsable du projet, n'a jamais eu, que je sache, l'ambition de produire un album d'art.

Quant à la substance des textes eux-mêmes, il ne s'agit pas non plus de faire du roman et encore moins du style. J'excepte, toutefois, ce long article consacré à notre « divine » Elaine Bédard, qui constitue un hommage quasi-passionné de cette déesse de la haute couture. Le reste est une sempiternelle nomenclature des goûts et des couleurs de messieurs les acteurs et de mesdames les actrices qui intéressera vivement des centaines de lectrices avides de ce genre de détails. J'avoue, pour ma part, m'amuser ferme des confidences de certains camarades que je soupçonne avoir voulu se payer la tête d'admirateurs un peu trop crédules.

De toutes façons, l'ensemble crée une très bonne impression et je me permets d'espérer que le même exploit se répétera d'année en année.

### En première...

Le dimanche, j'attends, de Robert Rémillard a trompé l'attente des téléspectateurs. Malgré la bonne réalisation de Jean Faucher, l'excellente tenue des interprètes, cette histoire de vieux médecin de village qui ne se résigne pas à admettre que sa carrière est terminée, nous a semblé interminable et profondément ennuyeuse. C'est sans doute que le problème dans lequel se débat le héros de l'aventure, malgré l'acuité de l'observation psychologique et le souci du détail précis, apparaît comme un faux problème. Comment imaginer, en effet, qu'un praticien parvenu à l'âge vénérable de quatre-vingts ans et qui, normalement, devrait se réjouir d'une retraite bien méritée, puisse s'obstiner avec une telle véhémence à réclamer des clients? On m'objectera qu'il se présente des cas particuliers et que, dans certaine campagne éloignée, l'incident aurait pu se produire. Soit, mais alors ne se serait-il pas agi d'un état avancé de gâtisme? En l'occurrence, nous confinons au burlesque. L'intention de l'auteur était ailleurs. Son personnage aurait eu vingt ans de moins, que le drame éclatait dans toute sa puissance et portait toute sa résonnance

pathétique. Simple correction que le réalisateur aurait pu suggérer et qui aurait remplacé le scénario dans sa vérité.

On ne s'explique pas davantage la présence de la pauvre idiote (admirablement interprétée par Mimi D'Estée). De toute évidence, l'auteur avait placé là cet être pitoyable pour créer un pittoresque morbide, mais parfaitement superflu. Quel rôle, en effet, cette simple d'esprit jouait-elle dans l'action? Aucun. Monsieur Rémillard aurait dû éloigner cette tentation trop facile. Tout ce qui est gratuit devrait être banni impitoyablement: telle est la règle d'or de tout dramaturge.

Si je me permets d'apporter de pareilles restrictions, c'est que je tiens le talent de Monsieur Rémillard en profonde estime. Procédé paradoxal, penserez-vous. « Qui aime bien, châtie bien », proclame le proverbe, et c'est précisément parce que je crois en un avenir prometteur pour l'auteur de *L'orme de mes yeux*, que j'ose être sévère.



Le premier spectacle de la nouvelle série théâtrale *En Première* a pris l'affiche à la télévision, dimanche le 7 septembre. On voit réunis dans cette photo les trois principaux artisans de l'émission d'ouverture: ROBERT CHOQUETTE, auteur du scénario intitulé *Tu lis trop*, Anatole; GISELE SCHMIDT, interprète d'un des premiers rôles et MAURICE LE ROUX, réalisateur ce soir-là. (Photo Henri Paul, gracieuseté de Radio-Canada).

Parallèlement à ce théâtre du dimanche 14 septembre, il faudrait souligner quelques interprétations. Margot Campbell, par exemple a joué de façon saisissante sa courte scène de la fille-mère qui vient demander du secours au médecin. Elle y avait d'autant plus de mérite que la construction dramatique, à ce moment-là, était quelque peu bâclée. Cette jeune comédienne, qu'on a souvent mal distribuée, excelle dans le genre local: elle est l'incarnation-type de la petite provinciale jolie et délurée.

Georges Groulx, dont c'était la première création depuis le retour de tournée du théâtre du Nouveau-Monde, a campé très habilement sa composition d'abruti de village. Cet acteur possède une saveur qui le singularise. Quand il veut bien abandonner ses tics et ses grimaces, il révèle une authentique nature de grand comique.

On avait confié à Ovila Légaré le rôle écrasant du vieux médecin. Il s'y est montré digne de la réputation que sa longue carrière lui a valu. Il a réussi à faire croire à ses quatre-vingts ans et cela, sans aucun ridicule. Sa démarche, aussi bien que ses attitudes démentaient celles d'un octogénaire. La solide carrure de ce comédien et sa grande sincérité intérieure le classent au premier rang de nos interprètes « puissants ». Quel dommage que son accent régional lui interdise l'accès des grands rôles du répertoire!

Fernande Larivière, pourtant si juste et si vraie, semblait éprouver quelque difficulté à choisir un accent. Elle hésitait sans cesse entre le « parler » nettement canadien et une distinction laborieuse qui se voulait plus française. Déjà, j'avais relevé cette anomalie dans le rôle de la mère de *Honnêteté*, le dernier théâtre d'été de la saison.

### Le T.N.M. et la farce au théâtre

La France et la Belgique connaissent maintenant le Théâtre du Nouveau Monde. Les membres de cette troupe, partis il y a quelques mois en emportant avec eux l'espoir de la réussite, ont eu à faire face là-bas à un public renseigné et à une critique aux dents longues. Si la tournée ne s'est pas avérée un triomphe, les résultats en ont été satisfaisants, du moins sur le plan moral. Quant au point de vue pécuniaire, je crois, après en avoir vaguement entendu parler, que les directeurs ont eu à faire face à une véritable catastrophe. Jean Gascon, dans une conférence de presse, a laissé entendre que sa compagnie aurait à réclamer des subventions afin d'assurer sa survivance. Il serait désastreux que semblable chose se produise. Pour éviter cette catastrophe, nous devons nous faire un devoir d'assister aux trois reprises des pièces de tournée et de contribuer ainsi à la relève financière d'une oeuvre théâtrale qui ne doit pas mourir. *Le Temps des Lilas*, *Le Malade Imaginaire*, et *Les Trois Farces* reprendront l'affiche au cours du mois d'octobre.

Puisque nous avons parlé il y a peu de temps de la *Commedia dell'Arte*, il nous semble de bon aloi d'attaquer aujourd'hui « la farce ». Peut-être comprendrons-nous davantage le choix de notre première troupe mont-réalaie. On l'a beaucoup discuté... mais monsieur Gascon devait avoir ses raisons pour s'attacher à une forme de théâtre qui nous semble maintenant sans grand intérêt, ou tout au moins complètement passée de mode.

« La Farce », nous dit Jules Romain, « peut se définir de plus d'une façon, et selon que la formule sera plus ou moins compréhensive, il est clair que l'intérêt de la question changera de beaucoup.

« Je ne crois pas m'aventurer en admettant que le sujet proposé aujourd'hui à mes réflexions est la farce au sens le plus large, et dans toutes ses incarnations, jusqu'aux plus hautes. A une extrémité, nous trouvons l'arlequinade et la bouffonnerie; à l'autre, la comédie de grand style, sous réserve qu'elle soit franchement comique; ou, pour mieux dire, la comédie dans laquelle le grand style est

*Jules Verne l'avait prévu*

# Mais il ne pensait pas que le Nautilus ouvrirait une ère nouvelle

par MICHEL BRACK

« Le *Nautilus* est notre revanche sur le Spoutnik », disent les Américains ravis comme d'avoir joué un bon tour aux Russes en les battant sous l'océan alors qu'ils sont occupés à lutter pour la suprématie de l'espace interstellaire.

Cette première liaison sous-marine Pacifique-Atlantique, accomplie par le premier sous-marin atomique construit dans le monde, constituait une nouvelle si étonnante que la Maison Blanche différa la nouvelle pendant trois jours. Elle craignait que les journalistes n'y crussent pas. Pour l'annoncer, le président Eisenhower voulait avoir près de lui la preuve vivante de l'exploit : le capitaine W. R. Anderson.

Mais celui qui fut le promoteur des sous-marins atomiques s'est de longue date attiré par son franc-parler, sur le plan politique, de nombreuses inimitiés. On remarqua son absence à la cérémonie de la Maison Blanche, et certains parlèrent d'écartement délibéré.

Mais tout cela n'est rien en regard de l'événement lui-même, qui constitue l'une des plus grandes victoires américaines, sur les plans stratégique, technique et économique. Le *Nautilus* a ouvert la dernière route qu'il restait à l'homme à conquérir. Le jeune capitaine W. R. Anderson, âgé de 37 ans, vient d'inscrire son nom au chapitre des grandes découvertes, à côté de ceux de Vasco de

équipé de diesels et de moteurs électriques.

Le *Nautilus* 1953, avec l'immense rayon d'action que lui donne sa propulsion nucléaire, filant à 20-25 noeuds en plongée comme en surface, pouvant naviguer par une profondeur de 900 pieds sans céder à la pression, avait tous les atouts pour réussir.

Cette victoire avait été préparée de longue date, dans le secret le plus absolu, depuis le début de l'année. Même la femme du capitaine Anderson croyait son mari en route pour Panama, et elle fut bien étonnée d'apprendre, le 5 août, son arrivée en Islande.

Mais dès la fin de la dernière guerre mondiale, les Etats-Unis s'étaient

frontière à défendre : celle du Grand Nord.

Sur le plan militaire, les atouts du *Nautilus*, premier navire d'une « flotte des très grandes profondeurs », sont : les profondeurs auxquelles il peut atteindre, lui permettant d'échapper à toutes les attaques, et lui assurant par conséquent le contrôle absolu de la région polaire ; la possibilité de l'utiliser comme base de lancement de fusées balistiques à moyenne portée, ce qui pourrait permettre aux Américains de lancer des armes atomiques contre des territoires soviétiques distants. Et ce avec une absolue sécurité pour le sous-marin qui pourrait émerger de des-



Le sous-marin américain *Nautilus*, le premier sous-marin atomique au monde, entre dans le port de New-York après un long voyage en mer. Au fond, New-York.

Celui-ci, jeune et beau comme une vedette de cinéma, a bien mérité la « Legion of Merit », la plus haute distinction que peut recevoir un soldat américain en temps de paix, et qu'Eisenhower a tenu à épingle sur sa poitrine.

Mais à peine la cérémonie terminée, il est allé saluer l'amiral Rickover dans les bureaux du ministère de la Marine. C'est en effet à l'amiral Rickover, un homme de génie, que l'on doit à l'origine l'exploit du *Nautilus*, cette fantastique plongée de 96 heures sous les glaces de l'Arctique, soit plus de 2.000 milles sous la calotte glaciaire.

Gama, Marco Polo, Christophe Colomb, Magellan, Peary, Admundsen.

Avant lui, l'explorateur anglais sir Hubert Wilkins, hanté par 20.000 lieues sous les mers et les aventures du capitaine Nemo, avait déjà, en 1931, tenté l'aventure sub-polaire. Son submersible avait également reçu le nom de *Nautilus*, et avait été baptisé par un petit-fils de Jules Verne. Mais la tentative s'était soldée par un échec. Trop faible pour résister à la pression des glaces, le *Nautilus* de 1931, un sous-marin américain désaffecté, mal équipé, ayant perdu une de ses barres de plongée, dut très rapidement s'avouer battu. Il était

livrés à un certain nombre d'expériences sous-marines dans les eaux polaires.

L'obstacle polaire arctique étant désormais rayé de la carte du monde, beaucoup se demandent si le capitaine Anderson s'attaquera demain à l'Antarctique.

Bien que les Etats-Unis insistent sur les aspects commerciaux de cette conquête, les autres pays s'accordent à affirmer qu'il est avant tout d'une immense portée stratégique, portée que les milieux officiels américains affectent d'ignorer. En fait, les Russes auront désormais une nouvelle

sous des glaciers pour le seul laps de temps nécessaire au lancement.

Mais sur le plan commercial, l'apport est également considérable. La construction de cargos sous-marins et de sous-marins citernes, les uns et les autres à propulsion atomique, est actuellement à l'étude. L'achèvement des projets est une question de jours, et la construction serait confiée aux soins de la société californienne *Aerojet General Corp.*

Il est même question de créer dans un proche avenir des voyages touristiques sous la calotte glaciaire. Les passagers pourraient alors, en un

[ Lire la suite page 34 ]

## L'homme le plus riche du monde, le Napoléon du pétrole :

# JEAN-PAUL GETTY

par JOACHIM JOESTEN

— deuxième partie —

## II — Jean-Paul Getty et les femmes

A l'heure actuelle, à l'exception du plus jeune, Timothy Christopher, qui fait ses études, tous les fils de Getty sont dans l'industrie paternelle.

A côté de l'aîné, pratiquement fondé de pouvoirs de son père, le deuxième, J. Ronald Getty, occupe également un poste prépondérant. Il a fait son « apprentissage » à Hambourg, à la firme Veedol, qui vend l'essence produite par la Tidewater Oil Company (une des principales sociétés du Trust paternel). Il fut ensuite pendant un certain temps directeur du service commercial de la Tidewater à San Francisco. Depuis 1957, il dirige les bureaux de cette firme à Hambourg.

Sur le temps passé avec Getty, sur son mariage et son bonheur conjugal, souvent interrompu par des scènes orageuses, la quatrième Mme Getty a déclaré aux journalistes qui la pressaient de questions lorsqu'en octobre dernier son ex-mari acquit brusquement une célébrité mondiale :

« Je n'avais que quatorze ans et je fis l'école buissonnière la première fois que l'on me présenta à Getty. J'avais pour lui une admiration sans bornes et cette admiration, je l'éprouve encore aujourd'hui. Il symbolisait pour moi la réussite dans la vie. On avait aussi l'impression qu'il travaillait plus pour les autres que pour lui-même. Ce qui le poussait à aller de l'avant, c'était non pas la soif de richesses et de puissance, mais plutôt la conscience de sa responsabilité, quelque chose comme le sentiment du devoir que les parents éprouvent vis-à-vis de leurs enfants. »

Comme on lui demandait pourquoi il avait divorcé d'elle, Ann répondit :

« Paul ne voulait pas divorcer — il hait les divorces. C'est moi qui ai insisté pour que nous nous séparions, car j'étais persuadée que c'était préférable pour nous deux. Il faut essayer de comprendre cet homme ; il appartient tout entier aux affaires, il leur sacrifie tout. Il ne lui reste pas de temps pour la vie de famille et cela je ne pouvais le supporter. L'argent en soi ne l'intéresse pas. »

Le fait remarquable dans ce divorce, comme d'ailleurs dans tous les autres divorces de Getty, c'est qu'il semble n'avoir laissé aucune trace d'amertume chez les intéressés. Ann et son ex-mari — depuis longtemps remarié — ont encore entretenu durant des années des relations amicales. Getty laissa d'ailleurs passer trois années après son quatrième mariage avant de convoler à nouveau.

L'élu de son cœur était, une fois encore, une artiste débutante et une chanteuse, Louise, dite « Teddy », Dudley Lynch.

Tout comme Ann, Louise rend la passion de son ex-mari pour les affaires responsable de leur divorce.

« Paul n'a vraiment qu'un seul amour : son travail », expliquait-elle aux reporters qui, après la découverte du fait

que son ex-mari est « l'homme le plus riche du monde », vinrent l'assiéger elle aussi. « Il fut pour moi un bon époux et c'était un excellent père, mais quand il avait une nouvelle affaire en tête, il s'y consacrait si intensément qu'il n'y avait plus de place en son esprit pour rien d'autre. L'argent en soi ne signifie pour lui que peu de chose. Ce qu'il veut avant tout c'est réussir, toujours et partout, remporter la victoire sur ses concurrents. Les biens matériels qu'elle lui rapporte ne sont au fond pour lui que secondaires. »

Lorsque Getty fit la connaissance de « Teddy », elle chantait dans un nightclub de New-York, plus pour se distraire d'ailleurs que dans un but lucratif, car ses parents étaient aisés. Contrairement à beaucoup d'autres dilettantes de la bonne société, cette belle jeune femme aux cheveux sombres chantait vraiment bien et possédait des dons certains de comédienne. Ce qui lui permit de faire une carrière. Puis elle épousa Getty.

« Teddy » occupe une place particulière parmi les cinq femmes de Jean-Paul Getty. Son mariage avec ce milliardaire volage ne tint pas moins de dix-sept ans, soit plus que tous les précédents réunis.

« Teddy » n'a jamais été jalouse de ses devancières. Elle confiait dernièrement à un journaliste anglais : « J'ai fait la connaissance de toutes ses femmes. Elles sont charmantes et s'entendent fort bien entre elles. Ses fils également. Et ils sont tous aussi brillants que leur père. »

C'est pourtant le propre fils de « Teddy », Timothy Christopher, âgé aujourd'hui de onze ans, qui, d'après la cinquième Mme Getty, fut cause du divorce de ses parents.

« Paul est un Baedeker vivant, explique-t-elle. Il voulait faire de ses fils, Timothy compris, de grands voyageurs. Moi, je voulais garder mon fils auprès de moi. Je me suis refusée à voir « internationaliser » mon enfant. N'étant pas du tout d'accord sur ce point, nous avons divorcé. Toutefois, le divorce n'a pas encore été validé. »

### Getty n'a pas mis les pieds à Santa Monica depuis dix ans

Paul et « Teddy » — qui est aujourd'hui encore remarquablement belle — se sont mariés à Rome le 14 novembre 1939. La jeune femme était là-bas pour étudier l'opéra. Ils se séparèrent immédiatement après la cérémonie. Tandis que Getty retournait à ses affaires, la jeune Mme Getty fréquentait assidûment le conservatoire et écrivait des chroniques mondaines pour un journal de théâtre new-yorkais.

Cette correspondance, au demeurant fort innocente, valut à « Teddy », fin 1941, d'être internée par les Italiens. On la relâcha au milieu de 1942 et on

l'embarqua sur un navire suédois qui la ramena en Amérique.

Pendant ce temps, Getty, toujours assoiffé d'amour, s'était consolé avec une autre. Cette fois, il avait choisi une véritable « vamp » qui, par la suite, lui donna bien du fil à retordre, Joan Barry.

Joan Barry fit beaucoup parler d'elle en 1943, lors de ses démêlés judiciaires avec Charlie Chaplin. Elle prétendait que Chaplin était le père de sa fille Carol Ann, née en décembre 1942, et elle demandait une pension. Chaplin nia énergiquement cette paternité et ses avocats fournirent au tribunal la preuve que Joan avait eu des relations avec d'autres.

C'est alors que le nom de Jean-Paul Getty parut pour la première fois dans la presse américaine. Parmi les preuves fournies par les avocats de Chaplin se trouvaient trois chèques de Getty à Joan Barry, se montant respectivement 249, 110 et 93.80 dollars. Les deux premiers réglèrent des notes d'hôtel, le dernier un billet de chemin de fer pour New-York.

Getty affirme aujourd'hui encore que ses relations avec Joan Barry — qu'il connut à Mexico en 1940 — étaient toutes platoniques. Il voulait seulement « pousser » Joan — elle aussi artiste à ses débuts — parce que, dit-il, j'étais sûr que cette petite avait vraiment du talent.

Il semble que la cinquième Mme Getty ait accepté l'explication, ou, du moins, ait fait contre mauvaise fortune bon cœur, puisque le mariage dura dix-sept ans.

Pourtant, il y a environ un an, Getty et « Teddy » décidèrent de divorcer à l'amiable. Mais, cette fois, les choses ne vont pas si vite que d'habitude car, comme la procédure se déroule en Californie, bien que le tribunal ait déjà reconnu la séparation, il reste encore à prononcer le final decree, c'est-à-dire le jugement définitif.

« Teddy » vit seule maintenant avec son fils « Timmy » dans la magnifique

villa de Santa Monica dont Getty lui-même n'a plus franchi le seuil depuis six ans. Elle se contente de l'indemnité promise et ne garde absolument pas rancune à son mari.

« Je l'aime encore, déclarait-elle dernièrement. Mais ses affaires ne lui laissent plus de temps pour nous. »

Bien qu'elle n'ait plus revu Jean-Paul depuis plus d'un an, ils sont constamment en relations. Il téléphone deux ou trois fois par semaine... de Londres, de Paris, de Rome, de Beyrouth ou d'Arabie Séoudite.

### Il fait encore des ravages...

Même si la cinquième Mme Getty ne veut pas en convenir, le Casanova vieillissant fait encore des ravages. Deux Anglaises se sont fait connaître qui disent être ses amies et qui sont d'ailleurs amies elles-mêmes.

L'une, Penelope Kitson, âgée de 34 ans, déclarait dernièrement : « Épouser Getty ? Non, sûrement pas. Nous sommes depuis quatre ans les meilleurs amis du monde, mais j'ai moi-même été mariée deux fois déjà et cela me suffit. Je suis aussi peu faite pour le mariage que Paul. »

L'autre Anglaise est un mannequin de 24 ans, Beverly Roberts.

On rencontre souvent Penelope, Beverly et Getty dans les plus élégantes boîtes de nuit de Londres et de Paris.

C'est Mme Kitson qui a baptisé les trois nouveaux pétroliers de Getty. Getty assistait au lancement du *George F. Getty* et du *Minnehoma*, pétroliers de 52,000 tonnes, au début de 1957. Mais on ne le vit pas au baptême de leur frère l'*Oklahoma* au début de novembre, à Dunkerque.

Après avoir, une fois encore, brisé la traditionnelle bouteille de Champagne contre la coque du navire, Mme Kitson donna une réception époustouflante à laquelle soixante personnes étaient invitées. Une chance que Getty, toujours enclin aux économies, ait été appelé ailleurs, de façon pressante, par ses affaires...

## III — Pingre et mecène

Un homme de haute taille, légèrement courbé, traverse d'un pas nerveux le hall de l'hôtel Ritz, à Londres. Sa mise modeste, presque minable, fait tache sur l'ambiance élégante qui l'entoure. On le prendrait pour un professeur distrait, ou mieux encore pour un acteur sur le retour.

Pourtant dans les regards qui le suivent il y a non seulement de la curiosité, mais aussi de l'admiration. D'un fauteuil à l'autre, on chuchote :

« C'est M. Getty... l'homme le plus riche du monde ! »

Un petit chasseur en livrée guette l'arrivant qui s'approche de l'ascenseur à pas rapides. Il salue énergiquement puis tend un télégramme que Getty enfouit dans sa poche sans l'ouvrir. Une vieille habitude : Getty reste par-

fois des semaines sans les décacheter, non seulement des lettres, mais également des télégrammes urgents.

Presque avec un mouvement d'humour, il plonge la main dans sa poche et en tire une pièce de monnaie qu'il remet au gamin. Le chasseur fixe, déconcerté, le maigre pourboire : un demi-shilling !

Un garçon d'étage et une femme de chambre qui ont observé la scène ricangent sans se gêner. Ils ont l'habitude : dans le monde entier, Getty, le milliardaire américain a la réputation d'un pingre.

Mais il ne se contente pas de lésiner sur les pourboires et de contrôler soigneusement ses notes d'hôtel. Il s'impose à lui-même une sévère discipline et se refuse beaucoup de choses qu'un

homme moins fortuné considérerait comme un luxe bien excusable. Sa façon de vivre, frugale, disons-le, est devenue proverbiale. Tandis que certains de ses collègues moins fortunés, comme Niarchos et Onassis, répandent à pleines mains autour d'eux un argent aisément gagné et jouissent de la vie au maximum, Getty, par ses prétentions et ses habitudes, se situe à peine au-dessus d'un bourgeois aisé.

Il a vendu en 1936 le joli yacht de 250 pieds qu'il possédait. Parmi tous les rois de la flotte pétrolière internationale, il est le seul, à l'heure actuelle, qui n'ait pas de yacht de luxe à lui.

Sa parcimonie ne connaît pas de bornes et parfois on a l'impression que ce Crésus chérit la vie simple. Certes, il possède à Santa Monica une villa fastueuse. Certes, au cours de ses voyages d'affaires à Londres et à Paris, il descend toujours respectivement au Ritz et au George V.

Mais on sait aussi que Getty descend souvent incognito dans des hôtels et auberges extrêmement modestes d'Europe et du Levant; que, parfois, il traîne ses vêtements dans un sac de voyage à moitié usé et fermé au moyen d'une ficelle; et que ses chandails ont des trous aux coudes.

Il y a en ce titan de la finance internationale un côté indéniablement « bohème ». Il a raté sa vocation: il eut dû être artiste, homme de lettres ou acteur; il aurait dû planter sa tente à Greenwich Village, ou à Montparnasse.

Et c'est peut-être parce qu'il ne l'a pas fait, parce qu'il a au contraire suivi

la route dorée que lui avait tracée le destin, que les yeux bleus de ce favori de la Fortune ont aujourd'hui un regard si mélancolique.

Il est évident que Getty ne se sent pas à son aise dans son rôle d'homme le plus riche du monde.

Quoi qu'il en soit, en dehors de son aptitude extraordinaire aux affaires, et malgré les exigences que pose sa situation dans le monde, il n'a pas tenté de faire taire son penchant inné pour l'Art.

#### Le musée J. P. Getty n'est pas d'un accès facile

Collectionneur distingué il a toujours su profiter de ses voyages d'affaires pour faire des incursions dans les ventes aux enchères et chez les antiquaires. Le nom de J.-Paul Getty est connu et estimé des marchands d'objets d'art du monde entier.

Peu avant la deuxième guerre mondiale, il devenait l'un des meilleurs clients du célèbre antiquaire de Londres, Duveen. On sait par son journal qu'il lui acheta un tapis de 56,000 dollars. Non sans essayer, d'ailleurs, de lui faire rabattre son prix à 50,000; mais l'antiquaire refusa tout net.

Le milliardaire californien a fait bâtir il y a quelques années déjà, sur son merveilleux domaine de Santa Monica, un grand bâtiment qu'il a baptisé *Musée Jean-Paul Getty*. C'est son fils aîné, Georges Franklin II, qui en a la charge.

C'est d'ailleurs un musée privé qui n'est accessible qu'à un nombre très

limité de visiteurs. En premier lieu, parce qu'il est difficilement accessible. De Los Angeles, il y en a pour une bonne heure en voiture par la Pacific Palisades Highway, avant d'atteindre la colonie cinématographique de Beverley Hills. De là, on gagne le terrain de polo, puis, le Will Rogers Memorial Park dépassé, on emprunte la route qui longe la mer.

Arrivé enfin au terme du voyage, on se trouve devant un mur de pierre de dix pieds de hauteur coupé par un lourd portail en fer forgé. La porte s'ouvre automatiquement dès qu'une voiture appartenant à un membre de la famille Getty s'approche à moins de cent pieds. Elles sont en effet toutes munies d'un système électronique spécial.

Mais si on ne fait pas partie de la famille ou du cercle intime de ses amis, il faut d'abord décrocher le téléphone pendu au mur près du portail, décliner son nom et expliquer ce que l'on veut. Sur quoi, toujours au moyen d'un système électronique, le portail est ouvert au visiteur.

Du domaine, dont font partie notamment la villa de Getty (où n'habitent que la cinquième Mme Getty — en instance de divorce — et son fils « Timmy ») et le musée, on a une vue merveilleuse sur l'océan Pacifique. Derrière, l'immense propriété est bordée de montagnes couronnées de nombreuses forêts et coupées de profonds canyons.

L'ensemble constituait autrefois un des ranchs les plus importants et les plus célèbres d'Amérique. Mais il n'y

a plus là maintenant qu'une ou deux vaches qui fournissent le lait pour les besoins familiaux.

Devant le bâtiment d'habitation proprement dit s'étend, une cour ornée d'une fontaine avec un groupe de lions en marbre italien d'un grand prix. On peut y parquer les voitures.

#### Il envie les contemporains du roi Soleil

Les bâtiments annexes comprennent entre autres une villa au bord de la mer (où Getty avait l'habitude de vivre avec Teddy et Timmy; mais il n'a pas mis les pieds à Santa Monica depuis six années) ainsi qu'un zoo miniature.

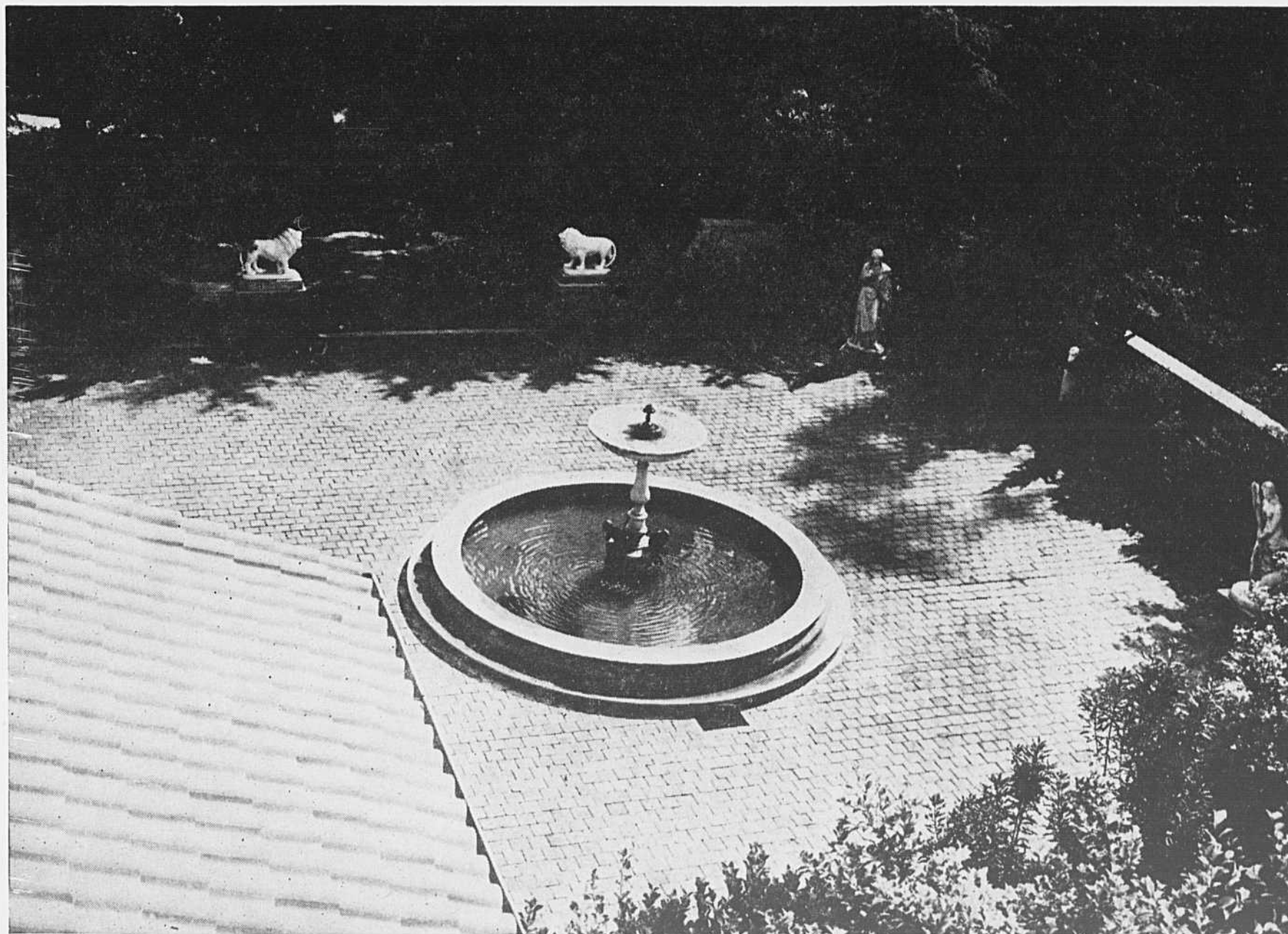
Le « clou » de ce zoo est la lionne Theresa, qui était la « favorite » du propriétaire du domaine. Il y a également deux ours bruns (avec lesquels Getty, lorsqu'il était plus jeune, avait l'habitude de boxer), deux oursons, un loup blanc, un couple de bisons et plusieurs gazelles.

Le « Musée J.-Paul Getty », logé dans un grand bâtiment de deux étages, est sans doute un des plus riches musées privés du monde.

On y voit, dans la section peintures, entre autres, deux Rubens, deux Rembrandt (récemment Getty a offert l'un d'eux, le portrait de Martin Looten, au musée de la ville de Los Angeles); un Titien, un Tintoret, des toiles du paysagiste et portraitiste anglais Gainsborough ainsi que de son compatriote Romney; une foule de toiles d'impres-

[Lire la suite page 31]

La fontaine du ranch de Jean-Paul Getty à Santa Monica (Californie)





A. M. J. Marchesseault...

... Nous posions cette question : « Que pensez-vous de la formation de plusieurs fans-clubs en faveur des joueurs de hockey ? » Il nous répondit, le plus simplement du monde, un sourire narquois dessiné sur la lèvre inférieure :

« Il n'est pas toujours bien de dire tout ce que l'on a sur le cœur. Je fais tout ce que je peux pour n'avoir sur le cœur que ce que je peux toujours dire. Cette situation, plutôt absurde, peut avoir comme résultat la naissance d'une bisbille intolérable, d'une mésentente regrettable dans le camp du *Canadien* ou autre club. Elle peut placer notre excellent gérant Toe Blake en plein paradoxe. Il est déjà très difficile de maintenir l'harmonie dans un club-majeur, composé d'une douzaine et demie de jeunes gens, âgés de 20 à 35 ans, tous en parfait état physique. Pourquoi y ajouter une autre difficulté, ces brins de folie ? Les instigateurs de ce mouvement, que je traite avec dédain, ne méritent aucune mention honorable. Ils se rient, d'ailleurs, de ce petit nombre d'imbéciles qui tombent dans leur piège. Et les athlètes, eux, loin d'approuver ce moyen d'acquiescer de la popularité — leur habileté sur la glace et leur gentillesse hors de la patinoire en font de

# DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

meilleurs ambassadeurs — doivent rester dans leur coin, qu'ils occupent, soyez-en sûrs, en admirant autres choses... Il n'y a rien de si risqué que d'essayer de déchiffrer l'avenir. On devrait couper les ailes, immédiatement, à ce genre de publicité d'un goût douteux, avant qu'il ne soit trop tard. Ça me fait penser, un tantinet seulement, aux concours de beauté que le commerce a vulgarisés, de

tournées qui se promènent, ailleurs que sur des courts de tennis, avec un semblant de vêtement, en shorts, en pantalons serrés comme l'étau peut le faire ? » Réponse-éclair :

« C'est dégoûtant ! Excusez-moi, je tiens à voir frapper Rocky Nelson contre Tommy Lasorda. Je trouve ces deux athlètes gauchers impayables ! »

**Le jugement de l'homme de la rue, en sport, vaut, la majorité du temps, son pesant d'or.**

manière honteuse. Ces beautés se promènent, de façon altière, en costume de bain, sous les yeux luisants de jeunes gens de 16 à 20 ans, sous les regards convoiteurs d'hommes moins jeunes. Quel ravage ! »

M. Marchesseault parle sans arrêt. Nous l'écoutons et nous logeons, de notre mieux, dans notre cervelle, tout ce qu'il dit. Au fond, c'était très simple. Notre intention était de prolonger l'entretien, de la manière la plus naturelle.

Visiblement, il souhaite couper court à la conversation. Mais son éducation et aussi cette indulgence protectrice que le joueur favorisé voue, fréquemment, à celui qui vient de céder sous ses coups l'inclinaient à la courtoisie. Nous eûmes le culot de lui demander : « Que pensez-vous du grand nombre de jeunes femmes bien

**« Couvrir les boxeurs amateurs est un devoir impérieux du promoteur professionnel »**

■ C'est ce que nous confie Joey Gagnon, ancien champion amateur du Canada, présentement instructeur de boxe de la Palestre Nationale. Il ajoute : « De même que les militaires se recrutent dans le civil — je le sus, il y a une quinzaine d'années, — les boxeurs professionnels se recrutent, pour la plus grande part, dans les rangs des amateurs. Où le promoteur trouvera-t-il, en effet, les hommes qui viendront, périodiquement, donner au sport professionnel de nouveaux éléments d'intérêt sinon chez les amateurs ? Je n'ignore pas qu'il existe quelques boxeurs professionnels, qui ne sont pas passés par l'école de l'amateurisme, mais ils constituent, cependant, une minorité. »

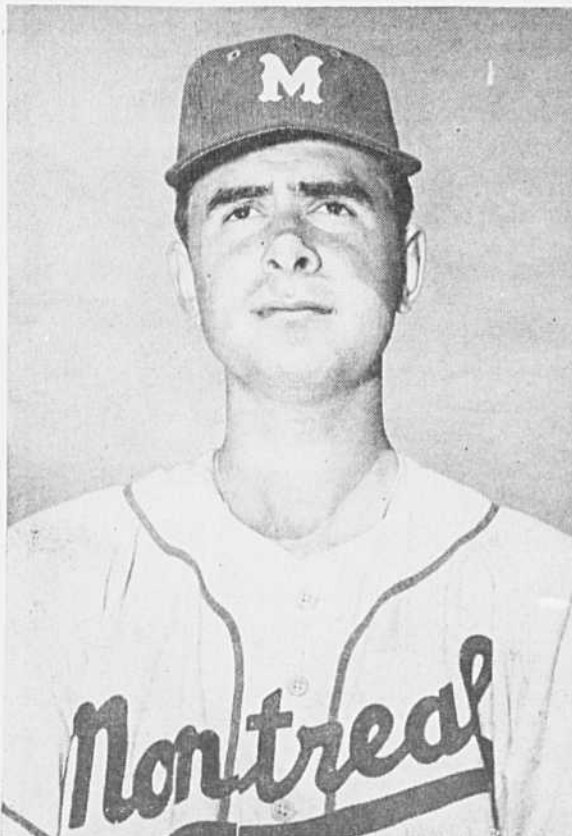
— Où est le paradis de la boxe amateur, Joey ?

— En Argentine, monsieur. On devrait l'imiter. Pour vous donner une idée, même approximative, de la prospérité de la boxe amateur dans la république sud-américaine, je recour au langage éloquent des chiffres. Pour une population de 16,500,000 d'habitants, à peu près la même que celle du Canada, la Fédération de Boxe de l'Argentine (Federacion Argentina Boxeo, si vous parlez l'espagnol) a délivré, l'an dernier 700 licences de boxeurs professionnels et 23,000 pour les amateurs. Enterré, notre Canada ! Et la boxe n'est autorisée, en Argentine, que depuis 35 ans à peine, en 1924 je crois.

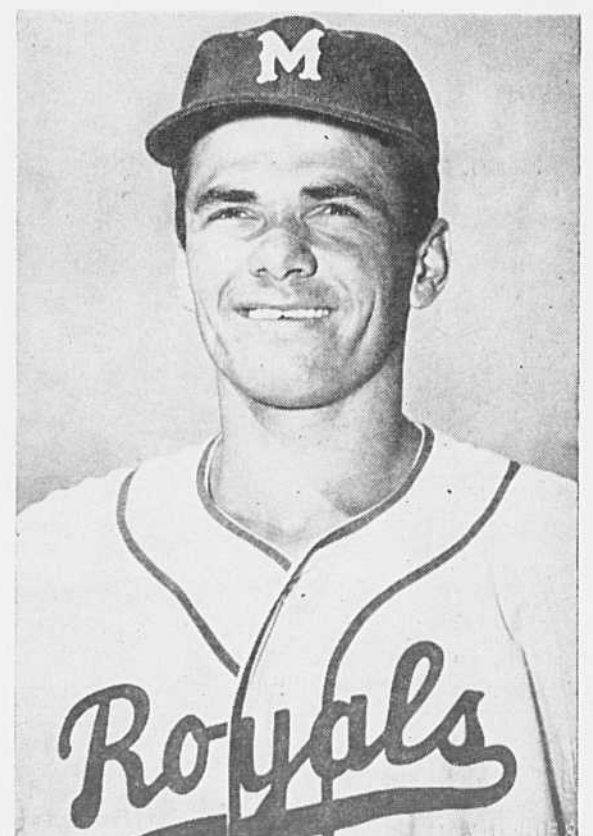
— Il n'y a aucun doute que cette armée de 23,000 boxeurs amateurs n'est pas due au phénomène de la génération spontanée.

— C'est entendu. Il leur a fallu forger, un à un, les premiers amateurs, encourager les clubs, doter les compétitions. Il leur a fallu construire, dépenser souvent de l'argent, sans en espérer un profit immédiat, avec la sensation même que c'était de l'argent sacrifié. Ce n'était pas là de l'argent jeté par les fenêtres, au contraire. Ce fut un placement de père de famille, si je puis dire, pour les promoteurs qui ne se contentent pas de songer simplement au combat de la semaine prochaine. Le Canada devrait imiter l'Argentine, à ce sujet.

— On sait bien que le métier de promoteur de boxe ne consiste pas seulement à s'asseoir derrière un bureau, un gros cigare au bec, un verre



Nous apprenons de Los Angeles que l'ancien lanceur droitier des Royaux de Montréal, JOSEPH STANEK, à gauche, est un excellent nageur marathonnien, plus réputé par ses exploits d'endurance dans l'eau que par sa maîtrise au monticule. Il a essayé d'accomplir une performance, qui ne fut pas tentée très souvent. Il a essayé de franchir à la nage les 47 milles, qui séparent les îles Catalina de Long Beach, Californie. Stanek échoua, alors qu'il était à neuf milles de la côte. Il fut retiré de l'eau par suite de son état de complet épuisement. Il fit preuve d'un courage extraordinaire. A un moment, il eut comme convoyeurs, peu recommandables, deux requins. Ces deux squales durent être éloignés à coups de gaffes et de fusils. Puis les courants se mirent contre Joseph et forcèrent l'abandon. Cet ancien artilleur compte recommencer. Tête dure, quoi !... Il entre dans les intentions du jeune lanceur montréalais RAYMOND DAVIAULT, à droite, d'abandonner le baseball organisé, un rude métier pour ceux qui ne possèdent pas une forte constitution. Des fidèles amis lui trouveront un emploi enviable. Il pourra, alors, orienter sa vie, près de sa gentille petite famille, taut en lançant six ou sept parties par mois, sur les monticules d'un club semi-professionnel régional.



de bière à portée de la main, pour accueillir les gérants qui viennent faire leurs offres de service. On n'est pas un promoteur, parce qu'on appose sa signature au bas d'un contrat. C'est bien autre chose que cela. On n'est pas un organisateur, parce qu'on use jusqu'à la corde une vedette, sans avoir songé qu'un jour viendrait où il faudrait pourvoir à son remplacement.

— Si vous faites monter dans l'arène un quasi-débutant, gants aux poings, face à un rusé professionnel, vous mettez toutes les chances de votre côté de le dégoûter de la boxe. Un amateur, qui a connu le feu d'autres compétitions, est tout de suite plus à son aise. C'est pourquoi le stage dans les rangs amateurs est le salut de la boxe professionnelle. Pour avoir de bons boxeurs pros, commencez par faire de bons amateurs et faites-les nombreux. En Argentine, on les a faits nombreux et durs. Ils n'ont pas volé leur réputation. Au Canada, on devrait faire de même.

— Oui, mais ce procédé demande une dépense énorme d'argent, mon cher Joey.

— En effet, mais je sais que les promoteurs de boxe professionnelle, au Canada, ne sont pas assis sur des tas de fumier, comme Job. Ceux des plus grandes villes canadiennes n'auraient qu'à verser une somme globale de \$150,000 par année, au sein des clubs amateurs. Alors, ceux qui veillent sur la boxe amateur, le feraient... pour le plus grand bien de la boxe professionnelle.

— C'est là le *hic*, la pierre d'achoppement, le noeud indénouable, pour le moment. Le temps changera-t-il ? Vivons dans l'espérance !

#### A. M. C. Lamontagne ...

... nous avons demandé : « A quel le ronde, le quadragénaire boxeur noir, Archie Moore, mettra-t-il hors de combat Yvon Durelle, en décembre, au Forum ? » Après trois secondes de réflexion, d'une volonté qui ne casse pas, il nous répondit, d'un ton assuré :

« Les promoteurs de cet événement sportif, hommes d'affaires avertis, n'apprent pas leurs plats pour des prunes. Les commanditaires, ayant recours à la télévision, ne sont pas friands des combats de championnat qui ne durent que deux ou trois rondes. Ils tiennent mordicus à ce que les téléspectateurs s'empressent les yeux de coups de poing et de moulins. Ce Mathusalem de Moore enverra au pays des rêves notre pugiliste acadien, ce grand pêcheur devant l'Éternel, Yvonne Durelle, à la septième ronde. »

— Vous aimez, comme nous, ce chiffre impair, n'est-ce pas ? Un tas de gens, depuis plus d'un quart de siècle, traitent de chinois les boxeurs déloyaux, qui ne respectent pas les règles. Des partisans de baseball se disputent-ils ? L'épithète *chinois* surgit bientôt, lorsqu'un lanceur adversaire vise la tête de Drake ou celle de Dolan. L'équipe de hockey du Boston qui joue trop rudement contre Canadien : « C'est des chinois ! » On dit la même chose de Durelle. Êtes-vous de cet avis ?

— Loin de là, monsieur. Durelle n'est pas un boxeur scientifique, mais il est loyal. D'ailleurs, cette façon de dire est aussi injuste que discourttoise. Les Fils du Céleste Empire sont honnêtes et courtois. Leur civilisation est la plus ancienne du globe. Ils méritent le respect, à tous égards. Nous protestons quand les gens de race étrangère disent que les Canadiens français suivent comme des moutons, etc. Eh bien ! Nous devons donner, nous-mêmes, le bon exemple de la politesse internationale et choisir pour les chicaniers, les tricheurs, les fripons, un adjectif qui n'atteigne pas un grand peuple.

— M. Lamontagne, nous savons fort bien que, lorsqu'on emploie cette épithète, on ne veut pas, le moins du monde, offenser le Céleste Empire, ni aucun Chinois en particulier. C'est une manière de s'exprimer qui, il y a une soixantaine d'années et plus, désignait simplement les individus avec lesquels il était aussi difficile de s'entendre qu'avec des Chinois ne parlant pas français. Nous le savons depuis 1900, alors que la colonie chinoise n'était pas nombreuse, à Montréal. Alors, elle n'avait rien de désagréable pour les citoyens de la Chine. Elle désignait seulement une incompréhension verbale réciproque.

— Oui, oui, mais aujourd'hui, bien qu'on la profère sans penser à la Chine, elle est devenue insultante. Qui se l'entend appliquer riposte généralement par des coups de poing. C'est ce que ferait Yvon Durelle, j'en suis certain. Que penserions-nous si, en Chine, le mot canadien-français servait couramment d'injure ? Pourquoi blesser, même virtuellement et involontairement, plus de 600,000,000 d'êtres humains, en employant leur nom mal à propos.

— Vous avez mille fois raison, monsieur !

La conversation courante emploie, d'ailleurs, beaucoup de mots aussi improprement. Par exemple, l'adjectif *fort* dans le sens de *gros* ou même *d'obèse*. Il y a 75 ans et plus, avant le progrès du sport moderne, l'individu débordant de graisse, le *gros patapouf*, le *plein de soupe*, passait souvent pour un athlète. Les petites ouvrières et autres s'extasiaient devant le gaillard gonflant excessivement son veston : « C'qu'il est fort !... » Même un bedon leur paraissait un signe de vigueur. Ne riez pas ! De nos jours, il y a bon nombre de ces Mimi Pinson, qui se pâment devant des gaillards, garçons de table de boîtes de nuit ! Que pareille méprise existe encore aujourd'hui, voilà qui surprend ! Le dictionnaire explique pourtant, que *fort* signifie *robuste*, *vigoureux*. Aucun rapport avec *corpulent*, un malade qui s'ignore.

Cette erreur est choquante, après tant de propagande en faveur de l'éducation physique, tant d'articles, tant de tournois, tant de terrains de jeux et de gymnases, tant de démonstrations où la véritable force, synonyme de beauté, est honorée presque religieusement ! Comment peut-on encore se tromper à ce point ? Ça dépasse notre entendement !

## Curiosités scientifiques

par PIERRE LAMBERT

### Jeunes gens qui cherchez un conjoint : adressez-vous à la machine à marier

En Californie, les candidats au mariage, hommes ou femmes, ne perdent plus leur temps à lire les petites annonces matrimoniales des journaux spécialisés. Ils se rendent à Los Angeles pour y recevoir une consultation... d'une machine équipée d'un cerveau électronique.

Il leur suffit d'introduire dans l'appareil un formulaire contenant cent cinquante questions à chacune desquelles ils ont répondu. Ces questions concernent les goûts du postulant au mariage, comment il imagine « l'âme soeur », quelles qualités (physiques ou morales) il réclame d'elle, etc... En quelques secondes le marieur électronique a dépouillé le formulaire et offert en échange une liste de partenaires correspondant aux vœux formulés par le candidat.

Le premier mariage réalisé grâce à ce cerveau électronique s'est terminé quelques mois tard par un divorce. Cependant cela n'a pas rebuté les jeunes gens et jeunes filles décidés à en finir avec le célibat, puisque chaque jour c'est par centaines qu'ils viennent réclamer à la machine l'objet de leurs rêves.

### Bornes en caoutchouc le long des routes autrichiennes

C'est par dizaines que l'on relève, chaque année, les voitures accidentées qui sont venues s'échouer piteusement contre une borne-kilométrique en ciment armé. A cent kilomètres-heure le choc est souvent mortel. Aussi le département des Transports autrichiens vient-il de décider le remplacement de ces jalons kilométriques meurtriers par des bornes en caoutchouc souple.

Cette expérience qui va être tentée sur la route reliant Traiskirchen à Oyenhausen, sera étendue à l'ensemble du territoire si, comme on le croit, elle donne satisfaction.

### L'oeil magique permettra de prévenir des accidents graves

Un chercheur de Baltimore vient de réaliser un microscope automatique, sorte d'oeil magique qui permet de déterminer le degré d'usure des métaux et de prévenir ainsi bien des accidents.

L'oeil magique photographie les points d'usure et tous les défauts du métal en les grossissant mille cinq cents fois. Cette invention rendra de précieux services dans les usines métallurgiques, sur les bases aériennes et dans les installations ferroviaires.

### Pour protéger les plantes contre les intempéries

Comme les êtres humains, les plantes ont des nerfs sur lesquels influent les conditions atmosphériques, le froid, la pluie, le vent, la sécheresse, etc... Ne pourrait-on neutraliser ces effets souvent catastrophiques lorsqu'il s'agit de récoltes attendues ou de moissons menacées ? C'est à cette question qu'ont répondu deux chercheurs de l'United States Rubler Company, en réalisant un « tranquillisant » pour végétaux, le « Duraset 20 M ».

On ne connaît pas la formule de ce produit-miracle, mais l'on sait, après diverses expériences, qu'il a permis de protéger les plantes contre toutes sortes d'intempéries et de doubler le rendement de certains arbres fruitiers.

### Une tour soviétique plus haute que la Tour Eiffel

Au centre de Moscou s'élèvera bientôt une tour métallique dans laquelle, à quinze cents pieds du sol, seront logées d'importantes installations de télévision. Construite à des fins utilitaires, la Tour Eiffel soviétique sera également un monument touristique et, à douze cents pieds, une vaste plateforme pourra recevoir plus d'un millier de visiteurs.

### Une fusée individuelle pour traverser les carrefours

... L'homme fit flamber une allumette, en prédisant la flamme à la petite fusée qu'il tenait agrafée à sa ceinture, il fit un bond d'une trentaine de pieds et se trouva sur le trottoir d'en face. Ne riez pas ! Cette fusée pour piétons a réellement été mise au point par un inventeur américain et ce sera, peut-être, le moyen de locomotion de l'avenir dans les villes où la circulation est particulièrement intense.

### Les Anglais et la gourmandise

Si l'on en croit une statistique, les Anglais, qui consomment en moyenne par personne quinze livres de bonbons et de confiseries par an, seraient les hommes les plus gourmands du monde. Le Néo-Zélandais pour sa part en mange douze livres, et le Français près de six livres. Selon cette même étude, le Portugais serait peu porté sur la gourmandise, puisqu'il ne consomme qu'une livre de confiseries par an.

### Un hôtel pour chien ...

... a récemment ouvert ses portes dans la région parisienne. Il se compose de confortables et luxueuses niches individuelles et chauffées, exposées au soleil. Un « pipi-room » également individuel y est adjoint. L'emploi du temps de nos amis à quatre pattes, au « ouah ! ouah ! Palace », se partage entre la toilette, les repas servis au goût du client et les promenades accompagnées en forêt. Prix de la pension : un dollar cinquante, taxes et service compris.

# UN SECRET BIEN GARDÉ

par MARY LYSANE

Le train fuyait Paris avec une vitesse accélérée. Penchée à la fenêtre du couloir de seconde, Marie-Thérèse agita longuement le grand mouchoir de soie dont elle s'était munie tout exprès.

Puis, quand disparurent les imprécises silhouettes qui, sur le quai de la gare, répondaient à ses adieux, la jeune fille se rejeta en arrière, imaginant le cher couple qui s'en retournait, là-bas, peut-être un peu bousculé par d'autres gens plus pressés ou plus alertes. Maman reniflait. Papa toussotait. Tous deux mettaient cela sur le compte de la fumée, des poussières, et, sans doute, n'échangeaient-ils que des paroles banales :

— Je préfère qu'elle ait prit le train de jour, vois-tu.

— Elle arrivera bien tard...

— Tard ? A six heures du soir ? En été ?

— Il me semble que c'est la première fois qu'elle nous quitte !

Tandis que papa jouait les optimistes :

— Elle nous quitte, mais nous savons qu'elle ne manquera de rien !

— Tu crois qu'elle s'habitue ? devait demander maman.

Et papa de déclarer qu'il en était sûr !

Maman le croyait-elle ? La chère femme pressentait-elle le sacrifice de sa fille ?

Dans le train qui l'emportait loin de ses chéris, Marie-Thérèse se berçait au souvenir de tous les propos qu'elle leur avait entendu répéter sans cesse, cette dernière quinzaine.

Avaient-ils parlé d'autre chose que de son départ ?

Se séparer de leur enfant unique parce qu'ils ne pouvaient plus la nourrir, était, sans conteste, le plus dur sacrifice que la Destinée eût exigée d'eux ! Leur pauvreté datait de cinq ou six ans, à peine. Elle avait commencé avec la crise. Ils ne s'y étaient pas complètement adaptés.

— Mes bons Cocos ! murmura imperceptiblement la jeune fille, et il n'y avait dans cette appellation nulle trace de familiarité désinvolte, seulement une infinie tendresse protectrice.

Marie-Thérèse, les yeux mi-clos, la tête ballottant contre la paroi capitonnée, se remémora les derniers événements de sa vie parisienne...

Au début d'octobre, un administrateur de l'importante agence de publicité où elle était employée l'informait que, par suite de « compressions obligatoires », il aurait le regret de se séparer d'elle en fin de mois.

La décevante chasse au travail avait donc commencé pour elle à travers les bureaux de placement... les syndicats...

— Que voulez-vous faire ? lui demandait-on.

— N'importe quoi ! répondait-elle. Je veux être secrétaire... je suis sténo... je parle et j'écris l'anglais, j'ai deux baccalauréats... je peux aussi m'occuper d'enfants... je suis musicienne...

— Des secrétaires... des gouvernantes... ce n'est pas ce qui manque ! Enfin, laissez toujours votre adresse... Si quelque chose se présentait...

Et le lendemain s'écoulait comme la veille.

Un soir... Elle s'en revenait, les membres lourds, le cœur chaviré, dans le métro comble des fins de journée. Après un stage debout, parmi la foule pressurée, elle avait pu gagner une place assise. Elle y avait trouvé, laissée là par quelque voyageuse, une revue féminine : *L'ouvrage sous la lampe*. Machinalement, elle s'était mise à le feuilleter. Arrivée aux pages d'annonces, plus sceptique qu'intéressée, elle avait parcouru la colonne des « offres d'emploi ».

Et elle lut ceci : *On demande jeune fille excellente famille, sérieuse, physique agréable, instruite, de caractère gai, patiente, pour s'occuper d'une jeune infirme. Ecrire avec références à la baronne de Varan, Château de Motebize, près Montbéliards (Doubs).*

Marie-Thérèse avait tressailli. Une impression surprenante d'espoir la baignait.

Elle s'en était morigénée :

— Suis-je bête ! Il en sera de cette annonce comme de toutes les autres !

Non ! Elle sentait confusément que les choses avaient pris un tour nouveau. Une sorte de sécurité la transportait.

Et voilà qu'un beau matin, — oui, vraiment, c'était un beau matin, — comme elle se disposait à sortir, dame Concierge l'avait appelée pour lui remettre une épaisse enveloppe armoriée.

— La baronne ! avait-elle murmuré, avec un battement de cœur, se hâtant de décacheter le pli, de lire...

« Mademoiselle, les renseignements obtenus auprès des personnes par vous-même indiquées confirment la bonne impression que m'avait fait votre réponse. Vous me semblez avoir les qualités requises pour le poste délicat qui vous attend chez moi.

« Votre tâche consistera à instruire et à surveiller une fillette de quatorze ans — ma petite-fille — hélas ! immobilisée. Mais je dois immédiatement vous prévenir qu'il s'agit d'un enfant très difficile. La dure épreuve physique a influé sur son caractère. Malgré toute ma tendresse de grand-mère, il me faut bien le reconnaître, Laure n'a pas toujours la douceur et la docilité désirables. Jusqu'à ce jour, elle avait eu des gouvernantes d'un âge fort différent du vôtre ! Mais notre docteur suppose que la

compagnie d'une très jeune fille lui sera beaucoup plus salutaire, la pauvre enfant n'ayant aucune amie, n'ayant autour d'elle que ma présence et celle des domestiques. Son père, mon fils, est officier de marine et ne fait à Morteboze que de rares apparitions. Sa mère est morte en la mettant au monde. La mensualité que je compte vous proposer pour ce rôle de vigilante soeur aînée serait de quinze cents francs.

« Si ma lettre vous trouve encore libre, veuillez donc me le faire savoir. Je vous enverrai, par le suivant courrier, l'argent nécessaire à votre voyage. Vous pourrez vous en retourner par les mêmes moyens si ma vieille demeure ne sait pas vous retenir.

« Agréez, mademoiselle... »

## II — L'arrivée

La voiture s'était arrêtée devant une grille haute et magnifique. Le château, masse énorme, apparut, précédé d'une pelouse aux éclatantes corbeilles, et comme accolé à la montagne.

Sur la droite de la grille, il y avait une solide maison basse d'où sortit un gamin en courant.

Mais le chauffeur continuait à donner des coups de klaxon.

Enfin, l'enfant ouvrit le double portail solennel.

Ayant décrit une courbe savante, la voiture s'immobilisa, tandis que femme de chambre et valet accouraient, l'un ouvrant la portière, l'autre se saisissant de la mallette.

La voyageuse mit pied à terre.

Il ne pleuvait plus.

Un peu étourdie, elle respira, avec bonheur, l'air frais et d'une saveur si nouvelle pour elle.

— Je vais vous conduire tout de suite à votre chambre ! proposa la domestique, une brave femme, notablement moins protocolaire que le chauffeur. Mme la Baronne a dit que vous aimeriez peut-être vous « reprendre » un peu en arrivant ?

## III — La châtelaine

QUELQUES minutes après, Marie-Thérèse refaisait, sur les pas de Joséphine, le trajet de sa chambre au rez-de-chaussée.

On traversa deux grands salons, aux murs recouverts de boiserie sculptée. Puis, devant une troisième porte, la servante s'arrêta, frappa et ouvrit tout aussitôt.

— C'est c'te demoiselle, mame la Baronne !

Marie-Thérèse entra dans la pièce, de dimensions moyennes, garnie de meubles anciens.

Une grande femme, infiniment sympathique et racée, se leva du bureau où elle était en train d'écrire pour s'avancer vers la nouvelle venue.

— Bonsoir, mon enfant ! Le voyage ne vous a-t-il pas fatiguée ? Vos parents vous ont-ils laissé partir sans trop de regrets ?

Elle s'exprimait avec une grande douceur.

Retenant dans les siennes les mains de la jeune fille, elle la fit asseoir auprès d'elle, sur un siège bas.

Marie-Thérèse répondit avec aisance. Elle eût pu se croire en face d'une vieille amie.

Mais, très vite, le visage de son interlocutrice se rembrunit :

— Vous avez eu ainsi une idée de la tâche dure que vous allez tenter de remplir. Oh ! je ne me fais pas d'illusion ! A l'exception d'une vieille femme qui avait été sa nourrice et qui est morte, aujourd'hui, nulle n'a jamais pu s'habituer à l'humeur de la malheureuse enfant. L'essai que je tente avec vous est le dernier. S'il aboutit à un échec, je suivrai les avis de notre docteur et la mettrai dans un établissement spécial. Mais il espère que la présence d'un être jeune l'adoucirait... Ah ! je l'espère tant aussi ! Mais quelle tâche pour une enfant de vingt ans !

— Croyez, madame, que je m'y appliquerai de tout mon cœur ! prononça avec élan la jeune fille.

— J'en suis persuadée ! assura la baronne, et elle reprit :

— Du point de vue des soins, vous n'avez pas grand-chose à faire. Joséphine a l'habitude... Ce que j'attends de vous, ce sera de l'amener à travailler un peu intellectuellement. Elle est très en retard... Par paresse... Non par défaut d'intelligence. Vous verrez que sur ce point elle est, au contraire, très douée. Les repas, nous les prenons ensemble, bien entendu, vous, elle et moi. Je vous laisse libre d'organiser vos journées comme il plaira. Mais il est nécessaire que Laure reste le plus possible au grand air. On la pousse dans sa voiture à travers les allées du parc. Comme il est préférable que ces promenades aient lieu le matin, il me semble que vous pourriez remettre les leçons à l'après-midi ?

— Je me conformerai donc à cet avis, madame.

— La compagnie d'une telle malade — toute la journée — serait intenable, reprit la châtelaine. Aussi est-il convenu avec Joséphine qu'elle vous remplacera, chaque jour, une heure, auprès de Laure. C'est peu ?

Elle interrogeait presque anxieusement la jeune fille.

— Je pense que cette détente sera tout à fait suffisante ! s'empressa d'affirmer Marie-Thérèse qui devinait le calvaire de la douloureuse grand-mère.

Un moment encore, l'entretien se poursuivit.

La baronne parla des différents traitements subis sans succès par la petite infirme.

Les bains de boue... l'électricité... Berck...

Elle énuméra tous les maîtres consultants, toutes les méthodes entreprises.

Néanmoins, à une question que la jeune fille osait à peine formuler, elle laissa percer l'espoir tenace qu'elle gardait envers et contre tout de voir, un jour, sa chère méchante petite infirme guérie.

— Et alors, j'en suis sûre, son caractère aussi changera ! Mais, ajouta-t-elle, je crois vous avoir mis au fait de l'essentiel. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons faire venir Laure.

Elle sonna et Marie-Thérèse tressaillit, désirant et appréhendant à la fois de voir la porte s'ouvrir.

Elle n'attendit pas.

#### IV — Le secret

**A**SSISE, presque couchée dans une longue voiture d'osier aux roues admirablement silencieuses, un enfant au pathétique visage exsangue et vieillot, la regardait.

ma « pelote d'épingles » ? Oui, mademoiselle, dit-elle, s'adressant à Marie-Thérèse, les mauvaises fées qui présidèrent à ma naissance m'ont remis — en faible dédommagement — ce que j'appelle ma « pelote d'épingles ». Ne croyez pas que je vous épargnerai ! Les pointes doivent s'enfoncer si agréablement sur votre jolie figure...

— Ma chère enfant ! murmura la baronne, accablée. Heureusement que vous étiez avertie !

— Ah ! oui ! reprit l'infirmes. Le portrait du monstre avait été présenté !

Mais voilà que Marie-Thérèse, au lieu de se mettre au diapason, éclata de rire... d'un joyeux rire qui parut secouer l'atmosphère de sortilège.

— Soit ! Vous me lancerez vos épingles ! accepta-t-elle comme s'il se fût agi d'un jeu. Nous commencerons quand vous voudrez. Car... je vous répondrai peut-être ? Mais, en attendant, permettez-moi de vous embrasser ?

Elle joignit le geste à la parole, se

— Cela m'est plus commode comme il me serait plus commode que vous me disiez Marie-Thérèse...

Et, enchaînant :

— Je vous demanderai donc, Laure, de laisser toujours à la porte, de vous à moi, les politesses inutiles. Le jour que vous agirez autrement, je vous croirai fâchée !

L'infirmes se mordit les lèvres, de dépit.

Mais elle pensa que sa nouvelle gouvernante agissait de la sorte par tactique et que le dernier mot serait à la plus persévérante d'elles deux.

Enfin, elle avait plus d'un tour dans son sac, plus d'une « épingle » en réserve. Parmi cet arsenal, elle trouverait bien la pointe acérée qui aurait raison de cette feinte sérénité.

Marie-Thérèse la regardait avec un intérêt attendri.

La baronne qui avait toujours plié — mais en maugréant et grondant — devant son pauvre tyran, cherchait quel était le sens exact de la scène à laquelle elle assistait.

— Vous n'êtes pas charitable. Vos cris ne m'agacent jamais.

Comme pour répondre à un défi, Laure lança sa stridente mélodie.

Marie-Thérèse ne modifia pas son expression tranquillement souriante. Elle seule, toutefois, sut combien il lui en coûtait. Ces plaintes aiguës, à la vérité, lui sciaient les nerfs.

Mais il ne fallait pas que l'autre pût s'en apercevoir.

Prenant sur un des rayons de la majestueuse bibliothèque qui leur servait de salle d'études, un volume, elle s'installa commodément dans un fauteuil de cuir et laissa la malheureuse enfant à elle-même.

Au bout de cinq à six minutes, cette dernière s'arrêta et Marie-Thérèse se félicita de sa tactique.

— Vous voulez me faire croire, dit Laure, que vous m'écoutez comme si je chantais une romance !

— Ah ! Dieu, non ! s'écria la gouvernante. Je ne prends pas vos hurlements pour une romance ! Quoique... il me semble deviner à travers eux que vous auriez une fort jolie voix ?

— Est-ce que je peux avoir quelque chose de joli, moi ! rétorqua la fillette.

« Touché ! » pensa Marie-Thérèse, qui, sans rien laisser paraître de sa victoire, continua :

— Pourquoi n'avez-vous jamais essayé de travailler le chant... autrement que vous ne le faites ? ajouta-t-elle.

Et elle rit encore.

— Est-ce que vous sauriez me donner des leçons de solfège ? demanda l'infirmes.

— Certainement ! assura la jeune fille. Il y a longtemps que j'ai laissé la musique. Mais je m'y remettrai très vite...

— Il y a un piano au grand salon ! dit Laure, s'oubliant jusqu'à ne pas dissimuler son intérêt soudain.

— Eh bien ! allons-y.

Et elle se leva pour rouler la voiture de l'infirmes.

Au seuil du grand salon, celle-ci, soudain consciente de sa défaite, se rebiffa de nouveau :

— Vous croyez avoir marqué un point ? Vous ne voyez pas que j'ai simplement voulu m'offrir une petite balade de la bibliothèque jusqu'ici ? Tant pis ! Retournons d'où nous venons ! Reprenez les guides ! dit-elle, ponctuant son insolence d'un ton de maître à laquais.

— Ma foi non ! répondit avec son habituel enjouement Marie-Thérèse. Puisque je suis arrivée au piano, j'en jouerai.

Et sans plus s'occuper de sa compagne que si elle n'eût pas existé, elle découvrait le clavier, y promenait ses longues mains agiles...

L'autre était médusée.

Marie-Thérèse préluda. Trois accords profonds et doux éveillèrent le vieil instrument. Alors, comme si elle eût oublié quelque chose, la pianiste s'arrêta et s'adressant à l'infirmes :

— Les cris ne me gênent pas !

Mais aussitôt, dans un mouvement d'une cadence admirable, elle se remit à frapper les touches sonores. C'était la *Marche turque* de Mozart.

Avidement, Laure écoutait.

Après la note finale, la gouvernante se frottant les doigts, constata.



Joséphine poussa le pitoyable char jusqu'au milieu de la pièce et, comme la baronne lui disait « qu'elle pouvait disposer », s'en retourna, seule et digne.

Laure se taisait.

— Ma chérie, dit sa grand-mère, en lui caressant le front, voici la jeune fille qui remplacera Mme Daune...

— Longtemps ! laissa tomber la malade avec une cinglante ironie.

— Que signifie ?... murmura sa grand-mère, fronçant les sourcils.

— Ne te fâche pas, mammy ! Je sais que c'est par tendresse pour moi que tu convies ici, à partager ma vie, des personnes que j'ignorais la veille. Je commence à m'amuser de ce défilé. Pardonne-moi. Toi et moi, nous ne voyons pas les choses du même point.

Et, de sa main levée, elle indiquait la haute taille de la baronne.

— Cruelle enfant ! s'exclamait la baronne. Ne perdras-tu donc jamais une occasion de me torturer ?

— Qu'est-ce qu'il me resterait ? répondit l'infirmes, si je n'avais plus

penchant sur l'immobilisée et touchant délicatement, de ses lèvres les pauvres joues qui ne se détournèrent pas. Puis elle lui murmura, à l'oreille :

— J'ai un secret à vous dire !

L'autre, décontenancée, ne répondit pas tout de suite.

La curiosité fut plus forte :

— A quel sujet ?

— Vous le saurez un peu plus tard.

Mais Laure se ressaisissait :

— Me prenez-vous pour un bébé dont on change le cours des idées avec des amusettes ! D'autres que vous ont essayé de me... séduire. Elles en ont été pour leurs frais !

— Je vous supplie d'excuser ce langage ! dit la baronne dans un amer découragement.

Toujours ricieuse, la nouvelle compagne de Mlle de Varan répliqua :

— Pardonnez-moi, madame. Je demanderai, au contraire à Laure... vous voulez bien que je vous appelle ainsi ?

— Si cela vous est plus commode que mademoiselle...

— Cette petite de vingt ans aurait-elle trouvé le défaut de la cuirasse ?

— Vous croyez, sans doute, Marie-Thérèse — puisque Marie-Thérèse il y a, — répéta la fillette avec insolence — que votre beauté — car vous êtes très belle — sera votre auxiliaire ici ? Vous n'avez pas peur que je vous en déteste davantage ?

Alors, Marie-Thérèse, à nouveau, s'approcha tout contre l'oreille de l'infirmes et elle murmura :

— Non, Laure, non. Parce que... vous n'êtes pas méchante !

Et se relevant un peu :

— C'est le secret... Chut ! Je veux bien qu'il reste entre nous !

#### V — Le sortilège musical

**N**ON ! Je ne veux pas faire d'arithmétique ! Laissez-moi tranquille ou je crie !

— Eh bien ! criez, répliqua Marie-Thérèse que la menace eût l'air d'amuser beaucoup.

— Oh ! votre rire... Ce qu'il peut m'agacer ! dit l'infirmes.

— Je suis moins « rouillée » que je ne le craignais.

Puis, avisant un porte-musique chargé de partitions, elle se mit à chercher parmi celles-ci.

— Ah ! voici du Chopin ! s'exclama-t-elle, installant sur le pupitre le volume des valse.

Ensuite, la solennelle demeure résonna d'un *Allegro* de Beethoven.

— C'est assez pour aujourd'hui ! déclara-t-elle alors.

L'infirmes, figée dans son immobilité fatale, ne dit rien parce que de grosses larmes rondes, pressées, bien-faisantes, ne cessaient de couler sur ses joues creusées et qu'elle en avait honte.

Marie-Thérèse ne fit pas mine de s'apercevoir de son émotion. Elle referma le piano, rangeait les cahiers de musique.

Mais quand elle reprit en mains la poignée de la voiture d'osier, elle eut à se maîtriser pour garder un pas égal. Une joie bondissante la portait.

#### VI — Par la suite des jours... et des nuits

**G**RACE à quelle intuition, Marie-Thérèse avait-elle conçu la seule stratégie capable de vaincre sa pitoyable « ennemie » ?

Avant elle, Laure de Varan avait été comme une sorte de Puissance maléfique qu'il fallait subir ou fuir.

Nulle encore, jusqu'à Marie-Thérèse, n'avait songé à « entrer dans le jeu », à relever les balles et à les relancer joyeusement.

Ajoutons qu'il ne serait venu à l'idée d'aucune autre de recourir à l'alliance de la musique. Même l'eussent-elles pu !

Et voilà que « cette petite de vingt ans », comme disait la baronne, avait découvert d'emblée, une double brèche par où s'introduire jusqu'au cœur de Laure.

Réussirait-elle complètement ?

Après la scène du piano, Laure parut s'être reprise.

Une semaine passa, durant laquelle, selon l'expression consacrée, elle ne sut qu'inventer pour affoler la gouvernante.

La nuit même n'interrompait pas sa besogne de tortionnaire.

On sait qu'elle occupait une chambre voisine de Marie-Thérèse qui, à la demande de la baronne, tenait toujours ouverte la porte de communication.

Laure laissait la jeune fille s'endormir. Dès qu'elle devinait — au rythme régulier du souffle qu'elle épiait — que Marie-Thérèse, en effet, descendait au bienheureux sommeil, brusquement elle la réveillait d'un cri horrible comme un cri de sirène en détresse.

Pour Marie-Thérèse, c'était le pire supplice.

Elle avait le courage de n'en rien montrer.

— Vous n'êtes pas bien ? se contentait-elle d'interroger.

Mais sans doute n'eût-elle pu résister à semblable traitement sans le secours affectueux de Joséphine.

A chaque fois qu'elle pouvait, celle-ci la remplaçait non pas une, mais deux heures auprès de la capricieuse exaspérée. Et « Mam'zelle-Je-Ris » essayait, à ces moments-là, de récupérer un peu de son sommeil perdu.

#### VII — La leçon interrompue

**J'**ATTENDS mon fils, d'un jour à l'autre ! » annonça vers le début de juillet, avec une joie visible, la baronne.

— Papa va venir ! s'écria l'infirmes, battant des mains, comme eût fait n'importe quelle autre tendre enfant.

— Oui, ma chérie ! Mais il ne me fixe pas avec beaucoup de précision sur la date ! poursuivit-elle, en souriant.

Et, tournée vers Marie-Thérèse :

— Pour me préparer à ses visites, après ses longues absences, le capitaine (elle prononçait ce titre avec orgueil) m'avise aussitôt qu'il débarque. Mais, quelquefois les démarches le retiennent à Paris. De toutes façons, il arrive au château sans crier gare... En taxi !

Marie-Thérèse observa qu'après cette conversation, Laure exigea que Joséphine lui limât les ongles et les lui polît alors qu'elle ne se prêtait jamais de bonne grâce, auparavant, à ce travail de manucure.

Un après-midi que l'on venait de terminer une leçon, dans la bibliothèque-salle d'études, elle demanda tout à coup à sa gouvernante :

— Faut-il très longtemps pour savoir chanter ?

— Pour savoir chanter, oui ! Mais on peut apprendre en quelques jours une chanson... quand on a la voix juste.

— Pourquoi ne voulez-vous pas que j'essaie ? reprit l'infirmes, de mauvaise foi.

— Je suis toujours à votre disposition pour cela, répondit Marie-Thérèse. Si je ne vous en ai pas reparlé, c'est que j'ai cru que vous ne le désiriez pas vous-même. Or, vous savez que nous avons conclu un pacte : chacune de nous fait ce qui lui plaît.

— Eh bien ! il me plaît, maintenant, d'apprendre à chanter.

— Je dois vous avertir, alors, que, pendant quelque temps du moins, vous ne devrez donc plus vous amuser à crier. Non ! appuya-t-elle. Vos cordes vocales sont certainement distendues. Il va falloir les remettre en place. A chaque fois que vous crierez, vous démolirez tout le travail. Réfléchissez auparavant...

Mais elle dit cela très naturellement. Comme en pareil cas, elle eût dit à une fumeuse : « Pour le bon état de votre larynx, il faudra renoncer aux cigarettes. »

— On verra ! trancha Laure. Commencez toujours par m'apprendre...

Et l'une poussant l'autre s'étaient mises en route pour le salon, vers le long piano qui semblait s'être endormi.

Marie-Thérèse avait le don de rendre agréable ce qu'elle enseignait.

Au bout de quelques minutes, Laure de Varan modulait des « ah... ah... ah... » avec une application d'élève attentive.

Sa gouvernante ne lui donna pas le temps de se lasser.

— Nous reprendrons demain ! dit-elle, saisissant la bande molletonnée qui servait à protéger le clavier.

Mais la main décharnée et fiévreuse de l'infirmes se posa sur la sienne et elle entendit cette prière presque suppliante :

— Vous !... Chantez-moi quelque chose ?

— Avec plaisir ! Que préférez-vous ? Du triste ? Du gai ?

— Du gai ! réclama l'autre.

Et elle ajouta sourdement :

— Cela doit vous aller si bien !

Marie-Thérèse ne répondit pas.

Elle fredonnait en effleurant les touches.

Puis ayant plaqué un accord, elle entonna, dans un rythme emporté, l'antique *Manola* :

*Alza ! Alza ! Ah ! la voilà !  
La vérita-ble Manola !*

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	6	2	5	7	3	6	2	5	8	4	6	2	7	5	3
0	E	L	N	G	A	C	E	E	D	C	O	B	R	S	I
7	4	3	6	5	8	2	7	6	5	3	8	4	6	2	5
0	C	D	N	O	E	O	S	O	Y	E	L	U	M	N	E
4	6	2	5	7	3	8	6	2	5	3	7	8	2	6	4
P	I	H	Z	S	P	A	S	E	P	R	E	C	U	E	E
2	6	4	3	5	7	2	8	6	4	8	2	7	5	3	6
R	Z	Z	E	A	S	V	H	D	V	A	I	U	S	C	A
7	4	6	2	5	3	8	7	5	2	6	4	3	8	2	5
R	O	V	E	N	I	N	P	E	N	A	S	E	C	T	G
5	4	2	6	7	5	3	8	2	6	4	5	3	7	2	4
L	L	D	N	R	I	U	E	U	T	O	G	S	I	C	I
5	2	4	6	7	4	2	5	6	4	3	5	7	2	6	4
E	I	S	A	S	I	E	N	G	R	E	T	E	L	E	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Sa voix très juste et très pure s'élevait à des sonorités véritablement cristallines. Et il semblait qu'elle contenait encore du rire.

— Merci ! s'écria la petite, les mains jointes, quand elle eût terminé, et sans plus chercher à masquer sa défaite. Merci, Marie-Thérèse !... Comme je serais heureuse si je savais un jour, chanter des chansons tristes aussi bien que chanter des chansons entraînantes !

— Mais si vous travaillez, ma chérie, vous chanterez tout aussi bien que moi et vous aurez la voix beaucoup plus forte. Et pourquoi parler de chansons tristes ? Vous n'avez plus à être triste, Laurette ! Vous allez guérir, vous verrez. Nous nous y appliquerons toutes les deux. Vous verrez ! Vous verrez ! Un jour, ce sera toute votre joie de vivre qui s'exprimera par le chant... Tenez ! Reprenez avec moi :

*Alza ! Alza ! Ah ! la voilà !...*

Mais la gouvernante s'arrêta nette, dans la sensation soudaine d'une présence étrangère. Elle se retourna.

Sur le seuil du salon, se tenait le capitaine de Varan qu'elle reconnut immédiatement.

— Monsieur !

— Papa !

Les deux cris partirent en même temps. L'officier de marine s'avança.

— Je suis le père de Laurette, prononça-t-il en s'inclinant.

Marie-Thérèse ne sut pas s'il employait ce diminutif par habitude ou bien parce qu'il le lui avait entendu dire tout à l'heure.

Cependant, elle embrassait sa fille.

— Il me semble que tu vas mieux, ma chérie ? Est-ce que je me trompe ? Tes joues sont roses.

— Mais tu sais, reprit-elle, je suis toujours aussi méchante !

— Pas avec mademoiselle, j'espère ? interrogea-t-il levant les yeux sur Marie-Thérèse, debout devant le piano et singulièrement décontenancé.

— Et pourquoi ferait-elle exception ? rétorqua sa fille, de nouveau agressive.

Il fronça les sourcils d'un air dur. Marie-Thérèse craignit qu'il ne répondît communément : « Parce que tu lui dois obéissance... parce que nous t'avons confiée à ses soins... »

Il évita ce danger.

— Parce qu'elle chante ! dit-il.

Et Laure ne sut que répliquer.

Alors, tourné vers la jeune fille, il reprit :

— Cette veille *Manola* est pour moi un souvenir de jeunesse. Ma mère vous a-t-elle dit qu'elle la chantait ?

— Non, capitaine. J'ai bien supposé, voyant toutes ces partitions, que Mme de Varan était musicienne ! répondit-elle en désignant le casier encombré. Mais nous n'avons jamais eu l'occasion d'en parler.

— Moi aussi, je suis musicien !

— Tu as apporté ton violon, papa ?

— Il ne me quitte guère... Faites-vous de l'accompagnement, mademoiselle ?

Elle acquiesça.

Ils parlèrent Bach, Haydn, Beethoven...

On eût dit qu'ils se connaissaient depuis toujours, entraînés qu'ils étaient par leur passion commune pour la musique.

La première, Marie-Thérèse, se ressaisit. De mystérieuses antennes l'avertissaient que la fille du baron de Varan admettait mal cette évasion dans un monde qui lui était, à elle, étranger.

Pourtant, elle les écoutait, sans souffler mot. Mais son regard allait de l'un à l'autre, de sa ravissante gouvernante à ce papa si chic, si mince et si jeune.

### VIII — Concert intime

**M**'OFFRIRAIS-TU, ce soir, un peu de musique, Henry ? réclama la baronne, quand ils eurent passé au salon.

Marie-Thérèse avait voulu, discrètement, en sortant de table, regagner sa chambre. La baronne avait insisté pour qu'elle restât.

— Si mademoiselle consent à m'accompagner, dit-il, je jouerai tout ce que vous voudrez, ma chère maman !

Alors, on fouilla dans les partitions.

Puis, Marie-Thérèse donnant la la, l'officier accorda son violon. Et ils entamèrent une cavatine.

Dès les premières notes, l'harmonie de leur double jeu fut un émerveillement.

— Inouï ! assura la baronne, quand ils eurent terminé. J'ai rarement connu plus grand plaisir chez Colonne.

— Vous voyez combien vous avez été privé en ignorant le talent de mademoiselle ! dit le père de Laure.

— Pourquoi ne voulez-vous pas votre part des compliments, capitaine ? prononça la jeune fille, en riant.

Son rire, toutefois, n'était plus tout à fait le même.

Comme elle se retournait sur le tabouret à pivot mobile, elle rencontra les yeux de Laure, qui étaient étrangement fixes.

— Vous chantez aussi ? reprit l'officier.

— J'aimerais entendre *Manola*... ajouta sa mère.

Sans quitter du regard les immenses prunelles angoissées de la fillette, Marie-Thérèse mentit :

— Je souffre un peu de la gorge ! Voulez-vous, pour ce soir, me tenir quitte du chant ?

Elle crut voir passer sur le visage de son élève une lueur de joie.

Cependant que la châtelaine s'excusait :

— Et nous qui vous retenons, ma chère enfant ! Montez vite vous coucher !

— Oh ! je ne suis pas malade, se défendit-elle, confuse. Ce n'est que s'il s'agissait de chanter...

— Alors, je vais vous demander encore un morceau... le dernier !... insista son partenaire. J'aimerais jouer avec vous l'*Andante* de la cinquième Symphonie ? Pas davantage.

Mais l'*Andante* achevé, on entama la suite et ainsi jusqu'au bout de l'incomparable monument musical.

Lorsque Marie-Thérèse laissa retomber ses mains sur ses genoux et qu'il abaissa son archet, ils ne dirent pas un mot.

Après le pathétique colloque du violon au piano, du piano au violon, quel mot n'eût pas été sacrilège ?

La mère de l'officier aussi se taisait.

Et voilà que, dans ce silence lourd, des sanglots éclatèrent.

Le capitaine se précipita vers sa fille.

Mais elle le repoussa :

— Laisse-moi ! Laisse-moi ! Tu ne m'aimes plus !

Marie-Thérèse voulut la prendre dans ses bras :

— Non ! Non ! Pas vous ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Elle ne se laissa toucher que par sa grand-mère.

### IX — L'aveu

**L**AURETTE ! Répondez-moi, ma chérie ! Je sais que vous ne dormez pas.

Penchée au-dessus du lit de la malheureuse enfant, Marie-Thérèse essayait vainement de lui arracher une parole.

Cependant, elle avait attendu, pour apparaître, que Joséphine l'eût couchée et bordée...

— Vous nous avez fait beaucoup de peine ! continuait-elle... Votre grand-mère est très inquiète... Votre père se demande quel peut bien être le motif d'un pareil désespoir... Tiens ! s'aperçut-elle tout à coup, vous n'avez

— Tout ce que j'avais de plus rare, poursuivait l'enfant, comme si elle n'eût pas entendu. Tout mon orgueil. Si vous saviez ! Quand je le voyais, j'oubliais ma difformité. Il me semblait que sa taille, son chic, sa distinction m'appartenaient un peu ! Il ne savait même pas, lui, ce qu'il était pour moi !

Les yeux agrandis, les mains en avant ainsi que l'on fait pour repousser, Marie-Thérèse écoutait.

— Et vous êtes venue ! Avec votre rire ! Votre voix ! Votre belle figure ! Et c'est fini, maintenant. Maintenant seulement, je suis une véritable infirme et je suis plus orpheline que s'il était mort !

— Ah ! taisez-vous ! cria Marie-Thérèse. Vos suppositions sont absurdes !

— Oh ! non ! répliqua l'autre d'un accent désespéré. Oh ! non ! répétait-elle. J'ai observé tandis que personne ne faisait attention à moi. J'ai vu... surtout, j'ai senti là...

Et elle désignait son cœur.

— Je vous jure que vous vous trompez. Mais je veux vous rassurer

*Un fou veut se pendre. La corde casse. Il tombe par terre.*

*— Nom de nom, dit-il, il y a de quoi se tuer avec un truc pareil.*

\* \* \*

*Un fou prend sa brosse à cheveux pour son miroir, se regarde et dit :*

*— Tiens, je suis encore mal rasé ce matin.*

\* \* \*

*Deux fous se promènent la nuit.*

*— Tu crois que la lune est habitée ?*

*— Bien sûr, tu ne vois pas qu'il y a de la lumière.*

\* \* \*

*Un fou se rase devant une glace. Soudain, celle-ci tombe et se brise :*

*— Zut ! s'écrie-t-il, je me suis coupé la tête.*

\* \* \*

*Un jour, Lucien Guitry se plaignait du mariage :*

*— Mais pourquoi êtes-vous marié ? lui demande quelqu'un.*

*— Parce que je ne sais pas refuser le mariage à une femme, si elle me le demande poliment.*

\* \* \*

*A un client qui lui demandait si le climat était bon, un hôtelier du Midi a répondu :*

*— C'est le meilleur climat du monde. Ici, personne ne meurt. L'enterrement que vous avez vu en arrivant était celui de l'entrepreneur des pompes funèbres : il était mort de faim.*

pas sa photographie à côté de vous, ce soir, Laurette ?...

Mais la petite se taisait toujours.

— Ah ! s'écria la gouvernante, savez-vous que j'aimerais mieux vous entendre crier...

— Soyez tranquille, prononça enfin l'infirme. Vous pourrez désormais dormir sans que je vous réveille... Tout ça, c'était bon quand j'étais heureuse !

— Ma chérie !

— Oui... C'est drôle, n'est-ce pas, de m'entendre dire que j'ai pu être heureuse ! C'est si drôle que je ne le croyais pas moi-même ! Je ne le savais pas. Il y a quelques heures seulement que je suis renseignée.

— Vous avez donc tant de chagrin ?

— Pourquoi me le demandez-vous ? Cela vous fait donc plaisir de m'écouter me plaindre ? Eh bien ! oui, je suis malheureuse, malheureuse !... Vous m'avez volé mon père.

— Que racontez-vous-là ? s'exclama Marie-Thérèse se rejetant en arrière.

complètement. C'est ma présence qui vous peine ? Eh bien ! ma chérie, je vais trouver un prétexte pour m'éloigner... Mes parents m'enverront une dépêche... j'attendrai, pour revenir, que vous me rappeliez vous-même, jalouse petite fille.

— Bien vrai ? Vous feriez cela ? interrogea ardemment l'enfant.

— Mais naturellement ! répondit avec un rire léger son interlocutrice.

— Vous feriez cela ? Et pourtant, prononça-t-elle d'une voix profonde... et pourtant, vous l'aimez.

— Laurette ! Cette plaisanterie a assez duré ! Si vous persistez sur ce ton vous me feriez regretter d'avoir provoqué cette explication.

— Vous m'aimez donc vraiment, moi aussi ? reprenait l'immobilisée, suivant les détours de sa propre pensée !

— Tout le monde ici vous aime, petite sotte !

— Oui, grondez-moi un peu !

— C'est-à-dire que nous reprendrons demain cette conversation. Il est bien l'heure de lormir ! Laissez

donc vos vagabondages d'imagination, maintenant que vous voilà paisée sur votre grand souci.

Toujours préoccupée de sa seule angoisse, la petite prononça d'une voix amère et si lasse... si lasse :

— Ce serait inutile !

— Quoi ? Qu'est-ce qui serait inutile ?

— Que vous partiez ! Il vous suivrait !

— Laure ! Je vous défends !

Mais avec une précipitation affolée comme une personne qui aperçoit soudain le vrai danger :

— Non ! Non ! Il ne faut pas que vous partiez. Il ne faut pas. Je viens de comprendre tout à coup cette atroce vérité ; pour le garder un peu, lui, c'est vous que je dois garder d'abord. Non ! Non ! Ne me parlez plus !... Vous ne savez pas ce que c'est que de perdre un papa vivant !

### X — La divination d'une mère

**J**E suis appelé au ministère, ma chère maman !

Un télégramme au bout des doigts, le commandant s'avançait vers la châtelaine assise sous une grande ombrelle de jardin, au bord de la pelouse. A quelques pas, Laure, dans sa voiture poussée près des arbres, était étendue. La baronne tricotait.

Les paroles de son fils arrêtaient net le bruit des longues aiguilles d'écaille.

— Oh ! s'exclama-t-elle, douloureusement. Mais... tu reviendras vite ?

— J'ai bien peur qu'il ne s'agisse d'une mutation et qu'il me faille reprendre la mer avant la fin de mon congé !

A quelques pas, Laure, dans sa voiture, restait étendue, les yeux clos.

— Est-ce qu'elle dort ? demanda-t-il pour changer de propos, désireux de couper court aux explications réclamées par sa mère.

— Oui, elle dort. Marie-Thérèse est descendue jusqu'à Montbéliard, faire des courses pour moi...

— A Montbéliard ? Quand sera-t-elle de retour ? prononça avec une singulière vivacité le père de Laure.

— D'ici une heure ou deux, je pense, répondit la baronne.

Ils restèrent un moment silencieux.

Puis elle reprit :

— Tu es arrivé il n'y a pas une semaine, et déjà tu vas me quitter !

Une larme roulait sur la joue de la vieille femme.

— Ma chère maman ! s'écria-t-il, en lui saisissant la main. Ne m'enlève pas tout mon courage !

— Ne peux-tu te dispenser de partir ?

— C'est impossible !

— Tu te trouves en congé régulier.

Tu es resté huit mois absent... Il est incroyable qu'il n'y ait pas un moyen d'éviter un réembarquement immédiat.

— C'est impossible ! murmura-t-il, en leitmotiv, mais d'une voix si grave que sa mère tressaillit.

— Henri ? Regarde-moi !

Au lieu de répondre à l'affectueuse injonction, il détourna un peu plus la tête.

— Tu ne me dis pas la vérité !

— Je ne comprends pas !

Elle s'arrêta, avant de poursuivre, pour jeter un coup d'oeil sur la voiturette d'osier où reposait sa petite-fille. Mais, celle-ci, les paupières abaissées, la respiration régulière, ne

semblait aucunement dérangée dans son sommeil par le dialogue qui se tenait auprès d'elle.

Instinctivement, néanmoins, la baronne baissa la voix pour continuer :

— Il se passe en toi quelque chose que tu me caches ! Et ce quelque chose, j'en suis sûre, est lié étroitement à ton départ.

— Je vous certifie...

— Tais-toi ! Moi-même je me serais tue s'il ne s'agissait que de mon chagrin de pauvre maman... qui n'a peut-être plus beaucoup d'années à espérer tes retours. Ne m'interromps pas. Mais à mon âge, précisément, on voit, on observe, on devine... On n'a que la vie de ses enfants pour se prolonger un peu... Eh bien ! depuis six jours, je te regarde, Henri !

Il ne dit rien.

Il laissa tomber lourdement sa tête dans ses paumes.

— Et je vais, maintenant, te poser quelques questions : « Pourquoi fuis-tu Marie-Thérèse ? »

— Je fuis ?

— Ne cherche pas à me donner le change ! Me prends-tu pour une vieille bête ? Le soir de ton arrivée, c'est de toi que j'apprends qu'elle jouait et chantait. Vous aviez commencé de faire de la musique ensemble. Un soir... deux soirs... tu voudrais bien me donner cette joie que je n'ai pas souvent l'occasion de goûter, étant donné mon horreur pour la T.S.F. Et puis, soudain, on ne te voit plus ! De grand matin, tu pars pour Montbéliard, et tu rentres à onze heures du soir. Hier, je te demande de la conduire dans les environs qu'elle ignore complètement. Tu t'en défends comme si je t'avais supplié d'aller déboulonner la voie ferrée. A table, tu ne parles plus, tu es à peine poli. On dirait, par moments, que tu prends à tâche de lui être désagréable.

Alors, comme il se taisait toujours, la vieille maman murmura :

— Es-tu bien sûr de ne pas l'aimer ?

Il éclata :

— L'aimer, maman ! Mais je l'adore, entendez-vous, je l'adore ! Rien que le bruit de son pas me bouleverse ! Et sa voix... sa beauté...

Il s'arrêta. Tous deux tournèrent les yeux du côté de l'infirmier :

— Ne dirait-on pas qu'elle a parlé ?

— Oui. Moi aussi, j'ai cru... balbutia-t-elle.

Et comme il allait reprendre :

— Attends ! Il faut que je me rende compte.

Et elle se leva, se pencha sur la petite :

— Non ! assura-t-elle, en s'asseyant, rassérénée, elle dort. Mais, baïssons le ton, veux-tu... Voyons, nous disions que tu adores Marie-Thérèse. Alors, pourquoi t'éloignes-tu ?

— Mais, c'est justement pour cela ! Que voulez-vous qu'il advienne de cet amour ?

— Eh ! mon Dieu ! ce qu'il advient de tout amour normal. Je n'imaginais pas que tu ne veuilles plus épouser qu'une femme riche sous prétexte que tu as épousé une première fois une fille sans dot ?

— Oh ! non, certes ! Ce n'est pas l'argent que je cherche.

— Crains-tu qu'elle ne t'aime pas ? chuchota-t-elle.

Mais il y avait de la malice dans son expression.

L'officier ne répondit pas. Un sourire, oh ! très doux, sans fatuité, éclaira son visage :

— C'est un vrai bijou que cette petite ! poursuivait sa mère, toujours de la voix chuchotante qu'elle avait prise. Un cœur... une intelligence... un goût musical... Et elle s'est dévouée pour notre pauvre enfant avec une patience que tu ne peux imaginer. Elle est arrivée, elle, la première à transformer notre sauvageonne...

— Le jour même de mon arrivée, reprit le baron, j'ai surpris entre elles une scène délicieuse qui me ravit en effet. Mais depuis, notre sauvageonne, comme vous dites, m'inquiète...

— Elle est cependant d'une docilité !

— Précisément, j'aimais mieux ses foucades. A présent, elle ne me semble pas docile, non... Elle me semble résignée. Je me proposais d'attirer votre attention là-dessus.

— J'en parlerai avec Marie-Thérèse. Elle arrangera tout ça. Je te le répète, Henri, tu ne pourras jamais donner à ta fille une mère plus tendre, ni plus avisée...

— Mais je ne veux pas lui imposer, à elle, l'enfant d'une autre, et quelle enfant !

— Henri !

Tous deux, sans y penser, avaient de nouveau, élevé le ton.

— Vous me comprenez mal, maman. J'adore une petite Laure. Seulement, je la vois... telle qu'elle est... Et je me dis que je n'ai pas le droit de lier à sa souffrance la jeunesse d'une femme que j'aime.

— As-tu donc donné son congé à Marie-Thérèse ? répliqua la baronne, placidement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que tu consens fort

bien à voir la femme que tu aimes demeurer la gouvernante salariée de ton enfant...

— Ne continuez pas, maman ! J'ai réfléchi longuement à tout cela. J'ai étudié le dilemme. Il n'est pas tel que vous le croyez. Gouvernante, Marie-Thérèse est libre de nous quitter à notre gré... J'aurais scrupule.

— Henri, prends garde de ne pas confondre le scrupule et l'orgueil. C'est ton bonheur qui en pâtirait.

#### XI — Sous le soleil ardent

La baronne avait obtenu, néanmoins, une sorte de trêve. Son fils avait promis de demeurer quelques jours encore au château.

Or, le lendemain de la conversation mémorable, rentrant vers onze heures du matin, d'une de ces promenades solitaires où il se complaisait maintenant, à peine venait-il de tourner une allée du parc qu'il s'entendit appeler :

— Mon petit papa !

Marie-Thérèse poussait la voiture de Laure.

Il salua les deux jeunes filles :

— Encore dehors, à cette heure-ci ?

— Je n'ai pas su résister à Laurette, capitaine ! répondit Marie-Thérèse, dont il n'avait pu ne pas remarquer la rougeur subite.

A chaque fois qu'elle se retrouvait en sa présence il en était ainsi.

— Il fait si beau, papa !

— Trop beau, répliqua-t-il. Attention aux insulations !

— Soyez tranquille, capitaine, Laurette n'enlèvera pas son chapeau... Ah ! voici Joséphine. Mme de Varan m'ayant priée de me rendre auprès d'elle, pour de la correspondance, j'ai demandé à Joséphine de me remplacer moi-même, auprès de Laurette...

**DIS-MOI TON NOM...**

**je te dirai  
qui tu es**

#### HENRI - HENRIETTE

Les Henri sont sympathiques de prime abord ; fut-il un roi plus populaire que « le bon roi Henri » ? Ils les doivent à une certaine bonhomie, à une affabilité et à une serviabilité naturelles qu'il ne faudrait peut-être pas mettre à une trop rude épreuve.

Aimant le plaisir et la vie facile, ils sont pourtant économes, sans être ladres.

Ni exaltés, ni téméraires, ils savent ce qu'ils veulent et ne se lancent dans une entreprise qu'après avoir mis toutes les chances de leur côté ; Turenne a dû ses plus brillants succès militaires à sa prudence et à sa patiente stratégie. L'attraction qu'ils exercent autour d'eux en fait des chefs aimés et des entraîneurs de premier ordre ; La Rochejaquelein et le duc d'Aumale en sont des exemples.

De nombreux savants et écrivains nous prouvent, par ailleurs, que les Henri ne sont dépourvus ni de facultés intuitives, ni de finesse, finesse qui, chez certains comme Rochefort, peut aller jusqu'à la causticité ou au moins la raillerie.

Henriette : De nombreux traits communs avec les Henri : le don de plaire, la persévérance, l'esprit d'économie, mais elles n'ont pas toujours un caractère aussi égal, tout en étant très affectueuses et esclaves de leur devoir.

#### HILAIRE

Est-ce pour ne point prêter un calembour trop facile, les Hilaire n'ont rien d'« hilare » ; au contraire, sérieux, graves, austères parfois, ils ne savent pas toujours faire apprécier leurs qualités, ni rendre leurs vertus aimables. Quiconque passe outre sans s'arrêter à l'écorce, trouve, en eux, des hommes compréhensifs, des amis dévoués.

La vieille servante saisit le guidon de la voiture d'osier.

— Vous avez entendu, Joséphine ? Veillez à ce que Laurette ne se découvre pas la tête ! Et ne stationnez pas au soleil !

— Vous en faites pas ! Vous savez qu'elle est devenue sage comme une image, pas vrai, mam'zelle Laure ?

De son pas lourd, elle se mit en marche derrière le léger véhicule.

— Au revoir, mon petit papa ! dit l'infirmier. Au revoir, Marie-Thérèse.

Et elle agitait la main.

— Marie-Thérèse... prononça le baron, quand ils se trouvèrent à distance.

Surprise — c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi — elle le regarda, mais son cœur battit si fort qu'il lui fut impossible de répondre un mot.

Ils s'en allaient, côte à côte, depuis combien de temps, sous les grands arbres ensoleillés, dans l'enivrement de l'éternelle chanson, lorsque Marie-Thérèse se rappela qu'elle était attendue au château.

— Qu'a dû penser votre mère ?... s'écria-t-elle, navrée.

— Permettez que nous allions nous excuser ensemble auprès de notre mère ? N'avons-nous pas... une grande nouvelle à lui annoncer ? poursuivit-il, baisant, avec une infinie tendresse, la petite main qui venait de se donner.

Cependant que, à l'autre bout du parc, Laurette persuadait Joséphine de lui composer un bouquet.

Le soleil dardait d'aplomb.

— Je veux bien, mam'zelle Laure, dit l'autre, mais je vais d'abord vous mettre à l'ombre !

— Oh ! non ! Vous savez bien qu'il me faut du soleil... à condition que je reste coiffée, dit-elle. Avec mon grand chapeau, je ne crains rien !

Et elle avait l'air si raisonnable que la crédule servante se laissa convaincre.

Alors, quand elle se fut éloignée, Laure se découvrit la tête et, son pauvre visage rayonnant d'une joie extatique de martyr, s'offrit au soleil meurtrier :

— Comme ça, murmura-t-elle, il pourra l'épouser !

#### XII — Le drame

**E**VIDEMMENT ! C'est un coup de soleil ! » déclara laconiquement le docteur appelé en hâte et en pleine nuit au chevet de la petite malade.

— Ah ! docteur, vous la guérez ! supplia la baronne.

Il eut un geste évusif.

— Tout ce qui dépendra de moi...

Quand il eut rédigé l'ordonnance et que le chauffeur-garde eut foncé à 140 à l'heure vers Montbéliard pour en rapporter de la glace, le docteur interrogea des yeux l'entourage de la malade.

Il vit le père, les traits tirés, assis auprès du lit et tenant dans les siennes une pauvre petite main fiévreuse, suivant d'un regard angoissé, le va-et-vient sur l'oreiller de la tête brûlante.

Il semblait avoir vieilli en quelques heures.

De l'autre côté, il y avait Joséphine, qui ne cessait de se reprocher, avec de grosses larmes, l'événement.

Marie-Thérèse s'occupait de refermer le buvard dont il s'était servi pour écrire...

— Voulez-vous que je vous fasse envoyer une garde ? demanda-t-il à la baronne.

— Une garde ? répéta-t-elle, sans comprendre, plongée dans cet ahurissement des grandes douleurs envahissantes. Pour quoi faire ?

La gouvernante s'avança :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, docteur, j'en tiendrai le rôle très volontiers.

— Oui, approuva le docteur qui ajouta sans façon : Vous me paraissez avoir la tête sur vos épaules. D'ailleurs, vous n'aurez qu'à vous conformer strictement à ce que je vous dirai de faire.

Mais jusqu'à ce que le chauffeur eût apporté la glace, ils restèrent réunis à épier le visage rouge, qui n'arrêtait pas, au creux de l'oreiller, son mouvement de perpétuelle dénégation.

Parfois des paroles sans suite entr'ouvraient les lèvres gercées de fièvre.

Il sembla à Marie-Thérèse surprendre ce balbutiement :

« Comme ça... comme ça... Il pourra être heureux... Je ne le gênerai plus... »

Mais elle pensa que c'était le délire.

Dans un temps record, le chauffeur fut de retour, portant la glace

Marie-Thérèse garnit les poches spéciales de caoutchouc qu'elle avait préparées, les installa autour de la tête de la fillette.

Elle agissait avec un sang-froid et avec une exactitude de gestes dont elle-même ne se fût pas cru capable.

— Nous allons vous laisser, mademoiselle, déclara le docteur. Je crois notre malade entre bonnes mains.

Et comme la baronne et le capitaine exprimaient l'intention de ne pas s'éloigner :

— Vous ne lui seriez d'aucune utilité. Vous gêneriez simplement mademoiselle. Mieux vaut ménager vos forces. Peut-être y aura-t-il d'autres nuits à passer.

### XIII — L'espoir

LES jours qui suivirent, à quoi bon les décrire ? Tous ceux qui ont disputé à la mort un être cher en connaissent les affres, les soudains espoirs, les doutes et l'angoisse.

Et voilà que, même dans ce corps débile, la jeunesse fut la plus forte.

Un matin, il sembla à Marie-Thérèse que le souffle de la malade s'était brusquement apaisé.

Pour la première fois depuis quatorze jours, elle avait l'air de dormir d'un sommeil normal.

Marie-Thérèse pensa d'abord à se précipiter chez la baronne pour l'en avertir. Elle n'osa pas.

— Et si je me trompais ?

Au fond d'elle-même cependant, quelque chose persistait à croire au miracle. Penchée sur ce sommeil nouveau, la jeune fille semblait vouloir l'abriter sous d'invisibles ailes.

Comme si toute la peine endurée à ce chevet douloureux avait créé en elle une maternité inattendue, elle murmurait :

— Ma petite fille ! Ma pauvre chère petite fille !

Elle ajouta, comme pour elle-même :

— Ah ! non ! je n'aurai pas de peine à être, pour vous, une vraie maman !

Elle se releva en entendant des pas qui s'approchaient.

C'était le capitaine.

Depuis qu'ils avaient lutté — ensemble — pour la vie de l'enfant, leur amour avait pris une intensité plus grande, mais qui ne s'exprimait pas en mots.

— Je crois, dit Marie-Thérèse... je crois... qu'elle est sauvée !

En un bond souple et silencieux, le père fut au bord du lit.

Une respiration régulière soulevait la maigre petite poitrine. Surtout, le visage avait perdu son expression martyrisée et comme étrangère.

— Serait-ce possible ! balbutia le père.

— Nous allons être fixés ! Le docteur ne va pas tarder. Il a promis d'être au château de bonne heure.

Elle venait de prononcer ces mots quand la porte, à nouveau, s'ouvrit, livrant passage à l'homme de science.

D'un commun accord, ils ne lui communiquèrent pas leur espoir. Ils le laissèrent s'approcher de la petite fille, lui toucher le pouls.

Seulement, tandis qu'il procédait à cet examen ils étaient, tous les deux, si émus que leurs mains se prirent et se serrèrent convulsivement, sans qu'ils en eussent conscience.

— Bonne nouvelle ! déclara le docteur en se relevant. Le cap dange-reux est franchi. Il ne reste plus qu'à attendre son réveil.

Alors, Marie-Thérèse qui, depuis quatorze jours ne s'était pas couchée, s'évanouit.

### XIV — Où l'on reparle du secret

LA série des miracles n'était pas close. Un autre grand espoir naissait au coeur des proches de Laure.

L'organisme, sous l'ébranlement nerveux, avait réagi avec tant d'intensité qu'il semblait avoir secoué l'ancienne malédiction.

— Je n'ose pas me prononcer d'une façon formelle ! déclarait le bon docteur. Mais je pense que vous avez tout lieu d'attendre beaucoup de l'avenir.

Alors, une consultation fut décidée.

Elle confirma amplement l'heureux pronostic.

— Votre fille a été régénérée par sa dernière épreuve, déclaraient, à leur tour, les spécialistes illustres que l'on avait conviés à donner leur avis. Dans quelques semaines, plus rien ne lui restera de sa terrible affection. Elle va désormais marcher et se fortifier. Il semble qu'elle ait trouvée le salut où d'autres auraient trouvé la mort. L'action des rayons solaires est encore si mal connue...

Est-ce ce jour-là que la convalescente, ayant appelé auprès d'elle sa compagne, lui déclara, avec une tendre malice :

— Je pense que vous aviez raison, pas méchante...

MARY LYSANE

## COEUR A TOUT

[ Suite de la page 3 ]

### A "Anxieuse de savoir" :

La robe blanche est de mise douze mois par année, ce n'est que le tissu qui varie selon les saisons. Ainsi pour février vous pourriez choisir soit le velours, un satin assez lourd et même un fin jersey car nos hivers sont assez rigoureux et il faut joindre l'utile au bon goût. Si ce n'est pas un grand mariage, vous pourriez choisir un modèle longueur mi-jambes, jupe ample et voile court ; c'est toujours très seyant et peut-être plus approprié. Bons voeux !

### A "Petite brunette aux yeux bleus" :

Votre poids et mensurations sont parfaits et quant à votre petit problème vous n'avez qu'à vous procurer une bonne crème épilatoire et le tour sera joué.

### A "Mme J. L. de St-Vital, Winnipeg" :

Vous pouvez toujours envoyer des invitations aux dignitaires de la paroisse, marguilliers, présidents des divers groupements mais la meilleure façon c'est encore par un entrefilet dans le journal local et par une annonce au prône du dimanche. De cette façon tous les paroissiens sont invités et personne n'est oublié. Je demanderais le concours d'un traiteur (caterer) pour un thé de cette envergure car en plus de vous fournir tout le personnel requis, ils connaissent les quantités voulues et généralement leurs conditions sont raisonnables. Si ce n'est pas possible, le concours des dames s'occupant des oeuvres sociales de la paroisse devrait vous être assuré. Bon succès !

### A "Mado de Montréal" :

C'est toujours difficile de réparer les pots cassés et à l'avenir ne soyez pas si indépendante et ayez confiance en votre ami. La prochaine fois que vous le rencontrerez allez-y franchement. Dites-lui que vous regrettez votre saute d'humeur et que vous seriez heureuse de le revoir. Je ne crois pas que vous ayez beaucoup de mal à le reconquérir. Bonne chance !

### A "Une qui veut apprendre" :

L'idée d'acheter des disques est excellente. Adressez-vous à la maison Archambault, rue Ste-Catherine est, et l'on vous enverra un catalogue avec tous les renseignements voulus. Consultez les journaux de fin de semaine où vous trouverez plusieurs adresses de maison d'enseignement qui offrent des cours par correspondance.

## LA POLICE MODERNE...

[ Suite de la page 5 ]

En dépit de la quasi certitude des policiers, on ne pouvait considérer Lamarca comme coupable, sans d'autres éléments contre lui.

On trouva Lamarca à son domicile, à Palinview, dans le Long Island, où il s'était installé depuis deux mois avant de commettre son forfait. C'est d'ailleurs cette installation quelque peu au-dessus de ses moyens qui le mirent dans la nécessité de se procurer 2,000 dollars. Par n'importe quel moyen...

Les policiers vinrent le tirer de son lit, à 2 heures du matin, pour l'interroger. Il ne se trouvait pas encore en état d'arrêt.

Il fut d'abord interrogé à la police locale. Puis, devant son air bizarre, son angoisse évidente, on l'emmena à New-York, où les détectives du F.B.I. reprirent l'interrogatoire.

L'homme avait 31 ans, petit, brun, avec une petite moustache, le type d'un Italien du Midi. Si au début de l'interrogatoire il prenait des airs de « dur », il était maintenant épuisé.

De toute évidence, la femme et les enfants de Lamarca, ces derniers âgés de huit et dix ans, n'étaient au courant de rien. Leur stupéfaction, lors de l'arrestation du chef de famille, n'avait pas été feinte. Mme Lamarca ne pouvait concevoir que son mari, le père de ses enfants, fût soupçonné d'un pareil forfait.

— Allons, Lamarca ! C'est votre écriture. Avouez ! C'est vous qui avez enlevé le bébé Weinberger !...

Pendant des heures, l'interrogatoire se prolongea. L'homme s'obstinait à nier devant ce papier qu'on lui mettait sous les yeux, ce billet qui réclamait

2,000 dollars contre la vie d'un nourrisson.

Enfin, comme, pour la vingtième fois, on lui présentait le billet, Lamarca se décida.

— Oui, c'est moi qui l'ai écrit ; mais c'est tout. Je n'ai rien fait de plus. J'ai voulu essayer d'obtenir de l'argent, mais je n'ai pas enlevé le bébé. Je ne sais rien...

Deux heures après, il reconnaissait cependant qu'il était le ravisseur ;

— Oui, c'est moi qui ai enlevé l'enfant. Je l'ai enlevé parce que j'avais besoin de 2,000 dollars. J'ai eu peur. Je n'ai pas osé aller chercher la rançon et j'ai abandonné le bébé. Quelqu'un l'a peut-être recueilli...

— Je ne sais pas où est l'enfant, répétait-il encore. Je ne l'ai pas tué...

On fouilla les bois dans la région de Westburg, près du lieu de l'enlèvement, à l'endroit qu'il indiqua. Mais en vain.

Il fallut encore de longues heures d'un pénible interrogatoire pour faire avouer au criminel que le corps du petit Peter se trouvait dans les bois de Long Island, non loin du domicile de Lamarca. On l'y retrouva au lieu dit, déjà décomposé...

Les agents du F.B.I. montèrent la garde toute la nuit près du petit corps. Jusqu'à la dernière minute, Mme Weinberger avait voulu croire que son enfant était encore vivant. Et c'est au matin seulement, pendant la reconstitution, que Lamarca reconnut les faits dans toute leur horreur. Le jour du « rendez-vous de la rançon », affolé à la vue des policiers et des journalistes, il était reparti avec Peter et l'avait assassiné...

CHARLES MONTAIS

Le feuilleton du Samedi

## IL SUFFIT D'AIMER

No 5

par PIERRE NINOUS

**M**A chère Micheline,  
Comme vous êtes bonne, et quel rayonnement de joie et d'espoir vous apportez dans la nuit profonde où je suis plongé!

A vous, je devrai mon salut, et quelle éternelle reconnaissance se joindra désormais à l'amitié que je vous ai vouée!

Merci; mais à votre généreuse demande, je ne puis répondre ici que deux mots. Allez chez maître Augé, le célèbre avocat, ami de mon pauvre père et de M. Villandraut, leur camarade de lutte à tous les deux, de plus le confident de ce dernier.

Racontez-lui l'atroce injustice dont je suis victime, mais racontez-lui bien tout, jusqu'au moindre détail de l'assassinat de Mme Villandraut.

Dites-lui en même temps que je n'ose rien décider moi-même, mais que je le supplie de me prêter le concours de son talent, et que je m'en rapporte absolument à lui pour diriger l'affaire comme il l'entendra, pour chercher les preuves qu'il croira nécessaires à ma défense; ajoutez aussi que j'accepte aveuglément sa décision s'il croyait devoir laisser certaines choses dans l'ombre. Il vous comprendra.

Merci encore, croyez à la profonde amitié de votre frère bien reconnaissant.

MARC DE MONTORY

— Mon frère!... murmura-t-elle avec une expression de navrant désespoir, de regret infini.

Mais elle était vaillante, elle se raidit, et retrouva vite sa généreuse volonté.

Elle regarda par la fenêtre.

Il faisait encore grand jour, elle pouvait sortir sans exciter les soupçons.

Vivement, suivie de sa fidèle Suzette, elle atteignit le cours d'Albret, où dans une très vieille maison habitait Me Augé.

Demeure de sage, de philosophe et de savant, telle était à coup sûr celle de Me Augé, resté pauvre à cinquante-six ans, malgré une éloquence fort appréciée de tous, et l'habileté la plus grande non seulement de Bordeaux, mais de tout le Sud-Ouest.

C'est que le célèbre avocat avait, avec son talent, une réputation très méritée d'intégrité et d'honneur.

Jamais, pour n'importe quelle somme, il n'avait consenti à plaider une cause en dehors de ses convictions ou de la justice.

Si, après l'avoir examinée, elle ne lui paraissait pas très droite et très honnête, il la rendait simplement au client qui la lui avait apportée, et aucune proposition n'était plus alors capable de le faire revenir sur sa décision.

Homme politique des plus sensés, républicain des plus convaincus, il n'avait dû qu'à un inexplicable miracle de ne pas être compris dans les proscriptions de Décembre; mais il était demeuré l'ami des proscrits, et tandis qu'ils allaient loin de la patrie expier

**RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS.** — Une riche propriétaire, Mme Villandraut, est trouvée morte, étranglée, à l'entrée de son domaine, par Justine, sa femme de chambre. La morte laisse une fille, Juliette, et un mari dont elle est séparée depuis plusieurs années. Mme de Villandraut aurait voulu voir sa fille épouser un certain Louis de Moissac, mais celle-ci ne voulait pas de ce mariage, son choix s'étant porté déjà sur Marc de Montory.

leur honnêteté et souffrir pour leurs opinions, Me Augé, resté à Bordeaux, combattait à leur place, s'occupait de leurs intérêts, faisait vivre les familles de ceux qui n'avaient pas de ressources.

Micheline le trouva travaillant dans un modeste cabinet du rez-de-chaussée, assis derrière un vieux bureau en noyer ciré surchargé de livres et de papiers.

A l'aspect de la visiteuse, l'avocat releva son visage penché sur un dossier, et, après l'avoir reconnue, se leva très vivement.

C'était un homme grand, maigre, un peu voûté, aux traits réguliers, d'un calme parfait, mais que démentaient deux yeux bruns et fiers, deux yeux qui brillaient comme des escarboucles à la moindre impression ressentie.

Le menton un peu avancé, le nez droit et la bouche très fine, une bouche d'orateur, bien faite pour exprimer délicatement toutes choses, achevaient cet ensemble énergique, correct et sympathique entre tous.

Il demeurait debout, légèrement incliné devant la jeune fille, avec le savoir-vivre d'un homme pour lequel toute femme est une idole, et surtout une femme aussi souverainement belle que l'était Mlle de Moissac.

Celle-ci, voyant que Me Augé attendait ses premières paroles, n'hésita pas à s'expliquer.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur, dit-elle, et le nom que je porte doit vous faire paraître bien étrange ma présence chez vous; un mots vous mettra, je l'espère, au courant de la situation: je suis l'amie intime de Mlle Villandraut, et celle non moins dévouée de M. Marc de Montory, son fiancé.

Les grands yeux bien ouverts de Micheline, son air de franchise, sa physionomie honnête, achevèrent l'impression sympathique qu'avaient si bien commencée son charme et sa grâce.

Me Augé se sentit remué.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, dit-il, je suis tout à vous.

Pour toute réponse, elle lui tendit la lettre de Montory.

Me Augé la lut difficilement, après avoir vu sur quel papier elle était écrite.

— C'est vous qui êtes parvenue à tromper la vigilance de M. Romain Bon, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Simplement, la jeune fille répondit:

— Oui, monsieur. M. Delprat, l'associé et l'ami de M. de Montory, m'avait conseillé de voir à tout prix le prisonnier et de prendre ses ordres avant d'agir.

Me Augé souriait; une très grande admiration faisait briller ses yeux.

— Vous êtes une vaillante fille, mademoiselle, lui dit-il, et Marc de Mon-

tory est heureux de vous avoir comme amie. C'est à vous qu'il devra certainement de voir son innocence reconnue.

Micheline tressaillit et devint très pâle.

— Comment! fit-elle, vous croyez atteindre ce résultat-là?

— Mais oui, je l'espère, parce que vous êtes venue à temps, et que vous avez fait vite et bien.

— Ah! Seigneur, soyez béni!...

Me Augé regarda un petit calendrier placé devant lui sur le bureau, au milieu des papiers et des notes.

— Nous sommes le 8 août, dit-il, les assises n'auront pas lieu avant le milieu d'octobre, c'est-à-dire au moment de la grande bataille électorale. J'espère bien être prêt ce jour-là, et arriver à l'audience avec des preuves qui feront la conviction des plus récalcitrants.

Micheline l'écoutait avidement, la poitrine dilatée par un espoir sans nom.

L'avocat avait appuyé sa tête dans sa main relevée, et, sans que la jeune fille osât interrompre sa méditation, il réfléchissait profondément.

— Mme Villandraut s'opposait formellement au mariage de sa fille avec Marc de Montory, n'est-ce pas, mademoiselle? demanda-t-il enfin.

— Formellement, oui, monsieur. Et elle voulait plus encore, fit Micheline bravement.

— La marier avec un autre, sans doute?

— Oui, avec mon frère.

— Ah! fit simplement l'avocat, n'osant plus dire un mot, de peur de froisser la généreuse créature qui était devant lui.

Mais elle n'attendit pas une nouvelle question.

— Ce mariage ne pouvait pas se faire, dit-elle. Mon frère n'a aucune des qualités qu'il faut à une jeune fille telle que Juliette Villandraut. Et, comme elle aimait M. de Montory, j'ai encouragé sa résistance de toutes mes forces, de toute mon énergie.

— Qui doit au moins être égale à l'entêtement de Mme Villandraut?

— Je le crois.

— Et Juliette Villandraut vous aidait-elle?

— Dans les commencements, oh! oui, de tout son coeur.

— Et après?

— Après?... Juliette était malheureusement une enfant frêle et chétive, qui n'avait peut-être pas en elle la volonté persistante et inébranlable qu'il faut pour lutter longtemps et sans cesse, à tous les moments de la journée ou de la nuit.

« De plus, sa situation était fort délicate, elle était seule, sans appui, et

l'on faisait tout ce que l'on pouvait pour la séparer de moi, son unique soutien; de moi, en qui l'on sentait sinon une ennemie, du moins une personne très décidée à empêcher une chose que je considérais comme une mauvaise action.

— Mme Villandraut n'avait-elle pas essayé de faire prendre le voile à sa fille?

— Si, elle a même tenté l'impossible pour arriver à ce but.

« Les conseils de M. de Moissac, qui désirait vivement marier Juliette avec mon frère, l'ont détournée de ce projet.

« Mais, jusqu'au dernier moment, Mme Villandraut a posé cet ultimatum à sa fille: devenir Mme de Moissac, ou retourner au couvent.

— Et Juliette probablement se sentait ébranlée.

— C'était naturel, elle avait une horreur profonde pour la vie claustrale, et la perspective d'y attendre trois ans sa majorité l'effrayait au delà de toute expression.

— Marc de Montory a-t-il eu connaissance de cette situation?

— Oui, monsieur, par moi.

— Y a-t-il longtemps de cela?

— Trois mois environ.

— C'est bien ce que je pensais, dit mystérieusement le célèbre avocat.

Micheline, malgré la curiosité qui la dévorait, n'osa pas poser une question, cependant sur ses lèvres.

Me Augé demeura encore quelques instants silencieux, réfléchissant, le sourcil froncé et la narine frémissante.

— C'est Romain Bon qui a fait les premières perquisitions chez Mme Villandraut, après le crime, n'est-ce pas? demanda-t-il à la jeune fille.

— Oui, monsieur.

— Savez-vous ce qu'il a trouvé?

— Oui, j'ai entendu quand il le disait à mon père.

« Il a trouvé des bijoux et des valeurs pour une somme considérable, un testament, une lettre où M. de Montory demande la main de Juliette, et laquelle même, paraît-il, constitue une charge énorme contre lui, parce qu'il dit, dans cette lettre à Mme Villandraut, qu'il saura conquérir Juliette par tous les moyens possibles.

— Les amoureux sont tous des fous, fit observer Me Augé.

« Et puis, après?... le procureur a-t-il encore découvert autre chose?

— Oui, une correspondance spirituelle des révérends pères Jésuites, les directeurs de Mme Villandraut.

L'avocat réprima mal un profond tressaillement.

— Vous ne savez pas ce que contenaient ces lettres? demanda-t-il aussitôt.

— Non.

— Quel est le fonctionnaire qui a aidé Me Romain Bon dans sa première enquête?

— M. Castillon, le maire de Cauderan.

— C'est juste, et c'est une chance pour nous, Castillon est un vieil ami à moi, qui me racontera bien tout ce qu'il sait.

« Mais avec ce diable de procureur, ce dévot plus sceptique que moi, sans

principes et sans scrupules, il faut se méfier de tout.

« Il est fort possible qu'il ait supprimé ce que je cherche, au nez de Castillon, sans que celui-ci l'ait vu ; revenez donc demain, j'aurai peut-être besoin de vous afin de conquérir une chose des plus importantes pour nous.

— Usez de moi, dit Micheline en se levant, je tenterai l'impossible pour vous aider à sauver M. de Montory.

Me Augé la regardait jusqu'à la porte où l'attendait Suzette.

— L'heure me presse, lui dit Mlle de Moissac avant de le quitter, car je ne veux pas que mon père m'attende pour dîner. Ne pourriez-vous prévenir M. Delprat de votre décision, et vous entendre avec lui ?

« Je lui avais promis de le tenir au courant de tout ce qui se passerait ; or, je ne peux ce soir ni lui écrire, ni encore moins me rendre quai des Chartrons.

— Comptez sur moi, répondit l'avocat, je vais aller dans quelques heures chez mon vieil ami. A demain, n'est-ce pas ?

— A demain.

Une pensée subite arrêta Me Augé au moment où il allait refermer la porte de sa maison.

Micheline vit son mouvement et se rapprocha de lui.

— Le bruit qui court à Bordeaux est-il bien vrai, lui demanda-t-il, et n'est-ce pas quelque piège de M. Romain Bon ?

— Quoi donc ?

— Que Mlle Villandraut a dû partir avec le meurtrier de sa mère, qu'on ne la retrouve nulle part, et que le procureur, non seulement ne l'a pas cachée, mais ne sait vraiment pas ce qu'elle est devenue ?

— Je crois que c'est la vérité.

— Bien. Alors, je n'ai plus de doutes. Mais si par hasard, dans le milieu où vous vivez, vous appreniez la moindre nouvelle sur votre amie, venez m'en faire part aussitôt, c'est d'une importance capitale pour M. de Montory.

— Je vous le promets, dit Mlle de Moissac.

Et cette fois-ci, elle quitta bien décidément Me Augé.

**XV — Oui ou non**

**M**ALGRÉ son honnêteté naturelle et très avérée, M. de Gerdonnes avait un caractère naturellement trop faible pour ne pas subir, même à son insu, l'influence de son despote collègue.

Il fut donc obligé de se plier à toutes les exigences de Romain Bon ; et autant pour ne pas entrer en guerre ouverte avec lui que pour accélérer une affaire dans laquelle un homme de la valeur de Montory ne pouvait qu'être la victime de quelque épouvantable fatalité, le magistrat commença sur-le-champ son instruction.

L'interrogatoire du prévenu ne fut marqué d'aucun incident ; ce qu'il avait dit le premier jour, il continuait à le répéter et le soutien, simplement, avec un accent de vérité qui impressionnait au delà de toute mesure l'honnête M. de Gerdonnes.

Cependant, le juge était bien obligé de se l'avouer à lui-même, en dehors même de la similitude des empreintes de semelles dans lesquelles les chaussures de Marc de Montory s'adaptaient si étroitement, en dehors de cette découverte, invraisemblable, des gants couleur cuir éraillés à la main gauche, et du vêtement de drap anglais bleu marine, il y avait contre le prévenu une coïncidence ou plutôt une fatalité encore plus foudroyante, c'était son départ de la propriété, seul, sans avoir été accompagné par aucun domestique, sans avoir rencontré âme qui vive.

M. de Gerdonnes espéra d'abord que quelques personnes entrant au Petit-Fresquet, le soir du crime, ou en sortant, pouvaient avoir vu Montory quitter la propriété de Mme Villandraut entre neuf heures et demie et dix heures.

Cette nouvelle chance échappa à Marc de Montory. Ni agent de police, ni employé de l'établissement, ni habitués du bal, personne ne put fournir le renseignement demandé.

Justine, interrogée de nouveau, tournée et retournée en tous sens par le juge d'instruction, fut inébranlable dans sa première déclaration faite à Romain Bon.

Elle avait ouvert vers neuf heures, peut-être avant, peut-être après, à M. de Montory.

Elle savait la défense formelle que Madame avait faite de le laisser entrer, mais les cent francs l'avaient séduite, et elle avait désobéi.

Ayant déposé de sa faute, elle n'avait attendu ni le départ de Montory, ni le coucher de Madame, et avait gagné sa chambre aussitôt que Cadichonne avait fini sa besogne.

Elle n'avait plus vu personne, ni entendu un mot ou un cri jusqu'au soir de la fatale découverte.

M. de Gerdonnes, ayant insisté particulièrement sur la façon dont Marc était vêtu, la femme de chambre ne put que donner les détails suivants :

Il était vêtu de foncé, sans pouvoir dire si c'était du noir ou du bleu marine, s'il avait une redingote ou un veston.

Il avait des gants et un chapeau à haute forme.

Les cents francs donnés pour pénétrer jusqu'à Mme Villandraut, la lettre trouvée dans le secrétaire, le départ solitaire de la ville, quelles charges contre lui !...

« Quelle fatale coïncidence ! » disait M. de Gerdonnes...

« Quelle évidence ! » répondait le procureur.

Cazeaux et Cadichonne ne savaient rien de particulier.

Les directeurs de Mme Villandraut, pas davantage.

En effet, soit prudence, soit ignorance, soit respect absolu du secret de la confession, le supérieur et le révérend père Montaldi demeurèrent aussi impenétrables l'un que l'autre.

Les employés du bureau chez M. Delprat fournirent un renseignement plus grave.

Depuis deux mois environ, et surtout dans les derniers temps, souvent, quand le courrier arrivait d'Angleterre, M. de Montory, d'après eux, était en proie à une angoisse visible.

Il examinait les enveloppes à plusieurs reprises, comme s'il eût cherché au milieu d'elles une écriture connue.

Puis, espérant encore trouver ce qu'il cherchait dans quelque lettre à l'apparence indifférente, il les déchirait fébrilement de jour-là, et quand il voyait ses espérances déçues, cela se traduisait par un profond découragement ou une impatience sans nom.

— Etait-il violent ? demanda le juge d'instruction.

— Tout ce qu'il y a de plus calme, lui fut-il répondu de plusieurs côtés à la fois ; mais néanmoins, dans plusieurs circonstances, M. de Montory a eu des colères à tuer quelqu'un, des colères dans lesquelles il semblait perdre la possession de soi-même.

Une de ces irrésistibles poussées l'avait-elle conduit à une extrémité fatale après des choses sans doute fort désagréables dites par Mme Villandraut à la dernière heure ?

M. de Gerdonnes ne le croyait pas, parce que Montory le niait ; mais il s'avouait que toutes les apparences étaient contre lui.

Sa femme de ménage, ses amis les

plus intimes, vinrent aggraver encore la situation du prévenu en racontant les mêmes choses que les employés de son bureau avec fort peu de variantes, c'est-à-dire que, dans les derniers temps, sa préoccupation et sa tristesse étaient évidentes, qu'il sortait à peine de chez lui, et paraissait sous le coup de quelque pensée pénible, absorbante ou douloureuse.

— Il méditait de se débarrasser de cette pauvre Mme Villandraut, répétait très haut au juge d'instruction Romain Bon, qui triomphait.

Cependant, deux dépositions assez importantes vinrent abaisser la joie du procureur.

Un palefrenier, d'abord, se rendit spontanément de lui-même chez Castillon, qui s'empressa de l'envoyer à M. de Gerdonnes.

Ensuite, un employé de l'octroi dont la guérite n'était pas loin de la propriété de Mme Villandraut, déclara également qu'il savait quelque chose.

Le palefrenier, entendu le premier, était un garçon à la figure ouverte et franche, grand, fort, haut en couleurs, placé depuis trois ans environ chez le loueur de voitures dans la maison faisant le coin du chemin de fer de la Jalle et du boulevard de Caudebran.

— Je finissais d'arranger mes chevaux, dit-il, et j'allais dans la cour chercher ma dernière fourchée de paille, quand, au dessus de la haie qui nous sépare de ce côté du chemin de la Jalle, j'ai vu venir un homme et une femme.

« La lune n'était pas levée, mais à la clarté des étoiles, quand ils ont été près de moi j'ai reconnu un monsieur et une dame.

« Je n'ai pas vu leurs traits. Cependant, la dame avait un de ces jolis chapeaux à la mode, avec beaucoup de plumes sur un côté.

— Etait-elle grande ou petite ?  
— Très petite.  
— Qu'est-ce qu'elle tenait à la main ?  
— Il m'a semblé qu'elle avait quelque chose sur les bras, comme quel-drait un pardessus ou un vêtement. Le monsieur portait un sac assez volumineux.

— Comment était-il ?  
— Plus petit que moi, et assez fort.  
— De quelle façon était-il vêtu ?

— Il ne faisait pas assez jour pour le distinguer.

— De clair ou de foncé ?  
— De foncé.

— D'une redingote ou d'un veston ?  
— Je ne peux pas dire, mais il m'a paru qu'il avait un pardessus assez long.

— Son chapeau était-il bas ou haut de forme ?  
— Bas et très petit.

— Vous en êtes sûr ?  
— Tout ce qu'il y a de plus sûr, parce que, quand il a été près de la haie, c'est la tête que j'ai le mieux vue.

— Vous n'avez pas distingué les traits ?

— Non, mais je crois qu'il avait sa barbe.

— Vous n'avez plus rien à dire ?

— Si, la demoiselle pleurait, la figure dans un mouchoir blanc ; elle donnait le bras au monsieur, ils marchaient très vite tous les deux.

— Quelle heure était-il ?  
— Pas loin de minuit.

M. de Gerdonnes sursauta.  
— Si tard que cela ? demanda-t-il.

Est-ce que vous ne vous trompez pas ?

— Non, c'est de la routine facile à prouver, c'est même ce qui fait que je me souviens de l'heure.

« Nous avons la commande d'aller attendre à la gare Saint-Jean des parents de M. Mandirac, le riche négociant qui demeure pas loin d'ici.



**OFFRE SPECIALE**

**LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM**

(Pour 12 mois)

**CES TROIS MAGAZINES** ..... **Canada \$5.50** **Etats-Unis \$8.00**

**OU A VOTRE CHOIX**

- LE SAMEDI (hebdomadaire)** ..... **3.50** **5.00**
- LA REVUE POPULAIRE (mensuel)** ..... **1.50** **2.00**
- LE FILM (mensuel)** ..... **1.00** **1.00**

**IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

**Nom** .....

**Adresse** .....

**Localité** ..... **Province** .....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18**

# LA PAUSE...

## ...de bonne humeur

— Sur la Canebière, Olive roule une cigarette :  
— Tu es fauché? lui demande Marius.  
— Non, mon médecin m'a ordonné de l'exercice.

\* \* \*

Deux gentlemen devisent dans un club londonien.  
— Fumez-vous le cigare?  
— J'ai essayé une fois, j'ai juré de ne pas recommencer.  
— Boirez-vous du whisky?  
— J'y ai goûté une fois, jamais on ne m'y reprendra.  
— Férons-nous une partie d'échecs alors?  
— Vous n'y pensez pas. J'ai joué une seule fois et je me suis tellement ennuyé. D'ailleurs, j'attends mon fils.  
— Votre fils unique, je suppose!

\* \* \*

Mac Intosh surprend Mac Adam en train d'étudier l'alphabet Braille.  
— Mon pauvre ami! perdrais-tu la vue?  
— Non! c'est seulement pour pouvoir lire le soir sans brûler d'électricité!

\* \* \*

Mac Adam a pris (très exceptionnellement) un taxi. Dans une descente raide, le chauffeur s'écrie :  
— Les freins ont cédé. Nous allons tomber dans le précipice au bout de la route. Nous sommes perdus!  
— Arrêtez au moins le compteur!

\* \* \*

L'Écossais Mac Tavish se présente devant le tribunal et demande :  
— C'est gratuit, n'est-ce pas, pour changer de nom?  
— Oui, répond le préposé.  
— Alors, je désire m'appeler dorénavant Mac Intosh. Je viens de trouver deux cents cartes de visite à ce nom.

\* \* \*

Mac Adam, fortune faite, revient en Écosse après trente ans d'absence. Sur le quai il retrouve ses deux frères avec de très longues barbes blanches.  
Ils l'embrassent, puis Mac demande :  
— Pourquoi avez-vous laissé pousser vos barbes?  
— Mais, répondent les deux frères, tu sais bien que tu as emporté le rasoir quand tu es parti!

\* \* \*

Conversation écossaise :  
— Walter, si tu avais six Cadillac, m'en donnerais-tu une?  
— Oui.  
— Si tu avais six maisons, m'en donnerais-tu une?  
— Oui.  
— Si tu avais six bateaux, m'en donnerais-tu un?  
— Oui.  
— Si tu avais six chemises, m'en donnerais-tu une?  
— Non.  
— Pourquoi?  
— Parce que j'ai six chemises.

\* \* \*

Le médecin légiste se penche sur Mac Radish, qu'on vient de trouver noyé sur une plage d'Écosse, et dit :  
— Il est bien mort. J'ai fouillé toutes ses poches et il n'a pas bougé.

\* \* \*

Mac Adam achète une valise :  
— Inutile de l'emballer, dit-il au vendeur, mettez à l'intérieur le papier et la ficelle.

\* \* \*

Au Brésil, où il fait chaud, où tout pousse sans trop grand effort, un paysan, assis devant sa maison, mange des pêches et crache les noyaux. Un homme passe :  
— Alors, mon brave, ça va?  
Et le paysan répond, souriant :  
— Merci! On plante, on plante!

\* \* \*

Deux touristes américains arrivent en Espagne.  
— Où sommes-nous? demande la femme.  
Le mari consulte son programme et dit :  
— Quel jour sommes nous?  
— Mercredi, répond la femme.  
— Alors, dit le mari, nous sommes à Madrid.

— Par quel train devaient-ils arriver?

— Par le train de dix heures douze; mais il y avait du retard.

« Le temps de charger les bagages, de traverser Bordeaux, de décharger, de revenir ici, de dételer, de mettre *Flambant* et *Zéphyr* à l'écurie, il ne devait pas être loin de minuit quand la besogne a été terminée, et je ne suis pas un feignant, je peux m'en vanter.

L'employé de l'octroi eut une déposition tout aussi importante, et il précisait mieux encore l'heure.

— Comme minuit sonnait, dit-il, je laissais ma faction pour rentrer chez moi, quand j'ai vu un monsieur et une dame venir du côté de la rue de la Jalle, passer à côté de moi, puis me dépasser.

— Vous êtes sûr qu'ils ne sortaient pas du Petit-Fresquet? demanda M. de Gerdones.

— Absolument sûr, monsieur le juge; car je les ai rencontrés au moins à deux cents pas en arrière de cet établissement.

— Où sont-ils allés?

— Ils m'ont dépassé, comme je vous l'ai dit, et ont marché devant moi. Je demeure rue d'Ornano; au coin du boulevard du Tondu, à l'endroit où il forme un angle assez aigu, je les ai perdus de vue; ils poursuivaient leur chemin sur le boulevard, tandis que je rentrais chez moi.

— Comment était la dame?

— Ça avait plutôt l'air d'une jeune fille, tant elle était petite, mince et peu de chose.

— De quelle couleur était-elle vêtue?

— Je n'ai pas pu le distinguer, l'obscurité était trop grande.

« Ce que j'ai vu, c'est qu'elle avait un chapeau rond, à la mode, placé sur le côté de la tête, avec des plumes autour. Par exemple elle sentait très bon.

— Quelle odeur?

— La rose.

— Et le monsieur, pouvez-vous donner des renseignements sur lui?

— Peu, il ne faisait pas assez clair.

— Quelle était sa taille?

— La mienne à peu près, mais bien plus gros que moi.

— Vêtu comment?

— Il avait l'air d'avoir un pardessus très long, de couleur foncée, avec un chapeau mou, très petit.

C'était évidemment le même couple que celui qui avait été vu par le palefrenier.

— Connaissez-vous Mlle Villandraut? demanda encore M. de Gerdones.

— Oui, monsieur le juge, de vue; elle passait souvent devant ma guérite dans la journée.

— L'inconnue que vous avez rencontrée dans la nuit du lundi au mardi lui ressemblait-elle?

— Absolument.

— Avait-elle les vêtements semblables à ceux que vous aviez coutume de lui voir?

— Je n'ai pas distingué la robe, mais le chapeau avait bien l'air d'être celui qu'elle mettait le plus souvent, avec des plumes noires.

« Quant à l'odeur de rose, c'était celle que Mlle Villandraut avait coutume de porter avec elle. Quand elle venait de mon côté dans la journée, je la sentais de loin, on aurait dit plusieurs rosiers en marche.

— Vous l'avez reconnue tout de suite?

— Non, monsieur le juge, je n'ai même pensé que cette inconnue pourrait bien être Mlle Villandraut que quand on m'a raconté qu'elle avait disparu le soir du crime, alors je me suis dit : « C'est elle que j'ai rencontrée », et je suis venu.

— Ces deux personnes causeraient-elles quand elles sont passées à côté de vous?

— Non, monsieur, et il m'a semblé que la jeune fille pleurait. Elle avait un mouchoir blanc sur ses yeux.

— Connaissez-vous M. de Montory?

— Non, monsieur.

— Le lundi au soir, avez-vous vu un individu sonner chez Mme Villandraut?

— Oui, monsieur le juge.

— A quelle heure?

— Vers neuf heures, plutôt avant qu'après.

— Qui est venu lui ouvrir?

— Une bonne en tablier blanc.

— L'avez-vous vu ressortir?

— Non.

— Rassemblez bien vos souvenirs.

— Oh! c'est fait. Voilà trois jours que je ne songe pas à autre chose.

— Croyez-vous que l'individu rencontré par vous, à minuit, avec Mlle Villandraut, puisse être le même que celui qui a sonné à neuf heures chez Mme Villandraut?

— Non, je ne le crois pas. Celui qui a sonné à la porte de la villa m'a paru plus grand et plus mince.

— Comment était-il vêtu?

— Je ne le sais pas.

— Son chapeau, comment était-il?

— Je n'y ai pas fait attention.

M. de Gerdones avait écrit lui-même ces deux interrogatoires de sa main sans en passer ni en changer un mot.

Dans l'obscurité d'une nuit sans lune, les témoins ne s'étaient-ils pas trompés tous les deux, et l'individu qui accompagnait Juliette Villandraut était-il réellement un étranger, ou bien Marc de Montory?

Lorsque M. Bon lut le procès-verbal de ces deux témoignages, il faillit tomber en syncope.

Une anxiété terrible s'empara de lui.

Comment! une affaire qui marchait si bien et n'avait jusqu'ici pas eu un seul accroc!...

Il eut néanmoins la force de surmonter la rage qui le dévorait.

— C'est évidemment un effet d'optique produit par l'obscurité, dit-il; nous prouverons aisément cela aux témoins eux-mêmes par la confrontation.

« Les avez-vous mis en présence du prévenu?

— Pas encore.

— Qu'attendez-vous? Il faut le faire au plus tôt.

Quelques heures après, Montory était extrait de sa cellule, et après avoir franchi une fois de plus le seuil ignoble qui l'impressionnait si profondément à chaque nouvelle sortie, il tourna à gauche dans la cour qui sépare la prison du palais de justice, et monta dans le cabinet de M. de Gerdones.

— Deux témoins croient vous avoir rencontré à minuit, lui dit le juge d'instruction quand il fut assis devant lui.

Mais depuis la lettre de Micheline, Marc avait repris des forces, il savait que Mlle de Moissac verrait Me Augé, Me Augé qui pouvait devenir le *deus ex machina* de son affaire, et qui certainement, d'accord avec M. Delprat, le sauverait.

Un espoir immense était entré dans son âme meurtrie, un espoir qui ne devait plus se démentir jusqu'au dernier jour, et qui allait faire donner par Montory ce spectacle à coup sûr unique d'un prévenu que la cellule, les interrogatoires, les doutes constamment émis contre son honneur, n'émeuvent pas et laissent absolument maître de lui, avec tout son calme et toute sa confiance.

— Ils se sont trompés, répondit-il tranquillement à M. de Gerdones; à minuit, j'étais chez moi, ne dormant pas, parce que je voyais à mon mariage — le rêve de ma vie — des obstacles sérieux; mais j'étais couché dans mon lit depuis deux heures environ.

— Faites entrer le premier témoin, ordonna le juge d'instruction.

Le palefrenier fut introduit.

— Reconnaissez-vous monsieur pour être la personne que vous avez vue dans le chemin de la Jalle vers minuit, le soir du crime ? lui demanda M. de Gerdones.

L'homme regarda attentivement le prévenu, et hésita visiblement.

— Ça se pourrait bien, dit-il enfin. Faudrait pour ça que je le voie debout. De lui-même, Marc se leva.

— Il me semble bien que oui, dit alors le palefrenier ; mais il faudrait tout de même lui voir un chapeau sur la tête.

Le greffier avait précisément un chapeau mou, très petit accroché au portemanteau auquel, dans un placard, il suspendait ses effets du dehors depuis vingt ans ; avec la permission de M. de Gerdones, il le donna à Marc de Montory qui s'en coiffa.

— Je ne peux pas dire positivement oui, fit alors le témoin, mais il me semble bien cependant que c'est monsieur que j'ai vu.

Marc haussa les épaules.

— A présent, s'écria le palefrenier avec une certaine vivacité, j'en suis sûr.

— De quoi ? interrogea anxieusement le juge.

— Mais que c'est lui, parbleu !

— Qu'est-ce qui vous donne cette conviction soudaine ?

— Au moment où l'inconnu est arrivé contre la haie, il a haussé les épaules comme vient de le faire monsieur, et ça a été tout à fait, oh ! mais tout à fait le même mouvement.

— Tout le monde hausse les épaules de la même façon, fit observer le juge.

Le palefrenier ne répondit pas.

Marc était toujours impassible.

On introduisit l'employé de l'octroi, et M. de Gerdones lui posa les mêmes questions.

Avec une hésitation semblable à celle du premier témoin, il considéra attentivement Marc de Montory.

Enfin, de lui-même, il dit :

— Si monsieur voulait bien se lever, je pourrais mieux voir.

Marc obéit.

L'homme se mit à côté du négociant, celui-ci avait la moitié de la tête de plus que l'employé.

— Ce n'est pas lui qui est passé à côté de moi, dit-il très affirmativement.

Le visage de M. de Gerdones s'épanouit de joie, et cette impression de sympathique et profond intérêt n'échappa pas au prévenu, qui en éprouva une reconnaissance infinie.

— Expliquez cette affirmation, demanda le magistrat, quelques secondes après.

— C'est clair comme le jour. L'individu que j'ai rencontré m'a frôlé, je vous l'ai déjà dit. Il m'a paru beaucoup plus gros que monsieur, mais, dans la nuit, j'ai pu me tromper, tandis que pour la taille, c'est autre chose. Il était certainement plus petit que moi, et monsieur est beaucoup plus grand.

— Est-ce monsieur que vous avez vu sonner chez Mme Villandraut vers neuf heures ?

— Je n'ai pas distingué sa figure, mais c'était bien la tournure de monsieur.

M. de Gerdones renvoya l'employé de l'octroi.

Mais quelle nouvelle incertitude !...

Lequel des deux témoins fallait-il croire : celui qui avait vu l'individu derrière une haie, c'est-à-dire d'un endroit où les proportions pouvaient sûrement s'altérer, ou bien celui qui l'avait frôlé, et avait pu, ainsi qu'il le disait, le mesurer à sa propre taille d'une manière exacte ?

Les renseignements sur les deux témoins étaient aussi bons les uns que les autres.

Si l'un d'eux se trompait, c'était en toute sincérité qu'il le faisait.

Où, mais lequel ?

Comme M. de Gerdones réfléchissait à ces choses, on lui remit une carte :

LÉOPOLD MOUNEIRA  
Négociant en vins  
Rue Judaïque, 281.

Il lut ces trois lignes, et malgré lui éprouva une certaine curiosité.

C'était le chef d'une maison fort honorablement connue. Que lui voulait-il ?

Allait-il lui apporter un peu de lumière ?

Le juge renvoya Marc de Montory, et une fois le prévenu parti, il ordonna d'introduire le visiteur.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, petit et large d'épaules, avec les yeux vifs et droits, le nez gros, le front très développé.

Sa figure inspirait la sympathie au premier abord.

— J'étais depuis quelques jours à peine dans les Pyrénées avec ma famille, monsieur le juge, dit-il, après avoir salué M. de Gerdones, quand j'ai lu dans un journal de Bordeaux la mort de cette malheureuse Mme Villandraut.

« Comme j'ai beaucoup connu autrefois son mari André Villandraut et son père, M. de Chenoisy, cela m'a causé une profonde impression en apprenant quelle fin horrible avait été la sienne.

« J'ai donc lu avec un grand intérêt tout ce qui avait rapport à cette catastrophe effroyable.

« Je vous avoue que ma stupéfaction a été grande lorsque j'ai su que M. de Montory était accusé de ce crime atroce.

« Il m'a été d'abord impossible de le croire.

« Cependant, je suis un vieux philosophe, et j'ai vu tant de choses extraordinaires que je me suis dit, après réflexions : qui sait ?...

« Mais, avant-hier, j'ai encore découvert dans un autre compte rendu que M. de Montory affirmait être rentré chez lui à dix heures précises, et avoir passé à cette heure-là dans la rue Judaïque.

— C'est vrai, dit M. de Gerdones, M. de Montory a déclaré cette chose. Mais comment peut-on l'avoir su, puisque l'interrogatoire est secret et doit l'être jusqu'à l'ouverture des débats ?

— Voici le journal, dit le négociant en tendant en effet au magistrat une feuille pliée en quatre.

Du doigt, il désignait un article assez long ayant pour titre : *Le mystère de Caudéran*.

— Oh ! ces journalistes, dit M. de Gerdones, c'est à croire qu'ils sont sorciers !...

Il garda la feuille et la plaça à côté de lui sur son bureau.

— Pouvez-vous nous fournir quelques renseignements sur cette déclaration de M. de Montory, monsieur ? demanda-t-il au négociant.

— Précisément, oui, monsieur, et c'est pour cela que je suis ici, ayant quitté sur-le-champ ma famille aussitôt que

j'ai cru pouvoir être utile à M. de Montory.

— C'est très bien cela. Je vous écoute, monsieur.

— Je devais partir le mardi matin pour les Pyrénées ; le lundi au soir, ma femme étant occupée à faire ses derniers préparatifs de départ, je suis allé embrasser ma mère, qui demeure rue Rodrigue-Pereire.

M. de Gerdones tressaillit ; le récit de M. Mouneira l'intéressait vivement.

— Et vous avez rencontré M. Marc de Montory ? demanda-t-il.

— Précisément, oui, monsieur le juge.

« Je ne crois pas que M. de Montory m'ait vu ; il marchait très vite et paraissait fort préoccupé ; mais comme la lumière d'un réverbère placé à quelques pas tombait directement sur lui, je l'ai parfaitement reconnu.

— Comment était-il vêtu ?

— Je n'y ai pas fait attention, mais c'était à coup sûr de couleur très sombre, et il avait un chapeau à haute forme.

— C'est certain ?

— Tout ce qu'il y a de plus certain, je vous en donne ma parole d'honneur d'abord, ensuite je vais le signer, si vous le voulez !

— Je crois bien !... et vous dites qu'il était dix heures ?

— Précises, oui. Ma mère est âgée ; à dix heures sonnantes, elle a l'habitude de se mettre au lit, je l'ai quitté quelques minutes avant. Comme je refermais la porte de sa maison, l'heure, ou la répétition sonnait à l'église Saint-Seurin.

— Vous n'avez pas parlé à M. de Montory ?

— Non.

— Tant pis.

M. Mouneira signa sa déclaration, que M. de Gerdones s'empressa de montrer à Romain Bon dès qu'il le put.

— Il s'est trompé, déclara le procureur après avoir lu ce témoignage qui lui mit une coulée de fiel dans les veines.

— Non, répondit le juge, c'est une chose que l'on ne peut pas admettre ; M. Mouneira est trop sérieux et son affirmation trop précise pour qu'il reste un seul doute à cet égard.

— C'est possible. Mais alors, M. de Montory sera ressorti, après être rentré pour prendre de l'argent, des armes, des papiers, n'importe quoi... Il sera revenu boulevard de Caudéran et aura été chercher sa complice ; tout cela pouvait se faire de dix heures à minuit, et même en beaucoup moins de temps.

M. de Gerdones ne répondit rien ; essayer de convaincre Romain Bon de l'innocence du prévenu était une tâche au-dessus de ses forces, au-dessus de son caractère surtout.

On interrogea de nouveau les employés de la maison Delprat sur la physionomie qu'avait M. de Montory le lendemain, c'est-à-dire le mardi matin.

Il fut avéré que le mardi, de très bonne heure, comme d'habitude, du reste, l'associé de la maison était à son poste, surveillait ses chais et ses bureaux avant le moment de sa correspondance.

Il était plus triste qu'à l'ordinaire, mais non pas plus visiblement préoccupé.

Le mercredi, le jeudi, il avait même paru reprendre son expression habituelle, et surtout sa liberté d'esprit, qui était toujours fort grande.

De ce côté, Romain n'insista pas, les indices manquaient à coup sûr.

Il cachait l'ennui que lui causait la déclaration de l'employé de l'octroi, mais paraissait très satisfait de celle du palefrenier, sur laquelle, on le voyait, il avait l'intention d'établir tout son acte d'accusation.

**COUPABLE ou NON COUPABLE ?**

# CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



*Quelle défense un chauffeur peut-il opposer à l'accusation d'avoir conduit un véhicule-moteur alors que ses facultés étaient affaiblies par l'alcool ?*

Tard le soir. Une automobile gît dans un fossé, en bordure d'une route nationale. Aucune lumière. Deux passagers s'y trouvent. Ils ont évidemment bu. Des policiers retracent le conducteur de l'automobile à la porte d'un garage non loin du lieu de l'accident. Le chauffeur répond à leurs questions d'une voix hésitante, incertaine. Un individu ivre n'aurait pas agi autrement. Les officiers de police procèdent à l'arrestation du chauffeur. Ils le traduisent en Correctionnelle sous l'accusation d'avoir conduit un véhicule-moteur alors que ses facultés étaient affaiblies par l'alcool.

Le prévenu proteste vigoureusement de son innocence. Il cite d'abord des témoins pour établir qu'il n'avait consommé d'alcool sous aucune forme pendant toute la journée qui a précédé son arrestation, et cela jusqu'à 10 h. 30 du soir. A ce moment-là toutefois, il avait cédé à l'insistance de deux amis et avait bu une petite bouteille de bière. Presque gris déjà, les deux amis avaient voulu renouveler la dose, mais le prévenu avait fermement refusé. Bien plus, il avait même décidé ses compagnons à monter dans son véhicule pour les reconduire chacun chez lui.

En route cependant, toutes les lumières de son automobile s'étaient soudainement éteintes. Une senteur de choses brûlées l'avaient décidé à arrêter. L'obscurité complète, malheureusement, ne lui avait pas permis de voir les limites de la route. L'automobile s'était engagée dans le fossé. Un garage se trouvait à environ ¼ de mille. Le chauffeur allait quérir les services du garagiste quand les policiers procédèrent à son arrestation.

Pour compléter sa défense, le prévenu affirme — et toute sa déposition l'établissait — qu'il était affecté d'un défaut d'élocution : il hésitait toujours en parlant.

Cet automobiliste est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE d'avoir conduit son véhicule alors que ses facultés étaient affaiblies par l'alcool ?

**NON-COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu à Sherbrooke, aux Sessions de la Paix, au cours du mois de juillet 1958.**

ROBERT MILLET, B.A.

## XVI — Le secret des ruines

SUBITEMENT, huit jours après, et au milieu des excitations les plus incroyables de l'opinion publique, une nouvelle circula en ville et vint faire une diversion à la grande émotion que causait aux Bordelais l'accusation portée contre un homme dont l'honorabilité était avérée.

Des paysans de Gradignan, une petite commune voisine de Talence où est situé un sanctuaire de dévotion, affirmaient que la Vierge leur était apparue deux nuits de suite.

Elle ne leur avait pas parlé, mais, à coup sûr, c'était bien elle, avec ses cheveux blonds flottant sur ses épaules, toute vêtue de blanc, glissant comme un fantôme mystérieux derrière les arbres d'une petite garenne, tout près des ruines du vieux château d'Ornon.

Romain Bon, toujours en éveil, se dit que, peut-être en cherchant bien, il allait découvrir dans cette apparition gracieuse quelque proche parente de Juliette Villandraut.

Le lendemain matin, sans avoir prévenu personne, il se transporta donc sur les lieux avec M. de Gerdones et le greffier.

Il avait pris ses renseignements détaillés sur le pays, il laissa sa voiture à l'entrée du village, et se dirigea tout droit vers un petit chemin situé sur la place à gauche de l'église, quand on arrive de Bordeaux.

Les trois hommes marchèrent vingt minutes environ, le procureur et le juge en avant, le greffier suivant respectueusement à distance.

Ils arrivèrent ainsi tous les trois à un petit hameau, ou plutôt à une agglomération de cinq ou six échoppes, toutes plus pauvres les unes que les autres, en dépit des jardinet fleuris de roses, de gueules de lion et d'iris, qui égayaient les devants de porte.

Deux ou trois vieilles femmes montrèrent aux seuils des portes leurs visages curieux.

Romain Bon avisa celle dont la physionomie respirait le plus de franchise et d'intelligence.

Il commença par lui glisser une pièce blanche dans la main.

— Sommes-nous loin ici des ruines d'Ornon ?

Les paysannes tressaillèrent.

— C'est à deux pas, monsieur, dit la vieille.

— Ah ! Et peut-on les visiter ?

— Rien n'empêche. Vous n'avez qu'à faire encore quelques mètres sur la route, vous verrez une petite garenne, vous entrerez dedans, vous la traverserez, vous trouverez d'abord une chapelle, puis tout de suite après de l'eau, et derrière l'eau, les ruines.

— Ne pouvez-vous nous accompagner vers les ruines ?

Malgré l'espoir d'une nouvelle libéralité, la vieille femme frissonna de peur.

— Non, dit-elle enfin, jamais je n'en serais capable !...

Romain Bon la regarda avec une expression très étonnée.

— Pourquoi donc ? dit-il.

— Les ruines sont hantées, dit la paysanne d'une voix basse, à peine distincte.

Le procureur sourit.

— Hantée ! répéta-t-il. Allons donc !

— Oh ! c'est très vrai, monsieur. On l'a vu.

— Qui ?

— La grande Catherine, celle qui demeure contre le ruisseau, tout près du château.

— Je serais curieux de le lui entendre raconter à elle-même !...

— Oh ! elle ne se fait pas prier, allez ! Depuis quelques jours, surtout dimanche dernier, il est venu assez de monde !

— Du monde ?

— Oui, monsieur, et du beau. Il y avait des curés aussi, car on avait d'abord dit que c'était la Vierge.

— La Vierge ?... Quelle Vierge ?

— Mais celle du ciel, la mère du Sauveur, pardi !

— Et vous croyez cela, vous ?

— Comme ci, comme ça. Ça pourrait tout aussi bien être quelque dame d'Ornon qui revient demander des prières !...

Romain Bon n'arrivait pas à son but. Evidemment, ces paysannes crédules et peureuses n'avaient pas la moindre intuition de la vérité.

— Voulez-vous nous conduire chez la grande Catherine ? demanda-t-il à la blanchisseuse.

— Oui, monsieur, répondit celle-ci avec autant d'empressement qu'elle en avait mis peu à vouloir l'accompagner vers les ruines.

Le greffier était resté dehors ; il tremblait, quelques paysans lui ayant raconté à lui aussi que l'on avait vu ces jours derniers des revenants dans le bois.

Romain Bon lui fit un signe, et il suivit, à quelques pas en arrière, les deux magistrats et la blanchisseuse.

On marcha, en effet, quelques secon-

tail et laissaient frissonner à la brise tiède leurs ramures foncées des chênes et des ormes.

— A qui appartient cette maison ? demanda Romain Bon.

— A Mme Loubès, répondit la blanchisseuse.

— Qui est cette madame Loubès ?

— Une marchande de lait fort riche. Elle a fait arracher les vignes qui étaient mortes, elle a tout mis en prairies, car, ici, partout c'est humide, et l'herbe vient bien ; puis elle y a installé une dizaine de vaches, et elle y fait du fameux beurre, sans compter tout le lait qui se vend le matin à Bordeaux.

— C'est une paysanne, cette femme-là ?

— Elle ne travaille plus la terre, mais elle le faisait autrefois, du temps de défunt son mari.

— Y a-t-il longtemps qu'elle a cette propriété ?

— Douze ans, à peu près.

— A qui l'a-t-elle achetée ?

— A M. Villandraut.

Romain Bon, malgré son aplomb, sur-sauta violemment.

— Quel M. Villandraut ? demanda-t-il.

*Le directeur de la prison de Sing Sing entre dans la cellule d'un condamné à perpétuité et lui dit :*

*— Vous, le 2514, arrangez convenablement votre lit, le gouverneur de l'Etat doit venir demain dans votre cellule.*

*— Pas possible, s'écrie le détenu, on s'est enfin décidé à le coffrer.*

\* \* \*

*Un Américain visite un château anglais guidé par un vieux serviteur de la maison qui, lui désignant un portrait, explique :*

*— Si William, fondateur de la famille.*

*— Oui, mais qu'est-ce qu'il a fait ? demande le touriste.*

*— Mais, dit le guide, c'est lui qui a fondé toute la famille.*

*Alors, l'Américain, agacé :*

*— Oui, oui, je sais, vous l'avez déjà dit. Mais qu'est-ce qu'il faisait pendant la journée ?*

\* \* \*

*Un businessman américain qui s'est acheté un avion à réaction pour ses déplacements fait un tour du monde touristique.*

*— Là, au-dessous de nous, dit le pilote après quelques heures de vol, c'est la France.*

*— Pas de détails, je vous prie, répond l'homme d'affaires, montrez-moi seulement les continents.*

\* \* \*

*Deux hommes, qui ont beaucoup fait honneur aux breuvages servis dans une surprise-party, devisent gaiement :*

*— Vous voyez, dit l'un d'une voix pâteuse, ces deux jeunes femmes là-bas ? Eh bien ! la grande brune c'est ma femme et la petite blonde, c'est ma maîtresse.*

*Alors, l'autre lui répond très tranquillement :*

*— Tiens, c'est drôle, moi c'est le contraire !*

des à peine, sur la route, et l'on ne tarda pas à voir à gauche une garenne composée de chênes et d'ormeaux.

A travers le sous-bois bien nettoyé, on apercevait une petite construction blanche, à toit ogival, qui se dressait, élégante et coquette, au-dessus de quelques marches : c'était la chapelle.

Les ruines, placées dans le bas-fond, ne se distinguaient pas de la route.

Néanmoins, avec un geste de terreur, la paysanne étendit le bras :

— C'est là, dit-elle en claquant des dents.

Romain Bon s'arrêta et considéra un instant les lieux.

Vis-à-vis de la garenne, sur la route même, il y avait un élégant portail de fer aux volutes rouillées par le temps.

Deux haies de lauriers, de roses du Bengale et d'églantines partaient de chacun de ses côtés et avaient l'air d'enclore un jardin tout fleuri.

Une maison blanche, une chartreuse avec un perron de quelques marches, apparaissait au bout d'une allée droite, assez large, entourée de deux plates-bandes encombrées d'amarantes, de rosiers, de pétunias et de pois de senteur. Deux accacias ombrageaient le por-

— Mais le mari de Mlle Céline de Chenaisy, monsieur ; cette propriété appartenait à sa mère, la défunte madame, une bien brave femme.

— Vous l'avez connue ?

— Oh ! beaucoup, monsieur, elle habitait souvent ici, où elle était née, et même Mlle Juliette, la fille de sa fille, y a été élevée.

— Ah ! elle y a été élevée ?

— Vous la connaissez, monsieur ? demanda à son tour la paysanne, frappée malgré elle de l'agitation que ses explications causaient au procureur.

— Oui, répondit celui-ci, beaucoup.

— C'est une bien jolie demoiselle !

— Charmante, fit le magistrat impatient, mais se contenant de peur de couper court à la précieuse conversation. Dites donc, ma bonne, est-ce que Mlle Villandraut revenait ici depuis que cette petite maison était vendue ?

— Non, monsieur ; mais jusqu'à la mort de la pauvre madame, elle y passait tous les étés.

— Quel âge avait-elle à la mort de sa grand-mère ?

— Six ans à peu près. Elle était toute petite, toute frêle, mais agile et espiègle, comme un petit écureuil.

« Elle courait partout avec sa sœur de lait... fallait voir !... »

— Vous la rencontriez souvent ?

— Oh ! oui, elle venait tous les jours chez nous, là, à côté, où vous êtes entré, monsieur, ou bien au ruisseau ; on lui avait fait une petite baille, et elle lavait à côté de nous, le linge de sa poupée.

« La pauvre madame la laissait courir où elle voulait, elle disait que ça lui faisait le sang. Ah ! par exemple, elle se fâchait quand mademoiselle allait dans les ruines, à cause de l'eau, mais ça n'empêchait pas que la petite masque y était toujours fourrée. »

— C'est à la mort de Mme de Chenaisy qu'on a vendu cette maison-ci ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez jamais revu Mlle Juliette depuis ?

— Une seule fois, monsieur.

— Ah ! quand ?

— Il y a six ou sept ans, mademoiselle pouvait avoir onze ou douze ans, à peu près. Il paraît qu'elle n'était pas heureuse avec sa mère, et qu'elle détestait le couvent où on l'avait mise. Alors un jour, ou plutôt un soir de rentrée, après un jeudi de vacance, comme elle ne voulait pas revenir chez les religieuses, elle s'est tout simplement échappée des mains de la bonne qui la reconduisait, et elle est arrivée ici.

— Ici, en voiture, alors ?

— Non, monsieur, à pied.

— Comment ! une enfant de onze ans a fait à pied les huit kilomètres qu'il y a de Bordeaux à Gradignan, puis les deux kilomètres de traverse, en tout dix !... Ce n'est pas possible !...

— C'est pourtant vrai, monsieur. Et puis, la petite a toujours bien marché.

— Je le crois !... Et à quelle heure est-elle arrivée ici ?

— Vers onze heures ou minuit, on ne sait pas bien.

— Comment ? personne ne l'a vue ?

— Non, monsieur, tout le monde était couché.

— Alors, c'est le matin qu'on l'a trouvée !

— Pas davantage. A Bordeaux, quand la bonne est revenue chez Mme Villandraut dire qu'elle avait perdu mademoiselle, vous comprenez les transes de la pauvre mère.

« On était allé chez tous les amis de madame, personne... au couvent, encore moins ! »

« Alors, on a mis la police en l'air, pensant que mademoiselle, qui était fort gentille, aurait pu être volée par des saltimbanques. »

« M. Augé, le grand avocat, l'ami de défunt M. Villandraut... »

— Défunt ? l'interrompit Romain Bon, M. Villandraut est donc mort ?

— Oui, répondit la blanchisseuse avec assurance, il a décédé à l'étranger, il paraît.

— Bien, continuez.

— Pour lors, M. Augé eut l'idée que mademoiselle était peut-être venue ici, car elle avait conservé un grand amour pour sa campagne, comme elle l'appelait ; elle en parlait toujours, et elle disait que, quand elle serait grande, elle la rachèterait.

Précieusement, le procureur notait chaque parole de la paysanne dans sa mémoire. M. de Gerdones, intéressé, et comprenant le but de son collègue, écoutait de toutes ses oreilles.

— Et elle y était, en effet ? demanda Romain Bon.

— Oui, monsieur. Vers deux heures du matin, M. Augé arriva en voiture avec un autre monsieur ; il commença par nous faire lever, parce que l'ancienne maison de Mme de Chenaisy n'était pas habitée en ce temps-là.

« Il nous demanda si nous avions vu la petite, et sur notre réponse que non, il vint tout droit ici. »

« Nous le suivions, car tout le monde était révolutionné à cette idée que mademoiselle avait pu être volée. »

« A travers le portail, au clair de lune, on vit un paquet blanc sur le perron.

« M. Augé fit signe de ne pas faire de bruit, afin de ne pas réveiller mademoiselle, si c'était elle, et si elle dormait.

« Il ouvrit le portail, qui n'était que poussé, et arriva tout doucement contre la maison.

« C'était bien elle, en effet.

« Elle s'était endormie sur la pierre, sa tête sur son petit bras; mais son sommeil était agité, très agité même; elle sanglotait, et dit devant nous à deux reprises: « O grand-mère!... grand-mère, reviens donc!... »

M. de Gerdonnes avait les larmes aux yeux. Le procureur, impassible, demanda encore:

— Alors, M. Augé l'a ramenée à sa mère?...

— Il paraît que oui, monsieur. On l'a dit à ma fille.

« On lui a raconté aussi en même temps que mademoiselle avait fait le coup, tant elle détestait le couvent, et puis également parce que Madame sa mère la rendait très malheureuse.

— Elle n'est jamais revenue ici depuis?

— Jamais, non, monsieur.

Romain Bon, comme s'il eût fini d'examiner les lieux, marcha naturellement en avant.

Une prairie avait succédé au petit bois.

— Est-ce loin? demanda le procureur.

— Ici, dit la paysanne.

Et, abandonnant le chemin vicinal, elle entra dans un petit sentier fleuri, plein de marguerites, de pervenche et de violettes sauvages.

Bientôt, on arriva devant une petite claire-voie en bois; un grand ormeau l'ombrageait de ses branches centenaires.

A l'aspect des étrangers, un chien roux s'élança en aboyant furieusement, les muscles de l'échine et des côtes raidis par la colère.

— Chut! Milord! ici! dit la vieille en marchant vers lui.

Le chien, calmé par cette voix connue, regagna sa niche, la queue entre ses jambes, tandis qu'une jolie paysanne de vingt ou vingt-deux ans apparaissait sur le seuil d'une échoppe tout aussi pauvres que celles du hameau.

— C'est toi, Mimi? dit la blanchisseuse; où est ta mère?

— Au ruisseau, moi, je suis revenue voir où en est la soupe pour les hommes, et la tremper.

— Va la chercher, ces messieurs veulent lui parler.

La jeune femme offrit des chaises aux visiteurs, puis partit en courant.

Son absence ne fut pas longue, le ruisseau, dont on entendait l'eau claire courir sur les cailloux, étant tout proche.

Une autre paysanne, sa mère, la suivait en clochant un peu, ses membres étant déjà ankylosés par l'humidité perpétuelle dans laquelle les blanchisseuses vivent aux environs de Bordaux, où elles lavent non pas par terre au bord des ruisseaux ou des rivières, mais bien dans des petits baquets placés au milieu de l'eau elle-même.

— Catherine, lui dit en patois la paysanne qui avait accompagné les magistrats, ces messieurs étaient venus pour voir les ruines, ça ne m'a pas fait plaisir de les conduire, et je leur ai dit l'histoire. Ils voudraient que tu la leur racontes toi-même, parce qu'ils prétendent comme ça que c'est des imaginations.

— Des imaginations, non, répondit M. de Gerdonnes, qui, Bordelais de naissance, comprenait l'idiome des paysans, mais on n'a pas vu la Vierge, à coup sûr, comme on le raconte.

— Pouvez-vous dire ce que vous sa-

vez? demanda à son tour Romain Bon avec la voix la plus onctueuse qu'il put trouver.

Catherine ne faisait pas autre chose depuis huit jours, et elle était d'autant plus complaisante qu'elle savait que son récit lui avait déjà rapporté.

— Pour lors, commença-t-elle aussitôt, c'était au commencement de l'autre semaine...

— Vous ne pouvez pas mieux préciser que cela? l'interrompit le procureur.

— Si, monsieur, c'était dans la nuit de mardi à mercredi; il avait fait très chaud dans la journée, et depuis le soir il y avait des éclairs.

« Vers deux heures, j'ai eu peur que l'orage n'éclatât tout à fait, je me suis levée rapport au linge qui était dehors...

— Je croyais que vous le rendiez le lundi, demanda Romain Bon.

— Faites excuse, monsieur, c'est Bernardine qui le rend le lundi, répondit-elle en désignant la paysanne du petit hameau, nous, nous le rapportons le jeudi.

« Or, comme il fallait le plier le mercredi, s'il avait été mouillé pendant la nuit, nous n'aurions jamais eu le temps de le relever, alors, je n'ai pas hésité et j'ai sauté par terre.

« Mon homme, qui est cantonnier, était fatigué, je n'ai pas voulu qu'il vint avec moi, mais j'ai appelé ma fille.

— Qui est mariée aussi?

— Oui, monsieur, mais son homme est jeune, alors ils se sont levés tous les deux.

« Dans la grande prairie qui est là, fit-elle en désignant du doigt le pré devant lequel les magistrats avaient déjà passé et qui longeait la garenne jusqu'aux ruines, nous avions du linge, beaucoup de linge même.

« Nous nous sommes mises à le ramasser, ma fille et moi, tandis que mon genre le rapportait à la maison sur une brouette.

« La lune s'était levée et éclairait assez pour voir au loin.

« Tout à coup, alors que je croyais avoir fini, il me sembla que j'avais laissé une pièce blanche, du côté du bois.

« J'y allai seule.

« Mais, à peine arrivée, je poussai un grand cri.

« C'était une femme, qui était debout contre un arbre.

« Une femme, je me trompe, la Vierge peut-être, ou bien à coup sûr un revenant.

« Elle avait les mains jointes, de beaux cheveux blonds répandus sur ses épaules, elle était habillée de blanc et avait la figure aussi blanche que sa robe.

« Je suis tombée à genoux, et je me suis mise à réciter un *Ave Maria*.

— Et pendant ce temps, demanda Romain Bon, qu'est devenue l'apparition?

— Il m'a semblé qu'elle souriait en étendant les mains sur moi, mais je n'en suis pas sûre, tant j'étais troublée.

« Quand la voix m'est revenue, j'ai poussé un grand cri; alors la Vierge est partie, mais tout doucement.

— Où est-elle allée?

— Derrière les arbres, du côté des ruines.

— Vous êtes seule à l'avoir vue?

— Le premier soir, oui; quand ma fille est arrivée, elle était déjà partie. Mais pas le second, par exemple...

— Comment! l'apparition s'est montrée deux jours de suite?

— Oui, monsieur, pour sûr.

— Voyons, racontez-nous encore cela.

— Eh bien! monsieur, vous comprenez la révolution que ça nous a fait quand j'ai raconté ce que j'avais vu...

« Mon homme, qui n'est pas guère croyant, disait que j'avais rêvé...

« Alors, la nuit après nous nous sommes tous levés à minuit et nous sommes descendus vers la garenne.

« Le fantôme était à la même place!

— Votre mari l'a vu également?

— Oui, monsieur, même qu'il lui a couru dessus avec une fourche qu'il avait apportée, malgré les cris de ma fille qui disait que ça allait nous porter malheur.

— Et puis... qu'est-il arrivé?

— L'apparition est partie, mais sans marcher, en glissant, ce qui prouve bien que c'était la sainte Vierge; elle est allée du côté de la chapelle.

« Mon homme courait toujours après, et mon genre derrière.

— Et vous, où étiez-vous?

— A genoux, au bord de la prairie, à prier la sainte Vierge de leur pardonner leur sacrilège.

— L'ont-ils atteinte?

— Non, monsieur, elle a tourné, paraît-il, derrière la petite église, puis elle est allée du côté du château et a disparu tout à coup.

— Pourquoi votre mari n'a-t-il pas continué à la suivre?

— Dame! monsieur, les fossés sont pleins d'eau et trop larges pour qu'on les saute comme ça.

— Et il n'y a pas de pont pour aller dans les ruines?

— Il y en avait un autrefois, mais le milieu est écroulé et personne n'oserait y passer dessus.

— Vous n'avez plus revu l'apparition depuis?

— Non, monsieur, et cependant, nous avons veillé toutes les nuits; mais elle reviendra peut-être.

— Ce n'est pas probable, conclut le procureur.

Puis, se levant:

— Quel est le chemin des ruines? demanda-t-il aux paysannes.

— Le plus court, monsieur, est de traverser la prairie.

— Voulez-vous m'y conduire?

— Pas moi, monsieur, je n'ai jamais aimé aller de ce côté; mais, à ma fille, ça lui est égal.

Le procureur se retourna vers la jeune femme.

— Est-ce vrai? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, les ruines, ça me connaît. Quand j'étais petite, j'y étais toujours dedans avec Mlle Juliette et Marie Chastenay, la soeur de lait de mademoiselle.

— Eh bien, alors, venez.

Le procureur quitta la chaumière; M. de Gerdonnes l'imita, et tous les deux, suivis de la paysanne, se dirigèrent vers la garenne.

Après avoir franchi la haie, ils se trouvèrent dans la prairie, faisant envoler sous leurs pas une nuée de moineaux qui portaient avec des cris aigus.

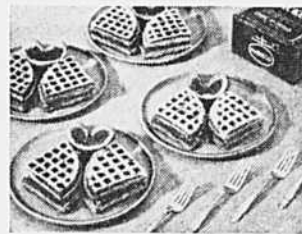
— Menez-nous à l'endroit où le fantôme vous est apparu, demanda Romain Bon à la jeune femme.

— C'est ici, monsieur, dit-elle en désignant le bout de la garenne qui arrivait mourir devant eux.

— Peut-on arriver aux ruines en marchant de ce côté? l'interrogea encore le magistrat.

— Oui, monsieur, suivez-moi.

Romain Bon fit avec la paysanne le tour des fossés, et après un long temps d'un sérieux examen, il revint dans la



## Cuisine ... pour vous et pour moi

par GISELE PAPINEAU

### CHOU-FLEUR CROUSTILLANT EN SALADE

- 1 enveloppe de mélange pour vinaigrette à la Canadienne
- Vinaigre, eau, huile
- 1½ tasse de chou-fleur cru coupé en tranches fines
- 2 tomates, coupées en dés
- ¾ tasse de vinaigrette à la Canadienne
- 1 c. à thé d'oignon râpé
- 2 tasses de laitue grossièrement hachée
- 1 tasse d'épinards grossièrement hachés
- Sel et poivre (facultatif)

Préparer la vinaigrette comme on le demande sur l'enveloppe. Faire mariner le chou-fleur et les tomates dans ¾ tasse de vinaigrette pendant 1½ à 2 heures. Egoutter; garder la vinaigrette. Mélanger le chou-fleur et les tomates avec l'oignon râpé, la laitue et les épinards, retourner légèrement. Ajouter du sel et du poivre au goût et, si désiré, ajouter un peu de la vinaigrette que vous avez gardée.

### TARTE AUX FRUITS A L'EUROPEENNE (10 à 12 portions)

- CROUTE :
- 2 tasses de farine à pâtisserie tamisée
- ¼ tasse de sucre en poudre

- 1 c. à thé de poudre à pâte
- ¼ c. à thé de sel
- ½ tasse de beurre
- 1 oeuf, bien battu

#### GARNITURE :

- ½ tasse de sucre
- 2 c. à table de fécule de maïs
- ½ tasse d'eau
- 1 tasse de jus d'orange
- 1 c. à table de jus de citron
- 1 c. à table de beurre
- 2 boîtes de 16 onces de moitiés d'abricots, égouttés ou environ 24 moitiés d'abricots frais, pochés dans un sirop

Tamiser les ingrédients secs. Y couper le beurre finement à l'aide de couteaux, ajouter l'oeuf pour obtenir une pâte. Presser dans un moule ondulé, style européen. Cuire à four modéré (350° F.) jusqu'à ce que légèrement doré, environ 15 minutes. Démouler et laisser refroidir sur la table.

Mêler le sucre et la fécule de maïs dans une casserole, ajouter l'eau et le jus d'orange et cuire jusqu'à épaississement et transparence. Ajouter le jus de citron et le beurre et refroidir. Verser par cuillerée la moitié de ce mélange dans la croûte et laisser prendre. Disposer les fruits sur la garniture et recouvrir du reste du mélange. Laisser refroidir parfaitement au moins quatre heures. Servir avec de la crème fouettée.

## DALE CARNEGIE



## VOUS CONFIE...

## Quelques conseils pour garder le bonheur au foyer

## VI — Si vous voulez être heureux, ne négligez pas de faire ce qui suit

Le grand musicien Walter Damrosch et sa femme forment un des couples les plus notoirement heureux que l'on connaisse.

Leur secret ?

C'est Mrs. Damrosch qui nous le confie : « Il est capital, naturellement, de bien choisir son partenaire. Mais, ensuite, ce qui compte le plus, c'est la courtoisie réciproque des deux époux. Qu'on aimerait voir les jeunes femmes traiter leurs maris avec la même considération qu'elles accordent aux étrangers !... Un homme fuira toujours une épouse acariâtre... »

Le manque de courtoisie tue l'amour. Chacun sait cela, et pourtant nous sommes plus polis envers les indifférents qu'envers les membres de notre famille.

Il ne nous viendrait jamais à l'idée d'interrompre un invité pour lui dire : « Grands dieux ! vous n'allez pas encore raconter cette vieille histoire ! » Nous ne nous permettrions jamais d'ouvrir sa correspondance, ou d'insister pour connaître ses secrets personnels.

Dorothy Dix disait encore : « C'est un fait paradoxal, mais vrai, que les seules personnes qui nous disent jamais des paroles mesquines, insultantes ou cruelles, soient précisément les membres de notre famille, les êtres qui nous sont les plus proches et les plus chers. »

« La courtoisie, disait un écrivain, est cette qualité qui nous pousse à détourner les yeux de la grille en ruine pour les porter plus loin, sur les fleurs du jardin. »

La courtoisie est aussi nécessaire au mariage que l'huile au moteur.

Je sais un romancier qui craignait tant de peiner les siens qu'il se gardait bien de laisser paraître ses sentiments devant eux, les jours où il se sentait déprimé ou soucieux. « A quoi bon disait-il, leur infliger ma mauvaise humeur ? »

Hélas ! ce n'est pas ainsi qu'agit l'individu moyen. S'il manque une affaire, s'il reçoit un savon de son patron, s'il a la migraine ou s'il rate son train, il peut à peine attendre son arrivée à la maison pour déverser sa bile.

En Hollande, on doit laisser ses chaussures sur le seuil avant d'entrer. Que ne suivons-nous l'exemple des Hollandais et que ne déposons-nous nos soucis derrière la porte de notre logis ?

William James écrivait : « Nous sommes tous affligés d'une insensibilité particulière à l'égard de certaines personnes... »

Que cela est vrai ! Combien, parmi nous, qui n'oseraient élever la voix devant un client, un collègue, trouvent tout naturel d'interpeller leur femme sur un ton impérieux ou brutal. Et, pourtant, leur bonheur dépend infiniment plus de l'harmonie de leur ménage que de la réussite de leurs affaires.

Un homme ordinaire heureux dans son foyer est infiniment plus comblé qu'un génie vivant dans la solitude. Tourguenief, le grand écrivain russe, était célèbre dans le monde entier. Cependant, il disait : « je donnerais

tout mon art et tous mes livres pour la douceur de savoir qu'une femme, quelque part, s'inquiète parce que je suis en retard pour le dîner. »

Au fond, quelles sont les chances de bonheur dans le mariage ? Comme je l'ai déjà dit, Dorothy Dix prétend que la bonne moitié des unions sont malheureuses. Mais le docteur Paul Popenoe n'est pas de cet avis. Il déclare : « Un homme a beaucoup plus de chances de réussir dans le mariage que dans toute autre entreprise. Par exemple, sur l'ensemble de ceux qui prennent un commerce d'alimentation, 70% font faillite, tandis que, sur la totalité des ménages, on en trouve 70% qui sont satisfaisants. »

De tout ceci, Dorothy Dix tire la morale suivante :

« Par rapport au mariage, la naissance n'est qu'un simple épisode de notre vie, et la mort un banal incident. »

« Les femmes se demanderont éternellement pourquoi leurs époux ne font pas autant d'efforts pour s'assurer un foyer heureux que pour réussir dans leur profession ou leur commerce. »

« Une femme satisfaite, un foyer harmonieux sont plus nécessaires au bonheur de l'individu qu'une fortune d'un million de dollars. Cependant, on ne voit pas un homme sur cent s'appliquer à faire de son mariage un succès. Il laisse au hasard la chose la plus importante de son existence. Et la femme ne parvient pas à comprendre pourquoi l'homme ne la traite pas avec tact et diplomatie, quand son propre intérêt lui commande de le faire. »

« Celui-ci n'ignore pourtant pas que, traitée avec l'habileté et les égards voulus, une épouse fera n'importe quoi et se privera de n'importe quoi. Quelques faciles compliments suffiront à faire d'elle la plus économe et la meilleure des ménagères. Si son mari lui dit que sa robe de l'an passé lui sied à ravir, elle ne voudra pas la troquer contre la dernière création de Paris. Enfin, elle est capable de garder les yeux clos sous ses baisers jusqu'au point de devenir aveugle comme une taupe, et il n'est pas de meilleur argument pour lui fermer la bouche qu'un baiser. »

« Oui, tout cela, il le sait. Et elle sait qu'il le sait. Ne lui a-t-elle pas révélé elle-même tous ces secrets ? indiqué la meilleure manière de l'influencer ? C'est pourquoi elle se sent tour à tour furieuse et découragée en voyant qu'il préfère l'irriter et se quereller avec elle, et payer la rançon de cette attitude en repas médiocres, en gaspillage domestique, en toilettes et en cadeaux, plutôt que de la flatter un peu et la traiter comme elle supplie d'être traitée ! »

## VII — Les "Illettrés" du mariage

Le Bureau de l'Hygiène sociale adressa une fois à des milliers de femmes mariées un questionnaire sur leur vie intime, qu'elles étaient priées de remplir très franchement, et anonymement, bien entendu. Le résultat de cette enquête fut une révélation stupéfiante sur la misère de leur vie sexuelle. Après avoir examiné toutes ces répon-

ses, l'auteur de l'enquête, un docteur, publia sans hésitation sa conviction que la plupart des divorces sont dus au désaccord sexuel.

Un autre docteur, Mr. G. V. Hamilton, confirme cette découverte. Pendant quatre ans, il a observé la vie conjugale de deux cents sujets, cent hommes et cent femmes. Il leur a posé environ quatre cents questions qui l'ont éclairé sur tous les côtés du mariage. Ces recherches furent considérées comme si importantes au point de vue social qu'elles furent financées par un groupe de philanthropes connus. Le résultat de cette étude forme le sujet d'un livre intitulé : *D'où vient la discordance conjugale ?* par le docteur G. V. Hamilton et Kenneth Macgowan.

« Seul un psychiatre aux vues tendancieuses oserait affirmer que la principale cause de discordance dans le mariage est la mésentente sexuelle. Toutefois, il faut bien reconnaître que les divergences qui proviennent d'autres sources perdraient bien souvent leur acuité si les rapports sexuels étaient satisfaisants. »

De son côté, le docteur Popenoe, qui est une des autorités les plus compétentes sur le mariage, assure que le désaccord est généralement dû aux causes suivantes :

- 1° Manque d'harmonie sexuelle ;
- 2° Divergences d'opinions sur l'emploi des loisirs ;
- 3° Difficultés financières ;
- 4° Anomalies mentales ou physiques.

Notez bien que la question du sexe vient en premier lieu et que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, les soucis d'argent n'arrivent qu'au troisième rang.

Toutes les autorités compétentes en la matière s'accordent à reconnaître l'absolue nécessité de l'accord sexuel. Le juge Hoffman, du tribunal de Cincinnati, qui a étudié des milliers de drames conjugaux, annonçait il y a quelques années : « Neuf divorces sur dix sont dus à la mésentente sexuelle. »

Un autre psychiatre célèbre, John B. Watson, disait : « La question du sexe est, sans contredit, la plus importante de notre vie. Elle est la source de la plupart de nos malheurs. »

Dans mes classes, j'ai entendu un certain nombre de médecins confirmer ce fait. Aussi, ne trouvez-vous pas pitoyable qu'au vingtième siècle, dans l'ère de la science et des découvertes, on voie encore tant de ménages brisés, tant d'existences ruinées par l'ignorance des lois qui régissent le plus profond et le plus naturel des instincts ?

Le Révérend Butterfield, de New-York, pasteur qui a sans doute béni plus d'unions que la plupart des autres ministres du culte, déclare :

« Dès le début de ma carrière, j'ai compris que, malgré leur amour sincère et leurs excellentes intentions, la plupart des jeunes couples qui viennent se présenter devant l'autel sont des « illettrés du mariage ». »

*Des illettrés du mariage !*

Et il continue : « Quand on songe que nous laissons pour une grande part au hasard le très délicat et difficile

garenne, du côté de laquelle se voyait le pont, en effet, aux trois quarts écroulé, dont avait parlé la grande Cathérine.

— On ne peut pas entrer dans les ruines par ailleurs qu'ici ? demanda-t-il à la paysanne.

— Je ne le crois pas, non, monsieur.

— C'était le chemin que vous preniez, quand vous étiez enfants, Mlle Villandraut, sa sœur de lait et vous ?

— Oui, monsieur.

— Mais ce n'est pas possible, on ne peut pas passer là-dessus. Ce pont est impraticable même pour des enfants.

— D'abord, monsieur, nous n'étions pas bien lourdes. Ensuite, il était en meilleur état alors qu'aujourd'hui.

Romain Bon, visiblement préoccupé, réfléchissait.

— Vous êtes sûre, absolument sûre, qu'il n'y a pas d'autre issue que celle-ci ? l'interrogea-t-il encore.

— Oui, monsieur, au moins à ma connaissance.

— Alors, comment faire pour pénétrer là-dedans ?

— Moi, dit M. Gerdonnes, je ne m'y aventure pas.

En effet, au milieu du pont, un large vide se voyait, et de chaque côté, de profondes lézardes disaient à quel point il était peu prudent d'ébaucher seulement quelques pas sur les planches pourries.

Mais la paysanne souriait.

— Si monsieur n'a pas peur, dit-elle, il y aura bien un autre moyen de passer.

Le procureur tressaillit.

— Lequel ? demanda-t-il.

— C'est d'aller jusqu'au bas de la garenne chercher un morceau de bois dans les piles qu'on a faites et de le jeter par-dessus.

— Mais vous ne pourrez pas le porter seule.

Elle secoua la tête, et montra dans un sourire ses dents aussi blanches que celles d'un jeune chien.

— Oh ! que si, dit-elle, je lève des corbeilles de linge mouillé, et c'est bien plus lourd.

— Faites vite, alors, dit Romain Bon avec impatience, le temps passe rapidement.

Elle disparut en courant.

M. de Gerdonnes, assis sur un tronçonneau, considérait en artiste les murs écroulés et les remparts démantelés, tandis que son collègue, l'esprit et les sens tendus vers une pensée unique, se demandait : y est-elle ?

Tout à coup, un indéfinissable bruit se fit entendre, un craquement très doux, ou un frôlement assez fort.

Romain Bon se leva précipitamment.

— Avez-vous entendu ? dit-il à M. de Gerdonnes en lui serrant le bras à le briser.

Celui-ci secoua sa main endolorie.

— Oui, fit-il, mais ce n'est pas une raison pour me broyer les os.

— N'est-ce pas le bruit que peut faire une femme en marchant ?

Le juge d'instruction sourit.

— Je ne le crois pas, dit-il ; cela m'a bien plutôt l'air d'être le vol silencieux d'un chat-huant que nous ennuyons, ou le glissement mystérieux de quelque couleuvre habituée, à ces heures-ci, à se chauffer au soleil.

Romain Bon jeta un mauvais regard à son collègue.

Enfin, Mimi apparut au bout de la garenne.

Sur sa tête, où son tablier roulé lui servait de coussinet, elle portait bien d'aplomb une longue pièce de bois.

Un de ses bras retenait le lourd fardeau, sous lequel elle marchait très raide avec un balancement des hanches d'une lascivité extraordinaire.

Mais Romain Bon était à mille lieues de ces pensées et de ces observations.

Il aida la paysanne à se débarrasser

de l'arbre coupé, que bien des hommes n'eussent pu soulever.

— Nous ne pourrions jamais marcher là-dessus, dit-il en voyant l'étroitesse rugueuse du pin qui gisait à ses pieds. Mimi leva les épaules.

— Oh ! que si, dit-elle. D'ailleurs, je passerai la première pour montrer à monsieur comment ça se fait.

Avec une adresse extraordinaire et une force plus grande encore, la paysanne parvint à jeter le bout de l'arbre assez avant sur l'autre rive pour que la fragile passerelle portât d'aplomb et fût solide.

— Vous allez voir, dit-elle.

Et très lestement, en effet, elle passa aussi gracieuse et aussi sûre d'elle qu'eût pu l'être une chèvre sauvage.

— Moi, je reste ici, déclara M. de Gerdones.

« Vous me direz ce que vous aurez découvert, n'est-ce pas, mon cher Bon ?

Et, comme légèrement le procureur hésitait :

— Allez, continua le juge, allez donc ; si vous tombez dans le fossé, j'appellerai au secours.

Cette ironie contenue fouetta plus profondément le procureur que l'eût pu faire le plus insolent des défis.

— Je ne tomberai pas, dit-il froidement.

Et, avec une goutte de sueur à chaque cheveu, mais impassible en apparence, il se hasarda sur l'étriquette passerelle.

Sans autre encombre qu'un battant de cœur à chaque glissade, il arriva sur l'autre rive où l'attendait Mimi.

Ensemble, ils disparurent derrière les murailles branlantes, au milieu de l'inextricable fouillis des ronces, des épines et des lierres.

Seule, une pièce était intacte sous l'effondrement des murailles supérieures.

Un fouillis de ronces en bouchait l'entrée.

Romain Bon, après les avoir écartées sans crainte de mettre ses mains en sang, y entra résolument.

La salle était haute, bien éclairée par des fenêtres aux épais barreaux de fer, dallée de pierres, sans aucune autre couverture que le trou de l'entrée et les fenêtres à travers lesquelles personne certainement ne pouvait s'introduire.

Il ramassa par terre une large pierre détachée de la voûte, et frappa sur les murailles.

Partout le son fut celui de la matité des constructions pleines.

Dépit, il s'assit sur un banc de pierre adossé à la muraille.

— Vous ne connaissez pas d'autre salle que celle-ci ? demanda-t-il à la blanchisseuse.

— Non, monsieur, aucune.

— Quand vous étiez enfant, êtes-vous venue ici quelquefois ?

— Jamais, monsieur.

Il retomba dans ses réflexions.

Puis, tout à coup.

— La soeur de lait de Mlle Villandraut demeure-t-elle toujours dans le pays ? demanda-t-il en relevant son visage tourmenté.

— Oui, monsieur.

— Loin d'ici ?

— Non, monsieur, tout près, au contraire.

— Vous ne pourriez pas aller la chercher ?

— Si monsieur le désire ?

— Certainement.

Puis, glissant une pièce d'or dans la main de la paysanne :

— En passant chez vous, envoyez-moi deux oeufs sur le plat, par qui vous voudrez, dit-il, un bout de fromage si vous en avez, du pain et une bouteille de vin. Il est tard, et je vois que nous sommes dans ces ruines pour longtemps encore, probablement.

— L'autre monsieur déjeunera-t-il ici

également ? demanda la blanchisseuse.

— Informez-vous-en auprès de lui, mais je ne le crois pas ; il aimera sans doute mieux aller prendre son repas chez vous.

M. de Gerdones, en effet, mourait de faim, et il ne se fit pas prier pour suivre la paysanne.

Le procureur resta seul, tandis que Mimi, très enthousiasmée par la vue de l'or, partait avec un redoublement de prestesse et de bonne volonté.

De nouveau, l'amoureux de Micheline se mit à parcourir les moindres recoins, soulevant les ronces, se piquant aux orties, regardant partout, regrettant de n'avoir pas un outil qui lui permit de débayer les endroits les plus encombrés.

A un moment donné, il demeura droit sur ses jambes, les yeux grands ouverts, glacé d'émotion.

Il venait de découvrir quelques marches de pierre, très étroites et encore plus hautes, adossées à un pan de muraille aux trois quarts écroulée.

Sans souci du danger que présentait pour lui un examen ou un sondage dans les conditions particulières où il était, il avisa une barre de fer rouillée et, s'en servant comme d'une pioche,

ces et ces voûtes, que d'elles se détachait un irrésistible aimant qui l'attirait, le passionnait, le clouait au sol, et allait le rendre fou s'il ne le découvrait pas.

### XVII — La salle mystérieuse

DEUX voix jeunes et fraîches qui parlaient à côté de lui le tirèrent de son rêve, si intense qu'il en était douloureux.

C'étaient les deux paysannes, Mimi la blanchisseuse, et Marie Chastenay, la soeur de lait de Juliette Villandraut.

A l'aspect du magistrat, elle rougit jusqu'à la racine des cheveux, et, ses hésitations cessant tout à coup, elle se hasarda à la suite de la paysanne qui lui donna la main.

C'était une gracieuse et jolie fille de dix-neuf ans environ, aux cheveux d'un blond ardent et aux yeux bleus, avec une mise plus soignée et plus coquette que ne l'est d'habitude celle des filles de la campagne.

Elle était couturière, du reste, et ce métier de ville, en lui épargnant d'aller aux champs ou au lavoir, avait conservé l'extrême délicatesse de son teint.

— Vous êtes la soeur de lait de Mlle

— Vous ne l'avez pas revue depuis ?

— Non, monsieur.

— Vous ne l'avez pas revue à Bordeaux, je comprends ; mais ici, à Gradignan ?

— Pas davantage, monsieur, ni à Bordeaux, ni à Gradignan.

— Venait-elle quelquefois ici ?

— Jamais, monsieur, depuis la mort de la grand-mère, la pauvre madame.

— Quand vous étiez enfants toutes les deux, vous vous quittiez rarement ?

— Nous ne nous séparions jamais, monsieur. Nous couchions dans la même chambre, et de toute la journée nous ne nous quittions pas une minute.

— Vous couriez la campagne ensemble ?

— Oui, monsieur, mais nous n'allions pas bien loin. Nous restions autour de la maison, dans la garenne qui est là à côté, ou au ruisseau avec la mère de Mimi ; elle aussi, chez ma mère.

— Mais vous veniez dans les ruines, également.

Marie rougit plus fort.

— On nous l'avait défendu, dit-elle.

— Mais cela ne vous empêchait pas de le faire. C'était même peut-être une raison pour vous faire aimer davantage ces vieilles pierres.

— Peut-être bien... dit-elle en souriant finement comme une fille d'Eve qui connaît déjà la saveur du fruit défendu, ou qui, tout au moins, en devine par avance la douceur.

— Qu'est-ce qui vous attirait donc ici, au milieu de ces décombres qui d'ordinaire font peur aux enfants ?...

— Oh ! Mademoiselle avait de si singulières idées...

— Lesquelles ?

— La pauvre madame racontait qu'il y avait ici un trésor enfoui depuis le temps des Anglais...

— Depuis le quatorzième siècle ?

La jeune fille ouvrit des yeux énormes.

— Je ne sais pas, monsieur, dit-elle, mais la pauvre madame racontait qu'il y avait longtemps, longtemps.

« Elle disait aussi que, si jamais on le découvrait, on trouverait des bijoux magnifiques, ceux des anciennes dames d'Ornon.

« Alors, Mademoiselle, qui était curieuse comme tout, disait toujours : « Allons chercher les bagues ».

— Et vous veniez de ces côtés ?

— Chaque fois que nous pouvions nous échapper, oui, monsieur.

— Et qu'y faisiez-vous ?

— Nous cherchions dans le moindre petit trou.

— Vous n'avez jamais rien découvert ?

— Non, à part beaucoup de serpents ou de chouettes.

— Vous n'avez pas trouvé quelque recoin abandonné et mystérieux ?

Une nouvelle tombée de pourpre s'étendit sur le visage de Marie Chastenay.

Elle hésita visiblement, et d'une voix tremblante, répondit enfin :

— Non, monsieur.

Il n'en fallait pas tant pour mettre en éveil les doutes toujours à fleur de peau du sceptique procureur.

— Vous ne me dites pas la vérité, mon enfant, dit-il de sa voix la plus douce.

Elle baissa la tête, et plus fermement répondit :

— Si, monsieur.

Il fut alors tout à fait convaincu qu'elle essayait de le tromper, et il n'eut plus qu'un but, lui faire avouer ce qu'elle pouvait savoir.

— Laissez-nous, dit-il à la blanchisseuse, j'ai besoin de parler à mademoiselle toute seule.

— Faut-il que je rentre chez nous ? demanda Mimi.

— Non, allez nous attendre de l'autre



— Il m'a dit que je lui rappelais Marilyn Monroe.

il se mit à débayer les décombres autour des vestiges de l'escalier.

Les marches s'enfonçaient dans la terre, mais celle-ci, aussi consistante que du ciment, malgré l'humidité du sol, ne se désagrégeait pas.

— Evidemment, se dit Romain Bon, il n'y a rien dans la terre, c'est l'escalier de quelque tourelle depuis longtemps démolie.

Un bruit se fit entendre du côté de l'arbre que Mimi avait jeté sur le fossé ; il s'y rendit, lui semblant qu'on l'appelait.

C'était, en effet, le mari de la jeune femme qui, revenu de son travail à midi pour dîner, apportait au procureur son modeste repas.

Celui-ci n'avait guère faim, surexcité comme il l'était.

Mais afin de demeurer maître de ses nerfs, il fit un vigoureux appel à son appétit absent, et s'asseyant à l'ombre, sur une pierre, il commença à manger.

Puis, la tête cachée dans ses mains, seul et rempli d'angoisse, le procureur passa plus d'une heure à se demander quelle énigme cachait ce château en ruines.

On eût dit que quelque formidable révélation était ensevelie sous ces ron-

Villandraut ? lui demanda Romain Bon dès qu'elle fut à côté de lui.

— Oui, monsieur, répondit-elle d'une petite voix claire et nette, malgré son apparente timidité.

— Avez-vous conservé des rapports avec elle ?

— Oui, monsieur, très intimes, même ; je l'aime beaucoup.

Elle appuya et ajouta :

— Oh ! beaucoup !

— Y a-t-il longtemps que vous l'avez vue ?

— Non, monsieur.

Le procureur eut dans les yeux une courte flamme.

— Combien ? demanda-t-il.

Elle parut réfléchir quelques instants.

— Pas tout à fait deux mois, dit-elle enfin.

— Comment, deux mois ?... Vous êtes sûre de ne pas vous tromper ?

— Oh ! oui, monsieur ; d'ailleurs, c'est facile à compter.

« Je suis allée à Bordeaux pour le jour de naissance de Mademoiselle lui porter des fleurs de sa campagne, c'est-à-dire de celle où elle a été élevée.

— Oui, oui, je sais... Et c'était... quel jour ?

— Le 19 juin, monsieur.

côté du fossé, au bord de la garenne.

Elle obéit.

— Vous m'avez dit que vous aimiez beaucoup Mlle Villandraut, commença sur-le-champ l'amoureux de Micheline.

Marie Chastenay tressaillit.

— Oui, monsieur, dit-elle vivement.

— Il lui est arrivé un grand malheur. La jeune fille poussa un cri.

— Ah ! Dieu !... fit-elle en sanglotant, pauvre Liette !...

Puis au bout de quelques secondes :

— Sa mère a été assassinée, dit Romain Bon, et elle croit que l'assassin se cache ici, dans les ruines d'Ornon.

« Elle m'a dit : « Marie Chastenay vous amènera dans le seul endroit où il peut être. »

« C'est pour cela que je vous ai envoyé chercher.

Avec la défiance instinctive des paysans, la fillette regardait le magistrat un peu en dessous.

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit ? dit-elle enfin.

— Parce que, dans les émotions qu'elle vient d'éprouver, elle n'y a pas songé.

— Où est-elle en ce moment-ci ?

— Au couvent de Sainte-Marie-des-Neiges, où la soigne son intime amie, Mlle Micheline de Moissac.

— Pourrai-je la voir ?

— C'est bien difficile dans ces circonstances ; mais si vous lui obéissez, cela vous sera compté à coup sûr et vous fera obtenir de pénétrer plus tôt auprès d'elle.

Une dernière hésitation tirailla les traits délicats de la couturière, une dernière lutte se livrait en elle.

— C'est bien vrai, au moins, ce que vous me dites là ? demanda-t-elle encore.

— Puisque je vous l'affirme !... Je n'ai pas l'habitude de mentir... fit le procureur avec un beau geste de dignité première.

« Du reste, ajouta-t-il au bout de quelques secondes, comment saurais-je qu'il y a ici un endroit dont seule avec Mlle Villandraut vous connaissez l'existence, si votre soeur de lait ne me l'avait pas dit elle-même ?

Cette dernière raison parut convaincre Marie Chastenay.

— Venez, dit-elle simplement à Romain Bon.

Le coeur du magistrat battit à l'étouffer.

Sa ruse avait réussi, mais il n'était pas probable que Juliette fût dans les ruines, à moins que sa soeur de lait ignorât complètement sa présence si près d'elle.

La petite couturière repassa sur la légère passerelle, et, de son pas menu et rapide, traversa la garenne en gagnant la limite qui était à l'opposé de la route.

— Où me conduisez-vous ? demanda Romain Bon.

— Venez toujours, dit-elle.

Ils marchèrent ainsi pendant vingt minutes environ.

La campagne était déserte, ils ne rencontrèrent personne.

Bientôt, après avoir quitté le bois et traversé un champ dans lequel le

blé avait été fraîchement coupé, ils se trouvèrent dans un autre petit taillis, mais bien moins soigné que le premier, et où les cépées de jeunes chênes, les fougères gigantesques et les ajoncs épineux formaient d'impénétrables buissons.

Avec une adresse merveilleuse, sans s'accrocher une seule fois aux branches ou aux ronces, Marie Chastenay se dirigea dans ce fouillis avec l'habitude des choses dès longtemps familières.

Devant un monticule couvert de jeunes arbres et de verdure, elle s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle.

La couturière, tout à coup, devint très pâle.

— Vous avez raison, dit-elle, lorsqu'un est entré dans les ruines ces jours derniers.

Romain Bon, poigné de curiosité, regarda attentivement.

Autour du buisson, on voyait les traces visibles de nombreux piétinements.

Marie Chastenay tourna le rocher, et à un endroit où la verdure semblait plus fournie et les ronces plus impénétrables, avec un bâton elle écarta facilement le tout, branches et épines. Un trou béant apparut aussitôt.

L'orifice n'était pas très grand, et l'on voyait tout de suite une pente assez raide s'enfoncer brusquement dans le sol.

— Il faut descendre ici, dit-elle ; baissez-vous pour entrer, mais après, laissez-vous glisser sans crainte, le chemin est en bas.

Elle donna l'exemple la première ; après avoir chagement ramassé ses jupes autour d'elle, la jeune fille s'assit dans le trou et bientôt disparut doucement.

Romain Bon entendit aussitôt comme une petite chute.

— Ça y est, lui cria en même temps d'en bas la soeur de lait de Mlle Villandraut, n'ayez pas peur, faites-en autant.

Il obéit, et après s'être senti quelques secondes dans le vide, il se trouva à deux mètres environ au-dessous, dans un couloir très étroit, mais assez haut, recevant le jour par le trou qui, du bas, ressemblait à une espèce de soupirail.

Deux chemins étaient devant lui, ou plutôt, le boyau se continuait à droite et à gauche.

Sans hésiter, Marie Chastenay prit à gauche.

Le procureur marchait sur ses pas. C'était un couloir soigneusement bâti sous la terre.

Au bout de quelques minutes, les yeux du procureur s'étaient habitués à l'obscurité, à peine éclaircie de distance en distance, par des fentes aménagées dans le haut, mais aux trois quarts bouchées par les ronces, les fougères et les végétations de la forêt.

Bientôt les ténèbres devinrent plus épaisses ; il sembla à Romain Bon que l'humidité se faisait également plus pénétrante et plus glaciale ; il entendait toujours le pas de sa compagne, mais il ne la voyait plus.

[ Lire la suite la semaine prochaine ]

## DALE CARNEGIE VOUS CONFIE... [ Suite de la page 28 ]

ajustement sexuel, nous devrions plutôt nous montrer émerveillés du fait que la proportion des divorces n'excède pas 16%. Il existe un nombre impressionnant d'époux et d'épouses qui ne sont pas réellement mariés. Ils vivent côte à côte dans une sorte de purgatoire.

« Les unions heureuses sont rarement dues à la chance. Comme un édifice bien construit, elles reposent sur des fondations intelligemment et scientifiquement étudiées.

« La satisfaction des sens n'est qu'une des nombreuses joies du mariage ; mais, si cette condition n'est pas réalisée, tout l'édifice du bonheur s'écroule.

« L'ignorance, ou plutôt une connaissance erronée de ces questions doit être remplacée par une éducation appropriée qui permettrait aux futurs époux (et même à ceux qui sont déjà unis) d'envisager objectivement, franchement et scientifiquement, le côté sexuel de leurs relations. »

[ Lire la suite la semaine prochaine ]

## Perfectionnement notable apporté à la télévision

Le marché canadien de la télévision va maintenant bénéficier des avantages considérables d'une invention due à un ingénieur français. Cet appareil a été adapté aux normes de la Télévision canadienne et américaine par des techniciens et ingénieurs canadiens. Il s'agit de l'appareil BEEG qui permet la projection simultanée sur un grand écran (séparé) des images de télévision captées à l'antenne de l'appareil qui fonctionne à la fois comme récepteur et projecteur. Ce perfectionnement élargit d'une façon définitive le champ déjà immense de la télévision. On peut dorénavant prétendre à l'éducation, au divertissement et à l'information grâce à la télévision collective.

BEEG 60, breveté dans plusieurs pays, a déjà fait la preuve de son efficacité et plus particulièrement dans le domaine de l'enseignement. Ce n'est là qu'une des applications de BEEG 60 car, dans un tout autre domaine, celui des sports, nombre de fervents se réjouissent d'assister à leur joute préférée projetée sur un grand écran. Ce sera de nouveau l'occasion de réunions intimes au foyer ou dans les salles communautaires.

L'appareil est toutefois extrêmement simple et facile à opérer. De format et de poids réduits (20" de haut, 15" de large et 26" de long — moins de 60 livres), il est très aisément transportable. BEEG 60 se règle de la même façon qu'un appareil de télévision ordinaire, et la mise au foyer des lentilles s'effectue très facilement au moyen de deux manettes fixées à l'arrière de l'appareil.

Le principe original de son fonctionnement est que l'image reçue par le téléviseur est agrandie et projetée directement sur le grand écran, SANS L'AIDE DE MIROIRS, mais un jeu de lentilles spéciales, une nouvelle technique qui conditionne la qualité excellente de l'image. Celle-ci est projetée sur un écran de 60" de diagonale, soit QUATRE FOIS LA SURFACE DE LA PLUS GRANDE IMAGE DE TELEVISION actuellement sur le marché. De plus — si l'écran est de soie ou de nylon — le déroulement peut également être capté par l'arrière, ce qui permet une meilleure répartition des sièges dans une grande salle, par exemple.

## DANS LE FABULEUX...

[ Suite de la page 7 ]

### Pas de naissances pendant le week-end

Demain, même les faiseurs d'horsoscopes auront vécu :

— Préférez-vous accoucher lundi, mardi ou mercredi ? demandent les médecins à leurs clientes. Et le choix étant fait, l'enfant naît au jour dit. Car il faut ménager le week-end sacro-saint que tout habitant de Mexico qui se respecte va passer au bord de la mer ou à « mi-pente » pour se remettre de l'altitude.

La ligne d'aviation la plus fréquentée du monde est celle qui relie Mexico à Acapulco, sur le Pacifique. Elle bat, pour le nombre de passagers, même celle qui unit New-York à Washington.

L'aviation est devenu un moyen de locomotion banal. L'essence ne coûte pratiquement rien. Les fermiers à vastes sombreros s'y engouffrent avec leurs paniers et leurs cageots à poulets aussi tranquillement que dans un train d'intérêt local. Toutes les cinq minutes un avion décolle pour rallier les moindres villes de province.

Ce Mexique en plein essor vient de trouver un nouveau visage pour le symboliser.

Les dernières élections viennent d'avoir lieu ces jours-ci. Adolfe Lopez, enfant chéri du Parti National Révolutionnaire, a été élu.

Depuis six mois, son nom s'inscrivait à l'entrée de chaque village, sur chaque rocher. Il était peint en lettres de 30 pieds sur le flanc des montagnes qui dominent le pays. La campagne électorale s'est faite un peu à la façon américaine, avec beaucoup de chevauchées, de banderoles, de feux d'artifices, et de femmes à cheval, en pantalon de soie bleu ciel et coiffées de sombreros,

qui venaient attendre leur candidat à sa descente d'avion.

C'était le plus séduisant des candidats, et par chance c'était aussi le plus intelligent et le plus actif. Il l'a emporté sans peine à 80% des voix. Pour la première fois les femmes ont voté. Elles n'étaient encore que quatre millions... Les moeurs espagnoles dominent encore le pays et les hommes qui ont vécu la révolution ou plutôt y ont survécu, estiment que la politique est une question sérieuse, une affaire de spécialistes mâles.

Pour la première fois aussi, les élections avaient été calmes. Il y a une vingtaine d'années, on faisait voter les morts, des batailles rangées opposaient les partisans des diverses opinions, l'on fouillait les poches des blessés pour arracher leur bulletin de vote et les touristes passaient cette journée noire à attendre la fin de la tourmente derrière les vitres de leur hôtel. Cette année, on comptait un seul mort pour cause d'élection sur toute l'étendue de la République, et encore s'agissait-il d'un accident.

Ce Mexique que l'on imagine toujours en train de tirailler dans toutes les directions est, en définitive, le pays le plus pacifique du monde. Il pense à son pétrole, à son soufre, à ses mines d'argent, il agrandit sa maison, restaure ses églises baroques, les plus belles du monde, et ignore la course aux armes nucléaires. Il a gardé aussi une chose plus rare encore, le sourire que le monde semble avoir oublié.

Aussi, si vous interrogez par hasard un étranger : « Il y a longtemps que vous êtes ici ? », la réponse arrive, toujours la même : — « J'y étais venu pour trois mois il y a 10 ans (ou 15 ou 20), j'y suis resté ».

## L'HOMME LE PLUS RICHE... [Suite de la page 13]

sionnistes français : Monet, Renoir, De-gas, etc.

A côté, on trouve de merveilleuses tapisseries de Beauvais et des Gobelins, dessinées par François Boucher, des tapis précieux de la Savonnerie, des objets géorgiens en argent d'un prix inestimable; des sculptures romaines et grecques, parmi lesquelles quelques-unes des célèbres statues de marbre d'Egine; la plus riche collection de meubles et objets d'époques Louis XV et Louis XVI existant en Amérique.

A propos de cette collection de commodes, coffres, secrétaires, armoires, des XVIIe et XVIIIe siècles français, le directeur de la célèbre collection Wallace de Londres, Sir James Mann, disait un jour à Getty :

« Nous considérons notre collection comme la première dans ce domaine. Puis vient la vôtre, ensuite celle du Louvre. »

Getty a décrit lui-même en détail dans un petit fascicule sa collection d'oeuvres d'art françaises. Dans ce petit livre qui a paru en 1949 sous le titre *L'Europe au XVIIIe siècle*, en édition privée à Santa Monica, Getty ne ménage pas ses louanges à l'adresse des ébénistes français.

« Les plus beaux meubles, écrit-il, ont été faits au XVIIIe siècle... Ce fut véritablement l'âge d'or de l'ameublement et la France était, dans ce domaine, nettement en avance sur tous les autres pays... »

On relève partout dans le petit ouvrage une sorte de nostalgie contenue pour l'époque délicieuse du Roi Soleil :

« Comparativement à nous, écrit Getty, nos ancêtres goûtaient vraiment la vie en artistes. Qu'ils appartenissent à la noblesse ou à la bourgeoisie, ils trouvaient le temps de jouir de la vie, de lire de bons livres, d'écrire des lettres longues et intéressantes et de savourer des repas bien préparés, agrémentés d'entretiens spirituels. Mais même les couches inférieures de la société vivaient mieux qu'aujourd'hui. Certes, leur existence était plus simple, leurs exigences moins grandes. Ils travaillaient aussi plus qu'aujourd'hui, mais ils trouvaient encore le temps de se distraire par des fêtes et de profiter des plaisirs de la vie... »

### L'"homme d'affaires" transparent derrière le Mécène

Mais lors de l'acquisition de ces trésors, Getty n'a jamais perdu de vue le côté des « affaires » de la question. C'est ainsi qu'il a su profiter adroitement de la chute des prix provoquée dans le commerce des antiquités par la grosse crise économique des années 1929 à 1932 pour se procurer des objets de très grande valeur à des prix relativement bon marché.

Il a ainsi pu obtenir auprès de la maison d'antiquités French and Co, de New-York, brusquement plongée dans de graves difficultés financières, un très grand Gobelin de Boucher, affiché 250,000 dollars, pour 60,000 dollars seulement. Il n'existe dans le monde entier que deux exemplaires de cette oeuvre d'art qui se trouvait en dernier lieu en possession de la famille royale du Portugal.

Lorsque, par la suite, au cours des années 1933-34, les prix des objets d'art remontèrent considérablement, Getty s'abstint d'acheter pendant des années. Ce n'est qu'en 1937, au moment où ils baissèrent à nouveau qu'il reparut sur le marché international de l'antiquité.

« Je me suis encore demandé, écrit plus tard Getty, à quoi tiennent ces changements de prix et si la baisse allait continuer, car, poursuit-il, en me constituant une collection, j'obéissais

non seulement à mon penchant pour l'art, mais également au souci de faire un placement sûr. Je n'avais nulle envie d'acheter des objets qui se révéleraient par la suite invendables. »

Les connaisseurs en oeuvres d'art qui ont été souvent en rapports avec Getty ont toujours été surpris par tout ce que ce riche Américain, contrairement à la majorité de ses compatriotes, savait de l'histoire des objets qu'il achetait. Getty s'est fait une règle de ne jamais faire aucune acquisition sans s'être auparavant renseigné à fond sur les propriétaires précédents et les raisons pour lesquelles les objets ont changé de mains.

### Monter, toujours plus haut

Dans le domaine des lettres, Getty a aussi fait quelque chose. Là encore se laisse deviner sa personnalité complexe et pleine de contradictions.

Trois ouvrages ont été publiés sous son nom. Nous en connaissons déjà deux. Le troisième, écrit en collaboration avec Ethel Le Vane et intitulé *Collector's Choice*, a été récemment traduit en allemand et en français (Plon). Il relate sur un mode expressif et parfois franchement amusant la chasse aux antiquités et aux objets d'art à laquelle Getty se livre depuis des années.

Toutefois, dans le domaine du bel esprit, il est demeuré un amateur : seul l'autre Getty, l'homme du pétrole et

des bateaux-citernes, le propriétaire d'hôtels et l'industriel, est véritablement un homme de métier capable de se mesurer avec n'importe qui.

Et telle est bien son ambition. Il ne connaît pas de repos, il ne sait pas s'imposer de limites. L'agitation qui, en quelque sorte, l'habite, le pousse sans cesse en avant. Plus loin, toujours plus loin et plus haut.

Un des boursiers de New-York qui depuis des mois spéculent sur une fusion éventuelle de toutes les sociétés Getty en une entreprise d'envergure internationale, exprimait parfaitement ce côté du caractère de Getty lorsqu'il déclarait récemment :

« Le meilleur argument en faveur de cette fusion c'est Getty lui-même. Cet homme ne sera jamais en repos tant qu'il existera une Standard Oil et une Shell, plus importantes que lui. Il faut qu'il grandisse et il grandira. »

### Un solitaire et un timide

En dépit de ses immenses richesses, Getty est aujourd'hui un être solitaire, plus sans doute qu'aucun autre multimillionnaire. En proie à une timidité presque malade, il s'isole dans sa tour d'ivoire, n'en laissant approcher aucun de ceux qui ont l'habitude de graviter autour des puissants de ce monde : solliciteurs, journalistes, collectionneurs d'autographes, admirateurs, ou simplement curieux.

Cette timidité est aussi la raison qui a poussé Getty à passer la plus grande partie de sa vie éloigné de son foyer.

« Quand je suis en Amérique, déclarait-il récemment à un de ses amis, les gens me harcèlent encore plus qu'à l'étranger. Chacun veut quelque chose. Comme je n'ai pas le temps de m'occuper d'eux, mais que je ne veux pas les heurter, je préfère vivre loin. »

Il est encore un point sur lequel Getty se distingue essentiellement de ses compatriotes, en particulier des « grands » de la finance : il est doué pour les langues étrangères. En dehors de l'anglais, sa langue maternelle, il parle couramment l'allemand, le français, l'espagnol et l'italien.

Un jour qu'il menait en Arabie une difficile négociation, ses subordonnés ne furent pas peu surpris d'entendre leur chef s'adresser brusquement en un arabe excellent à son partenaire oriental. Il avait, sans en souffler mot à personne, étudié la langue du pays à l'aide d'une méthode sur disques.

Mais, dans toutes les langues, ce qu'il préfère c'est se taire. Il vit, comme peu d'autres grands hommes d'affaires de notre temps, enfermé dans un monde à lui, auquel quelques personnes de choix seulement ont accès.

Si l'on veut vraiment dépeindre d'une façon expressive cet original milliardaire, une image se présente immédiatement à l'esprit : Spoutnik.

Comme ce phénomène fabriqué de main d'homme, Getty évolue sur notre planète : dans les nuages, inaccessible, silencieux et pourtant éblouissant. Bien rarement, un oeil humain l'aperçoit...

(Copyright by Opera Mundi)

## SUR TOUTES LES SCENES

[Suite de la page 10]

atteint par l'intensité même de l'élément comique.

Ainsi entendu, le mot ne circonscrit pas à proprement parler, un genre. Il désigne une essence. Et si l'on se préoccupe de la découvrir, ou de l'isoler parmi les éléments d'une autre nature, il indique l'endroit où, de préférence, elle est située.

Sans doute, des puristes du vocabulaire pourraient contester une telle extension du mot. Elle n'est pourtant pas arbitraire. Elle a même été rendue nécessaire en quelque sorte par les déviations qu'au cours des temps avait subies la notion comédie.

Le destin historique de la comédie a été, en effet, si l'on veut bien y réfléchir, assez étrange bien qu'explicable. Nous voyons chez les Grecs la comédie ancienne fortement constituée en face de la tragédie. Il est impossible alors de se méprendre sur les caractères qu'elle comporte. Sans doute, la fantaisie bouffonne et la fantaisie imprégnée de lyrisme y abondent. Mais le genre possède une teneur élevée de comique pur; et il ne partage cette propriété avec aucun autre. Il est difficile de trouver un genre mieux défini. Puis il se produit, dans l'intervalle de la tragédie et de la comédie, comme l'appel d'un vide. La tragédie traite des héros et des dieux, mais elle ne les accepte qu'après les avoir placés dans des situations particulières, qui ne sont pas flatteuses, et surtout les avoir éclairés d'une lumière spéciale qui est celle du comique. Or les simples humains savent bien que leur existence contient des situations toutes différentes, et que même les témoins de ces situations n'ont pas toujours envie de rire. L'homme ordinaire veut qu'on s'occupe de lui et de sa vie, elle-même ordinaire. C'est alors qu'apparaît la comédie moyenne qui est déjà une sorte de comédie bourgeoise. Le besoin auquel elle répond dicte ses caractères principaux : tendance au réalisme, à l'observation mesurée.

... Ici, je voudrais signaler, au passage, une confusion que les intelligences les plus dis-

tinguées commettent souvent. Elles inclinent à croire, en effet, que l'énergie essentielle de la farce, et par conséquent le « radical » comique dont procède cette énergie, tiennent à une certaine présentation burlesque du genre humain, à une certaine manœuvre du fan-tôche humain par des ficelles bien raides et bien grosses. Pour elles, la farce, et par extension la comédie pure, celle qui déchaîne le rire, est primordialement une affaire de bastonnades, de mornifles, de bonshommes maladroits qui tombent par terre, d'infirmités ou de demi-infirmités qui boitent, bégayent, n'entendent pas ce qu'on leur dit, et entendent ce qu'on ne leur dit pas.

Il n'y a rien de plus faux ou de plus superficiel. Le comique — dans la mesure où il n'est pas téméraire de l'enfermer dans une formule — est d'abord la dénonciation fulgurante de la méchanceté, de la sottise, du mensonge, mensonge social ou vital, dans la nature de l'homme, dans les rapports des hommes entre eux, dans la vie du groupe social. J'insiste sur l'épithète « fulgurante ». Tout le phénomène est lié à la fulguration, autrement dit à l'extrême vitesse... Il faut donc aussi que l'opération ne passe pas par les chemins ordinaires de la pensée abstraite et se développe ailleurs que sur le plan abstrait. Une maxime de moraliste, si dense et mordante soit-elle, si fouettante soit-elle pour une des bassesses une des meneries de la nature humaine, ne produit pas une vraie décharge de comique. Il faut qu'il y ait court-circuit, au sein même de la réalité concrète, dans une situation vécue, entre des gestes et paroles d'hommes bien individualisés, bien présents, corps et âme.

(D'après Jules Romains)  
Rappelons-nous ceci : « La Farce elle-même, par vocation, par nécessité, est profonde ».

### Petite nouvelle sans commentaire

Dans le dernier numéro du *Maclean's*, on pouvait lire ceci à propos de Denyse St-Pierre : « She is as plump as a Canadian apple... » Et pourquoi pas ?

# ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUATRE-VINGT-DIXIÈME ÉPISODE



NOTE, MARCO. TU VAS FILER L'INSPECTEUR GOUREL. S'IL SORT DE L'HÔTEL, LÂCHE-LE. RETROUVE JÉRÔME COMME C'EST CONVENU. VA AU CRÉDIT LYONNAIS ET TÉLÉPHONE-MOI ICI



MAINTENANT QUE NOUS SOMMES TRANQUILLES, M. KESSELBACH, IL FAUT POURTANT BIEN QUE J'AIE L'HONNEUR DE ME PRÉSENTER À VOUS



ARSÈNE LUPIN, GENTLEMAN-CAMBRIOLEUR!



MAINTENANT CAUSONS TRANQUILLEMENT KESSELBACH LE JOUR DE TON ARRIVÉE À PARIS, TU ES ENTRÉ EN RELATION AVEC LE NOMME BARBAREUX, DIRECTEUR D'UNE AGENCE DE RENSEIGNEMENTS CONFIDENTIELS



TU AS CHARGÉ BARBAREUX, LEQUEL AVAIT PRIS LE PSEUDONYME DE "COLONEL" LORS-QU'IL CORRESPONDAIT AVEC TOI À L'INSU DE TON SECRÉTAIRE. TU AS CHARGÉ, DIS-JE, BARBAREUX DE DÉCOUVRIR DANS LES BAS-FONDS DE PARIS UN HOMME



UN HOMME QUI PORTE, OU A PORTÉ LE NOM DE PIERRE LEDUC, ET DONT VOICI LE SIGNALEMENT: TAILLE 1m. 75, BLOND, MOUSTACHES, SIGNE PARTICULIER: L'EXTRÉMITÉ DU PETIT DOIGT DE LA MAIN GAUCHE A ÉTÉ COUPEE



TU SEMBES ATTACHÉ À LA DÉCOUVERTE DE CE PIERRE LEDUC. UNE IMPORTANCE ÉNORME, COMME S'IL POUVAIT EN RÉsulTER POUR TOI DES AVANTAGES CONSIDÉRABLES. QUI EST CET HOMME?



JE NE SAIS PAS

SOIT, MAIS TU AS SUR LUI DES RENSEIGNEMENTS PLUS DÉTAILLÉS QUE CEUX QUE TU AS FOURNIS À BARBAREUX. DEUX FOIS, DEVANT CELUI-CI, TU AS CONSULTÉ DES PAPIERS ENFERMÉS DANS L'ENVELOPPE DE MARC QUIN NOIR



OUI, MAIS CETTE ENVELOPPE EST BRÛLÉE

ET LA CASSETTE QUI EST AU CRÉDIT LYONNAIS? QU'EST-CE QU'ELLE CONTIENT?



LA CASSETTE CONTIENT LES DEUX CENTS PLUS BEAUX DIAMANTS DE MA COLLECTION PARTICULIÈRE



ALLO! C'EST TOI MARCO? ÇA S'EST BIEN PASSÉ? À LA BONNE HEURE... ET QU'EST-CE QU'ELLE CONTIENT, CETTE CASSETTE?

ELLE EST PLEINE DE DIAMANTS, PATRON, JE N'AI JAMAIS VU UN PAREIL TRÉSOR!

# La Route de l'Ouest

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIX-NEUVIÈME ÉPISODE



1. Un soir que le camp était assoupi, M. Martin, père de Roger et de Marie, proposa à ses enfants d'aller faire un tour dans le tunnel que ses hommes étaient à creuser.



2. Là, par plaisir, M. Martin se mit à faire marcher le marteau pneumatique. Tout à coup, quelle stupeur, le pan de rocher s'écrouta et fit voir une profonde caverne.



3. "Ah ça ! s'écria M. Martin, je ne me serais jamais attendu à cette surprise." — "Allons voir ce qu'il y a dedans", ajouta Roger avec enthousiasme. Roger s'introduisit dans l'ouverture.



4. C'était une caverne assez longue, et qui débouchait sur la campagne. Elle était utilisée comme lieu de refuge car on y voyait des barils et des caisses. "La caverne de Mégos !" pensa Roger.



5. Le jeune homme revint vers son père et sa soeur pour les informer de sa découverte. Monsieur Martin pensa aussitôt à un plan ingénieux.



6. Il installerait un système de microphone grâce auquel il pourrait entendre tout ce que Mégos communiquerait à ses hommes et ainsi serait-il au courant d'avance de tous les plans du bandit.



7. Ce fut fait. Le système d'écoute une fois installé, Roger attendit patiemment. Enfin Mégos arriva, suivi de deux hommes. Il leur exposait son projet. "Avec cette bombe, disait-il, je ferai sauter l'entrée du tunnel. Ainsi les ingénieurs comprendront qu'il vaut mieux pour eux payer la somme que nous leur avons demandée."



8. Sur-le-champ, Mégos alla installer la bombe à l'entrée du tunnel tandis que Roger et Marie l'épiaient. Après l'avoir enfouie, le bandit disparut.



9. Dès qu'il fut hors de vue, Roger courut s'emparer de la bombe tandis que sa soeur déblayait l'ouverture par laquelle ils avaient découvert la caverne.



10. "Je crois que cette bombe, il vaut mieux la remettre à Mégos", sourit Roger. Et ce disant, il prit la bombe qu'il lança du côté du refuge des Mexicains.



11. Justement Mégos, content de son exploit, revenait vers la caverne en disant : "Dans quelques minutes, la bombe va sauter."



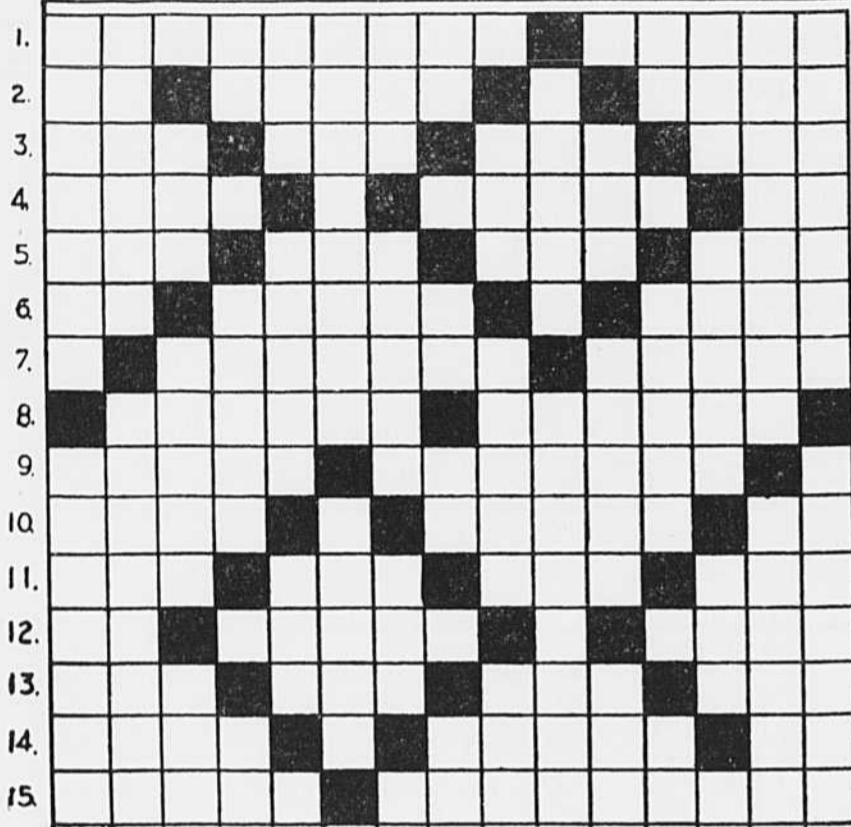
12. Elle sauta, en effet, mais certainement pas là où il l'espérait. Comme il arrivait près de son repaire, la bombe fit explosion. (A suivre)

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

# Les Mots Croisés du "Samedi"

Problème No 1396

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



### HORIZONTALEMENT

- 1—Lieu profond et escarpé. — Placer, mettre.
- 2—Coup de baguette. — Terme de musique qui signifie avec une expression douce. — Ensemencé.
- 3—Tête d'une tige de blé. — Mesure algérienne. — Qui sont à moi. — Unité monétaire bulgare.
- 4—Bande pelliculaire. — Temps accordé pour faire une chose. — Ile de l'Atlantique.
- 5—Mammifères à longues oreilles. — A travers. — Nom vulgaire du thymus du veau. — Genre de liliacées à odeur très forte.
- 6—Symbole chimique du *cérium*. — Petit tonnelet. — Qui se meut avec célérité.
- 7—Panier disposé pour que les poules pondent. — Aplanir avec la doilore.
- 8—Le Rédempteur. — Enveloppes de certains fruits.
- 9—Unité monétaire de la France. — Premiers morceaux que l'on coupe.
- 10—Lieu où l'on bat le grain. — Assister. — Démonstratif.
- 11—Unité. — Dieu suprême des Babyloniens. — Métal d'un gris bleuâtre. — Selle grossière d'une bête de somme.
- 12—Tellement. — Fonte naturelle de la glace. — Instrument de musique, famille des saxophones.
- 13—Sans humidité. — Événement fortuit. — Préfixe qui signifie huit. — Ecorce du chêne réduite en poussière.
- 14—Manière d'aller. — Cap à l'extrémité N.-E. de l'Espagne. — Petit lac du Soudan oriental.
- 15—Lombes. — Hôpitaux pour les lépreux.

### VERTICALEMENT

- 1—Discours préliminaire placé en tête d'un livre. — Déformer et rendre inutilisable.
- 2—Action de ravir par violence. — Tout crin du cou d'un cheval.
- 3—Espace de terre. — Tour surmontée

- d'un fanal pour guider les navigateurs. — Eclat de voix.
- 4—Symbole chimique du *cadmium*. — Serre-fil pour établir le contact électrique. — Dans.
- 5—Une des Cyclades. — Genre de graminacées, connues sous le nom de *millet des oiseaux*. — Bouche.
- 6—Epreuves d'imprimerie, en colonnes espacées, pour faciliter les corrections. — Damage occasionné par une cause violente.
- 7—Ville du Pérou. — Rit à demi. — Article.
- 8—Démonstratif. — Mesure itinéraire chinoise. — Symbole chimique du *sodium*. — Cela.
- 9—Grande étendue d'eau. — Difficile à conduire. — Hideux.
- 10—Violation de la loi. — Donner de l'harmonie et du rythme.
- 11—Tamis. — Doubler un pion au jeu de dames. — Cause la mort.
- 12—En évidence chez les maigres. — Prendre furtivement. — Symbole chimique du *strontium*.
- 13—Condiment. — Membres des oiseaux. — Point où l'on vise.
- 14—Expérimentés, distingués. — Hutte, baraque.
- 15—Faire connaître ce qui était secret. — Maladie infectieuse caractérisée par la tension convulsive et douloureuse des muscles.

1	A	M	A	R	B	E	T	O	N	T	R	A	C		
2	S	A	L	E	P	T	A	L	O	N	I	N	O		
3	E	S	V	A	R	S	I	L	O	E	E	N			
4	R	F	E	V	E	S	M	A	T	O	U	T			
5	M	E	L	I	A	L	Y	E	N	S	R				
6	C	A	M	F	E	C	E	S	R	P	O	E			
7	O	T	E	R	L	O	V	E	R	F	O	N	D		
8	N	I	L	B	O	U	R	R	U	E	U	N	I		
9	C	E	L	A	F	R	I	R	E	A	D	E	R		
10	E	R	E	S	T	E	E	E	N	R	U	E			
11	N	E	C	I	S	R	R	O	G	E	R				
12	T	S	E	R	A	C	S	A	L	E	R	P			
13	R	A	T	O	N	A	L	S	O	L	A	U			
14	E	L	A	P	A	R	I	A	S	E	V	I	R		
15	R	E	I	N	S	I	N	G	E	T	A	R	E		

Solution du problème No 1395

## MAIS IL NE PENSAIT PAS... [ Suite de la page 11 ]

voyage moins coûteux qu'à la surface de l'océan, contempler ce que le capitaine Anderson a décrit comme « un immense miroir de glace vu à l'envers, d'une beauté fascinante. »

Avant trois ans, les Etats-Unis posséderont vingt-neuf sous-marins atomiques, dont neuf beaucoup plus grands et plus puissants que le *Nautilus*. Dès à présent, deux autres submersibles de ce type sont déjà en service, et deux autres seront lancés dans les dix jours. Treize sont à divers stades de construction. Tous comportent des périscoopes munis d'appareils de télévision à circuit fermé et « d'autres appareils électroniques secrets ».

Les instruments qui assurent le guidage de l'immersion, et éventuellement la détermination du point de l'espace que devraient atteindre les fusées pour frapper un objectif donné, sont basés sur un principe scientifique compliqué, découvert il y a environ deux ans, et basé sur le principe d'inertie. C'est le même principe qui permet à une fusée de sortir de l'atmosphère terrestre et de son champ de gravitation, de conserver la direction qui lui a été imprimée, et de rentrer dans l'atmosphère au point fixé d'avance. L'état de parfait équilibre, la direction, la longitude et la latitude sont indiqués automatiquement.

L'expédition du *Nautilus*, prévue par Jules Verne, ouvre des possibilités fantastiques que le grand visionnaire lui-même n'a pas soupçonnées. Elle est notamment la première d'une série d'explorations scientifiques dans de vastes espaces inconnus jusqu'à présent.

Au cours de cette première expédition, en dehors des sondages très nombreux (au nombre de 11,000 environ) effectués tant dans la calotte glaciaire que dans les profondeurs de l'océan, il a été possible, grâce à des caméras de télévision, de voir durant tout le voyage l'immense *pack* sous lequel se glissait le sous-marin. Des films ont été réalisés de cette « montagne à l'envers », avec ses sommets et ses vallées. Ces films seront diffusés par la télévision américaine.

Dès l'annonce de l'exploit du *Nautilus*, beaucoup se demandèrent si le capitaine Anderson allait s'attaquer à l'Antarctique. Cette question vient de recevoir une réponse officielle : le passage sous l'archipel du pôle Sud sera le prochain objectif du *Nautilus*.

Ce projet follement ambitieux, et plus difficilement réalisable que pour le pôle Nord, n'est plus pratiquement irréalisable, puisque le pôle Sud, contrairement à ce que l'on croyait

jusqu'en juillet 1957, n'est pas un continent.

Les travaux réalisés par des savants de plusieurs nations dans le cadre de l'année géophysique ont en effet prouvé que le pôle Sud est en réalité un archipel. Il y a quelques mois, le professeur Biellousov, membre russe du comité de direction de l'Année Géophysique, soulignait à Paris l'importance de cette découverte. Si les îles du pôle Sud, soudées entre elles par la glace, forment en apparence un vaste continent, des passages existent. Il faut les trouver tous pour pouvoir traverser entièrement le pôle Sud.

Pendant trois jours, cent seize hommes avaient vécu, respiré, dormi, mangé, travaillé sous le « toit du globe », au milieu d'un abîme dont la profondeur atteint en son maximum 12,000 pieds, soit 1,800 de plus qu'on ne le pensait généralement. Aucun cependant n'a ressenti une impression d'étouffement ou d'écrasement. Il est vrai que les équipages de submersibles ne sont pas recrutés parmi des gens atteints de claustrophobie !

Ce voyage de quatre jours a permis que « tous les secrets du pôle Nord, d'ordre tant militaire que scientifique, appartiennent désormais aux Etats-Unis », comme l'a dit le président Eisenhower au capitaine Anderson.

Il ne faut pas oublier en effet que l'un des soucis essentiels de l'U.R.S.S. est de maintenir ouverte le plus largement possible la route glacée qui sur une distance de près de 12,000 milles, relie Mourmansk à Vladivostok, l'Atlantique au Pacifique. Depuis vingt ans ils ont créé tout le long du littoral des stations de radio, de météo, de radar, des chantiers de réparation, etc. Près de 500 cargos l'empruntent chaque année.

Lorsque, pendant la guerre, les sous-marins allemands avaient cherché à paralyser ce trafic comme à couper le ravitaillement de Mourmansk, ils avaient fait peser sur les Russes une menace que ceux-ci n'ont pas oubliée.

Or les Américains soulignent que les stations de guet soviétiques n'ont pu détecter le *Nautilus* au passage du détroit de Behring et à son entrée dans le bassin de l'Arctique. C'est un point d'importance, car les sous-marins « conventionnels » ne jouissent que d'une clandestinité limitée. Le sous-marin atomique a toute la force de la surprise.

Plus qu'une réplique au Spoutnik, le *Nautilus* est une réponse aux 500 submersibles « classiques » dont se vantaient récemment les Russes.

### LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

#### LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 7411★

GEORGES POIRIER  
Président

GEORGES POIRIER, fils  
Vice-président

ODILON RIENDEAU  
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL  
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

## Le passager clandestin se croyait à New-York, il était à Venise !

Un jeune Grec de dix-sept ans avait décidé d'aller aux États-Unis pour tenter d'y faire fortune. Par quels moyens deviendrait-il un magnat de l'industrie ou du commerce ? Il n'en savait rien et ne s'était même pas posé la question. Ce qui le préoccupait uniquement c'était de gagner New-York. Il n'avait — direz-vous — qu'à prendre un billet d'avion ou de bateau ! Certes ! Le malheur est qu'il n'avait pas un sou. Il finit par se décider : l'embarquerait clandestinement à bord du premier paquebot à destination de New-York qui ferait escale au port du Pirée.

Le premier paquebot réunissant les conditions nécessaires ne tarda guère à s'amarrer au quai. C'était « l'Olympia », un bateau grec, justement. Notre garçon réussit à s'y glisser, à y trouver une cachette où il s'installa avec les quelques provisions qu'il avait pu réunir.

Aux mouvements du navire, notre passager clandestin comprit qu'on avait gagné le large. Lui n'eut garde de se montrer. Plusieurs jours passèrent. Le bateau s'arrêta et, toujours à l'oreille, le jeune homme comprit qu'on était dans un port. Pendant la nuit, avec des ruses de Sioux, il se risqua sur le pont. A la lumière de la lune, il vit se dresser, pas loin du quai, une haute tour.

« Un gratte-ciel ! murmura-t-il. C'est New-York ! Nous avons marché plus vite que je ne croyais ! ».

Le jeune homme débarqua sans difficulté : les matelots de garde à la passerelle l'avaient pris pour quelque employé de l'office ou des cuisines. Il reconnut vite son erreur : New-York n'est pas bâti sur une lagune. Ce qu'il avait pris pour un gratte-ciel, c'était le clocher de la place Saint Marc, à Venise.

« Erreur ne fait pas compte ! se dit-il. Retournons à bord ».

Mais la chance l'avait abandonné : lorsqu'il se présenta à la coupée de « l'Olympia », où il voulait regagner sa cachette, on lui demanda ses papiers, et la supercherie fut découverte. On mena le jeune homme devant le commandant à qui il avoua tout. Entre-temps le paquebot avait levé l'ancre... Le commandant fut inflexible : à la première escale, à Messine, le voyageur sans billet fut remis à la police italienne, et le consul de Grèce le fit rapatrier.

## Un chat qui sait voyager

« Tabby » est un chat, un chat blanc et noir champion de la chasse aux souris. C'est aussi le préféré, le « chou-chou » de Mrs. John Cowie, femme d'un employé de l'Amirauté à Singapour.

Mrs. Cowie était allée rejoindre son mari, l'an dernier, laissant « Tabby » à des parents à Londres. Mais son séjour se prolongeant, elle ne put supporter la séparation et le chat, voyageant seul, comme un grand garçon, va la rejoindre. Il a pris passage à bord du « Ben-Mho », un grand transatlantique affecté à la ligne d'Extrême-Orient. Mrs. Cowie a payé le billet : 40 dollars.

« Tabby » ne bénéficie pas d'une cabine ; mais un lit confortable lui a été attribué à l'infirmerie et une nurse s'occupe activement de lui. Non pas que le précieux chat soit malade. Il devait trouver asile dans la cabine du commandant, Mr. D. B. Anderson, Or, Mr. D. B. Anderson a un faible pour les perruches. Il a décidé d'emmener avec lui une douzaine de ses oisillons favoris, lesquels oisillons sont lâchés en liberté dans la cabine.

Mr. D. B. Anderson a craint, au dernier moment, des incidents diplomatiques entre le chat et les perruches.

## Autobus contre bateau

Il est fréquent de voir, dans la rubrique « Accidents de la route », des titres annonçant : « Autobus contre camion » ou : « Voiture contre autobus ». En Angleterre, on fait mieux et récemment la presse a pu annoncer une espèce de record ; autobus contre bateau !

A Deal, dans le Kent, un autobus roulait à petite allure sur la route du littoral. La tempête était déchaînée et le conducteur ne voyait pas à vingt pieds, tant la pluie tombait dru. Il y eut soudain un choc. Les voyageurs toutefois en furent quittes pour la peur, ou pour quelques bosses sans gravité. Descendus du véhicule, ils durent se rendre à l'évidence : l'autobus avait embouti un bateau, une grosse barque. Celle-ci avait été tirée au sec sur la plage, pour la mettre à l'abri des vagues. Une rafale l'avait littéralement enlevée et l'avait déposée sur la route !

## Des écoliers se font les protecteurs des petits oiseaux

La Ligue Française pour la protection des Oiseaux vient de décerner un diplôme d'honneur à l'école de Pargny, près de Château-Thierry, dans l'Aisne. Et les écoliers ont bien mérité cette distinction : à l'instigation de leur instituteur, ils ont d'abord pris l'engagement de ne plus piller les nids des oiseaux ; puis ils ont décidé de protéger, d'aider ceux-ci, qui sont de fidèles alliés des cultivateurs.

Dans les lieux abrités du vent et du froid, les écoliers de Pargny ont construit des nids que des dizaines de moineaux, mésanges, rouge-gorges, rossignols n'ont pas tardé à découvrir, et à occuper. Dans la cour de l'école ils ont installé une grande cage qui est toujours ouverte et dans laquelle les oiseaux trouvent en tout temps miettes de pain et graines. Les mésanges y ont même de la graisse de boeuf, dont elles sont friandes et que le boucher fournit gratuitement.

Un exemple à suivre !

## Prisonnier... d'un tronc d'arbre !

M. Couderechon, cultivateur à Bonnat, dans le centre de la France, possède des châtaigniers. Il voulait élaguer un de ceux-ci et, pour ce faire, il grimpa dans l'arbre. Mais au moment où il allait donner un grand coup de hache, il perdit l'équilibre et tomba dans le tronc, qui était creux. M. Couderechon resta huit heures dans son étroite prison jusqu'à ce que ses cris aient attiré l'attention de ses fils qui, inquiets de la longue absence de leur père, s'étaient mis à sa recherche. Il fallut mobiliser un palan pour le sortir de sa fâcheuse position.

## La vache était combative... comme un taureau !

La vache passait dans un pré. Survint une automobile qui roulait lentement sur la route voisine. Enervée par le bruit du moteur, la vache fonça, et retourna la voiture dans laquelle le chauffeur resta prisonnier. Dans l'aventure, le ruminant perdit une corne. Il perdit même la vie car les gardes civils, qui ne plaisaient pas avec l'ordre public, le « descendirent » à coups de fusil.

Inutile de dire que l'incident a eu lieu en Espagne, au pays des « toros » !

## Le marchand avait falsifié son vin ; ce sont les rats qui trinquent !

En Italie, comme en France ou en Espagne, il est interdit de vendre des vins qui ne soient pas purs. Les autorités italiennes viennent d'engager contre les falsificateurs, une offensive dont les effets ont été bien inattendus : ce sont les rats de Milan qui ont trinqué !

On avait récupéré chez divers producteurs des vins qui avaient été sucrés, puis teints avec des produits chimiques.

Pour l'exemple, les autorités italiennes décidèrent de déverser ce vin frelaté dans un des canaux de Milan, le canal Redefossi. Il y en avait onze hectolitres. Les rats, qui, nombreux, ont leur nid sur les bords du canal, furent bientôt alertés par le fumet exceptionnel qui émanait des eaux. Par l'odeur alléchés, ils goûtèrent le mélange. Il faut croire qu'il leur plut, ou qu'alors les rats de Milan ont des dispositions pour l'ivrognerie, car, ayant goûté, les rongeurs en redemandèrent. Comme ils n'avaient qu'à se servir, ils burent et reburent.

Résultat, au bout d'une demi-heure les berges du canal Redefossi furent couvertes de rats ivres-morts. Comme une campagne de dératisation était en cours, les humains profitèrent du sommeil des rats pour en faire une hécatombe.

Ce qui démontrerait — s'il en était besoin — que la gourmandise est un vilain défaut, et que l'alcool tue !

## Un four solaire géant

Le Service de recherche de l'aviation américaine va faire construire dans les montagnes du Sacramento — au centre de l'Etat du Nouveau-Mexique — un four solaire établi sur le même principe que celui qu'a monté, dans les Pyrénées, à Montlouis, le professeur français Félix Trombe, mais qui sera un peu plus grand. Ce four solaire américain, qui pourra produire des températures de plus de 3,000 degrés centigrades, servira à des essais de matériaux destinés à la construction des avions de demain et des fusées dont la vitesse est telle que leur frottement contre les molécules d'air produit une chaleur intense, à laquelle les métaux usuels ne résistent pas.

Le four du professeur Trombe, qui sert en somme de modèle, capte les rayons du soleil d'abord sur un miroir-plan qui est orienté automatiquement selon une direction perpendiculaire aux rayons solaires. Ceux-ci sont renvoyés sur un miroir parabolique fixe qui les concentre en son foyer. La chaleur ainsi concentrée est telle qu'un rail de chemin de fer fond comme du beurre.



Elle en a eu plein son saoul. Maintenant la petite Hélène Brockwell, de Londres, s'est endormie. Sa fête est finie, mais pour recommencer sans doute bientôt puisque ses parents ont été les heureux gagnants d'un sweepstake de 412,000 dollars.



*Trois Magazines  
qui rajeunissent  
en vieillissant*

**LE SAMEDI  
LA REVUE POPULAIRE  
LE FILM**

Remplissez notre coupon d'abonnement à l'intérieur

**Les Publications Poirier, Bessette  
& Cie, limitée**

# Le Samedi

70 ans

en dépit de ses quelques lustres d'existence, offre à ses lecteurs un visage nouveau, rajeuni. La formule neuve qui lui vaut ce rajeunissement s'inspire de l'évolution même du Canada français. Aux Canadiens qui ont le goût du monde, de l'aventure, de l'actualité, *Le Samedi* offre des reportages nombreux et variés grâce auxquels le monde entier pénètre dans votre foyer. Nos lecteurs nous le font savoir: il y a de tout dans *Le Samedi*. Lisez-le, vous admettrez ensuite, comme eux tous, que « d'un SAMEDI à l'autre, la semaine passe vite »

10 SOUS L'EXEMPLAIRE

# LA REVUE Populaire

50 ans

célèbre cette année son 50<sup>e</sup> anniversaire. Fondée à Montréal, en 1908, par Ferdinand Poirier, elle est encore la propriété de la famille Poirier — laquelle possède et administre également LE SAMEDI et LE FILM. Après cinquante ans d'existence, La Revue Populaire est partout reconnue comme le magazine par excellence de la Canadienne. Ses principales collaboratrices canadiennes sont: Mme Jules Fournier, Mme Lucette Beauchemin, Mme Odette Oligny, Mme Louise Gilbert-Sauvage et Mme Enguerrand Conrad. Ses chroniques féminines nombreuses et variées, son roman complet, ses pages de modes abondamment illustrées, sa chronique culinaire, etc., en font vraiment le mensuel idéal de la Canadienne.

20 SOUS L'EXEMPLAIRE

# le FILM

40 ans

le plus ancien et le plus à la page de nos magazines de cinéma, a connu, lui aussi, une longue et brillante carrière. Il existe déjà depuis quarante ans. On y trouve de tout sur le cinéma américain, français, anglais et italien. Un roman complet. Abondantes illustrations.

10 SOUS L'EXEMPLAIRE

Nous rappelons aux nombreux lecteurs et lectrices de nos trois magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM que leur prix au numéro et à l'abonnement n'a jamais été majoré en dépit de l'augmentation constante du coût de revient. C'est-à-dire (et nous tenons à ce que le public le sache) que tout augmente, d'année en année: les salaires, le prix du papier et de l'encre, les bénéfices marginaux du personnel, etc., sauf le prix de vente de nos magazines. Le prix des journaux double. Les nôtres ne le font pas.

LA SALLE DE LECTURE  
CHAMBRE DES COMMUNES  
OTTAWA ONT

8J59-C-77936